

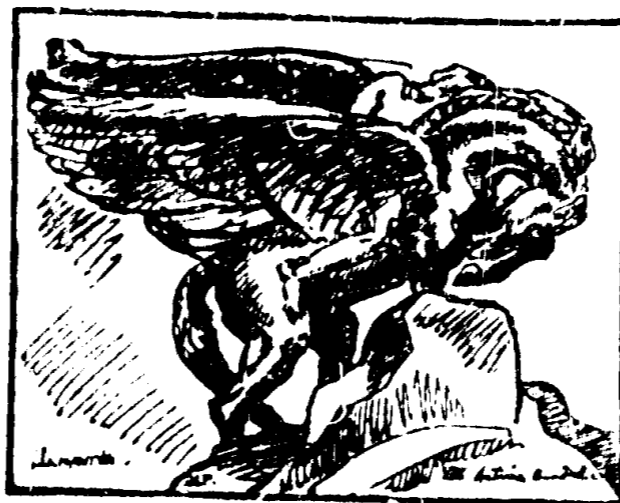
COLLECTION LA PHALANGE : DIRECTEUR JEAN ROYÈRE

STUART MERRILL

PROSE
ET VERS

ŒUVRES POSTHUMES

PRÉFACE D'ANDRÉ FONTAINAS

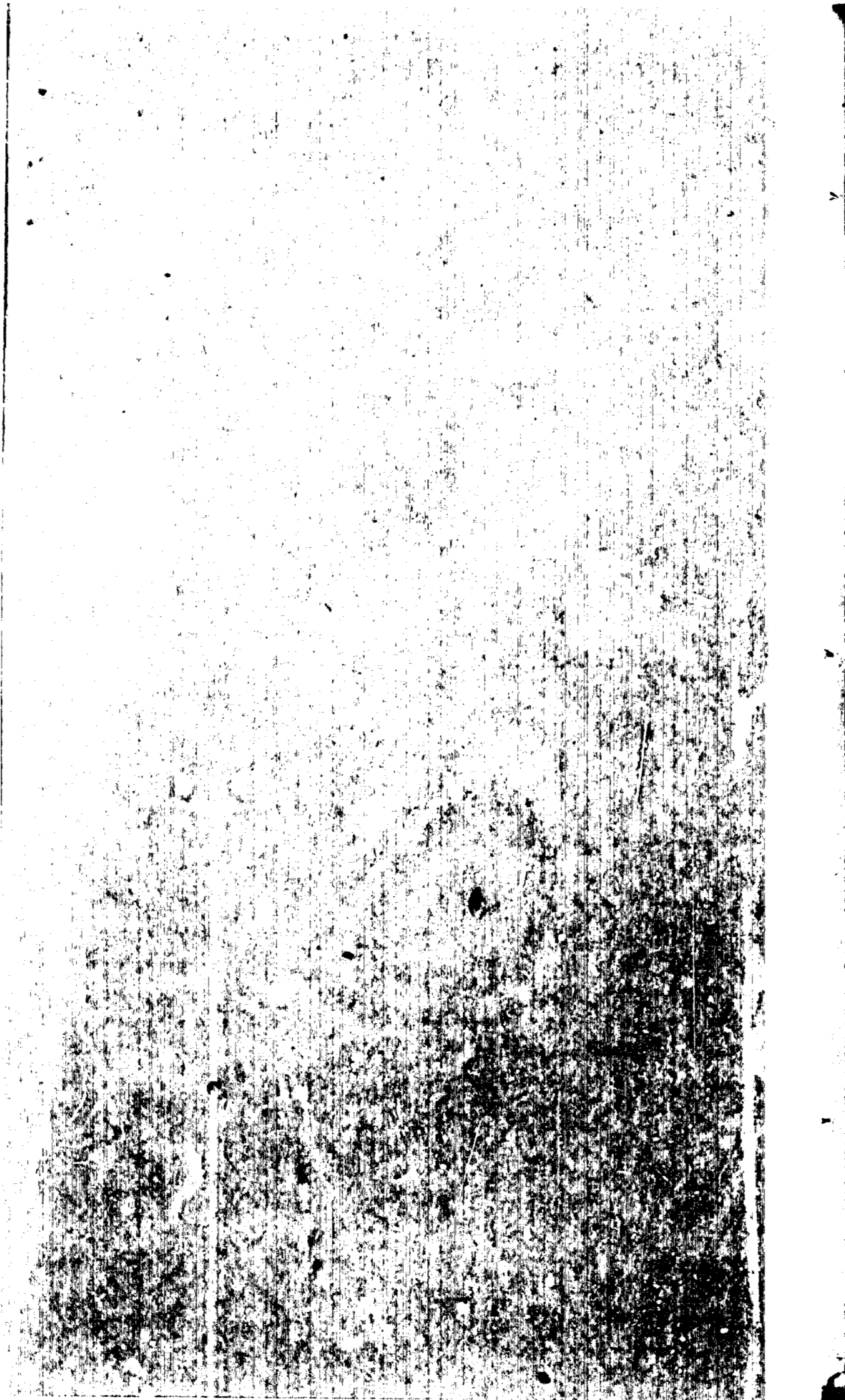


PARIS

ALBERT MESSEIN, ÉDITEUR

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1925



PROSE ET VERS

1707

1707

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Les Fastes. Épuisé.

Les Gammes. Épuisé.

Petits poèmes d'automne 6 fr. »

MERCURE DE FRANCE

Poèmes, 1887-1897.

Les Quatre Saisons.

Une Voix dans la Foule.

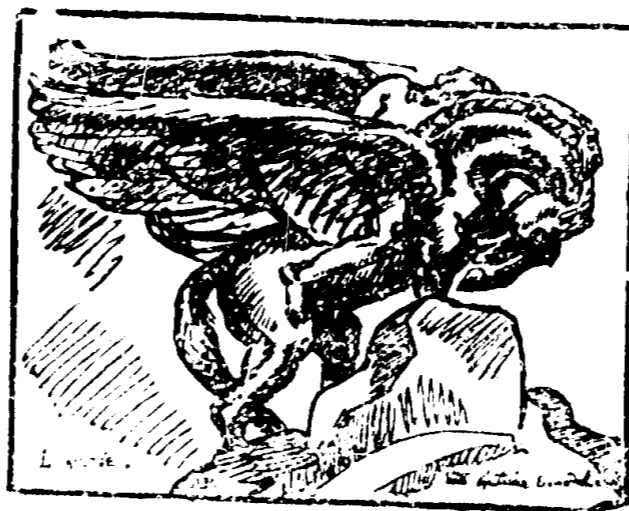
COLLECTION LA PHALANGE : DIRECTEUR JEAN ROYÈRE

STUART MERRILL

PROSE ET VERS

Œuvres Posthumes

PRÉFACE D'ANDRÉ FONTAINAS



PARIS
ALBERT MESSEIN, ÉDITEUR
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1925

LA PREMIÈRE ÉDITION DE CE LIVRE A ÉTÉ TIRÉE A :

*10 exemplaires sur Chine, 15 exemplaires sur Vergé d'Arches,
1500 exemplaires sur Velin, tous numérotés.*

N^o

Tous droits de traduction et reproduction réservés pour tous pays

PRÉFACE

Personne n'échappe absolument à ses origines ni aux traditions de sa race. Stuart Merrill qui, arrivé en France dès son enfance première, n'est retourné dans son pays natal que durant un bref séjour, ayant achevé ses études à Paris, est né dans le Long-Island, à Hampstead, comme Walt Whitman, et a tiré, à son insu, des manières de penser, de sentir, de juger, particulières aux Américains, ou, si l'on préfère, à certains Américains, une part plus ou moins remarquable de sa personnalité.

Néanmoins, la plupart de ses biographes et de nombreux critiques se sont étonnés que ce poète, venu d'outre-Atlantique à la littérature française et appartenant, en dépit de lointaines parentés lyonnaises, à une famille anglo-saxonne, ait pu créer une œuvre, dans son expression comme dans ses tendances, si pure de tout élément étranger, si marquée au goût essentiel du lyrisme français, tel qu'il s'est transmis, de Ronsard à Hugo, de Chénier à Verlaine, parmi les symbolistes et parmi ceux qui, le voulant ou non, perpétuent de nos jours la saine et merveilleuse lignée.

C'est, en effet, le miracle de Merrill. Ingénu-

ment français, son art n'a rien ignoré des inépuisables ressources de notre langue ; il s'est plié aux souplesses d'un style à la fois musical et imagé, avec un tact toujours précis et sûr, tout pénétré de la culture et des idées françaises.

Au fonds commun il apportait cependant du nouveau ; non seulement mêlait-il l'apport d'une manière d'être individuelle ou d'une fantaisie particulière à l'attitude d'une époque, mais il y insinuait, dans une mesure extrêmement délicate, un parfum insoupçonné de sensibilité, une netteté neuve de conception, qui lui étaient innés, mais qui, auparavant, n'avaient pénétré aucune œuvre d'inspiration française.

Il y a, aux poèmes si clairs de Merrill, quelque chose qui les distingue des poèmes de tradition uniquement française. L'amalgame est si subtil et si nécessaire qu'on a pu ne pas s'en aviser ; il serait intéressant d'en dégager les éléments.

Le poète d'ici, qu'il soit Lamartine, ou plus anciennement, François Villon, ou, plus récemment, Baudelaire, Leconte de Lisle et jusqu'au Flaman¹ Verhaeren, lorsqu'il chante sa douleur, son découragement, sa joie ou ses espoirs, lorsqu'il tend ses forces propres vers l'amertume des menaces ou vers la magie des

promesses éparses dans l'avenir, se dresse en isolé sur le monde, s'offre, en exemple, en expiation, en holocauste, à la foule misérable, confuse, ignorante ; il fait appel à l'exaltation des autres ; il s'efforce de les entraîner, ou il les plaint en lui, ou il les maudit, ou il les enflamme ; mais toujours il en est distinct et séparé, qu'il descende vers ses frères pour les enrichir de la bonne parole, ou qu'il lamente leur ignorance et leur mélancolie.

Or, Walt Whitman n'est pas ainsi ; sa voix chante, dans ses maux propres, dans sa volonté, ses extases et ses élans, les maux, la volonté, les extases, les élans de tous les hommes ; tous les hommes sont semblables à lui ; il ne diffère d'eux en aucune façon. Stuart Merrill éprouve, sans doute, des deuils personnels, se réjouit de visions, d'exaltations personnelles, mais ces deuils, ces visions, ces exaltations ne forment que les faces, qui lui sont perceptibles, des impressions et des pensées de l'humanité environnante ; il ne croit pas être l'élu que désignent des facultés spéciales ; il ne s'exprime qu'au nom et en faveur de tous ; il est une âme dans la foule, une voix dans la foule, selon le titre de son recueil suprême.

Si l'on entrevoyait le poète dans les obscures intentions de son chant, si l'on sentait frémir,

en ces semences qui s'ignorent, l'énergie latente et la fermentation secrète des ardeurs dernières, sa mort prématurée seule nous a dépossédés d'entendre, comme lui-même l'écrivait de son compatriote illustre et puissant, « le verbe qui plie à son rythme l'histoire de l'avenir, le chant lyrique de la Sainte Démocratie ». Merrill aussi serait devenu « le Prophète qui marche au-devant de sa race et au delà de son époque ». Il vouait à Walt Whitman une vénération pieuse et farouche, et ce lui avait été une émotion religieuse, écrivait-il encore, d'approcher, un jour, à New-York, le grand vieillard infirme qui l'accueillait avec bonté.

Bien que Walt Whitman lui fût apparu dans son identité avec son œuvre, il n'en a caractérisé la valeur que par des apparences éclatantes aux regards de tous, véridiques, mais incomplètes en ce qu'elles ne traduisent pas ce qui, précisément, de plus intime, de plus lié au profond de leurs deux natures, n'est pas aussi extérieur que ces visibles qualités, applicables peut-être à des poètes de génie fort différents, tel que fut Verhaeren, pour n'en citer aucun autre.

Walt Whitman, demeuré en Amérique toute sa vie, soutenu par sa langue maternelle et par

l'usage familier des habitudes, des mœurs dont il glorifia l'enthousiaste grandeur et la beauté féconde, n'avait éprouvé aucune peine à se hausser d'emblée au rang de visionnaire sublime et de prophète des temps futurs. Merrill avait débuté par des tâches différentes. A une heure où se libéraient d'entraves stérilisantes l'harmonie et la cadence du vers français, en même temps qu'il avait à s'assurer d'une maîtrise sur l'idiome qu'il s'était conquis, ou par qui il avait été conquis, un noble et prodigieux devoir s'imposait à sa conscience d'artiste. Ne traînait-il pas, au trésor du lyrisme d'outre-Manche, si varié, si puissant, si sonore, des ressources dont nul, en France, ne s'était avisé, et n'en pourrait-il, avec bonheur, avec prudence, avec une science discrète et délicate, dédier l'apport et l'hommage au renouvellement tenté des formes poétiques auxquelles il saurait les adapter ?

* * *

Les premiers recueils de vers qu'il ait publiés, les admirables proses de son adolescence qu'on trouvera ici réunies aux écrits de ses dernières années, sont chargés, alourdis parfois et abondamment parés d'une sorte de ruissellement de

joyaux sonores, étincelants, rubis, saphirs, émeraudes et diamants dont même la structure de son œuvre est composée, au point qu'on oublie un peu de découvrir l'âme qui habite au milieu de tant de splendeurs éblouissantes, et qu'on se délecte avec l'impeccable virtuose plus sans doute qu'on n'écoute chanter les sanglots intimes ou la ferveur émue de l'artiste.

Stuart Merrill, qui jamais, sans exercer un contrôle sur soi-même, ne s'abandonna aux fantaisies les plus passionnées de son métier rénovateur, pressentait la valeur de ses essais, lorsqu'il intitulait son premier volume (1887), Les Gammes ; il exerçait son doigté et il assouplissait ses moyens :

Le clair soleil d'avril ruisselle au lo.g des bois.
Sous les blancs cerisiers et sous les lilas roses,
C'est l'heure de courir au rire des hautbois.

Vos lèvres et vos seins, ô les vierges moroses,
Vont éclore aux baisers zézayants du zéphyr
Comme aux rosiers en fleur les corolles des roses.

Déjà par les sentiers où s'étouffe un soupir,
Au profond des taillis où l'eau pure murmure,
Dans le soir où l'on sent la terre s'assoupir,

Les couples d'amoureux dont la jeunesse mûre
Tressaille de désirs sous la sève d'été
S'arrêtent en voyant remuer la ramure,
Et hument dans l'air lourd la langueur du Léthé.

Je ne cite ce petit poème que pour situer un

point de départ. Il n'est peut-être pas le meilleur du volume, mais il est caractéristique des tendances diverses dont Merrill, à ses débuts, se préoccupait. Les parfums de la nature n'ont jamais été absents de son inspiration, et c'est par là que, aux heures les plus factices de sa production, elle s'est relevée et préservée de n'être que de facture, d'habileté manuelle et de musique creuse. Sa sensibilité ne s'est jamais laissée étouffer sous les orfrois où elle s'est blottie, où elle se dissimule. Mais les ornements sont disposés avec une maîtrise vigoureuse ; la rime n'est ni hésitante ni faible ; elle éclate, juste et précise ; les images, gracieuses néanmoins, ne sont mièvres ni d'un dessin ou d'une couleur inexperte, et un jeu subtil d'allitérations, comme familier, quoique insistant, rapide, léger, souriant et d'autant mieux dominateur, traverse le poème, en détermine le rythme, l'allure, l'harmonie, se pliant aux nécessités les plus diverses, se resserrant, s'évaporant presque pour renaître soudain où il est nécessaire, selon un art très nouveau dans la poésie française, très personnel à Merrill, adapté certes de l'anglais, mais fondé divinement aux exigences particulières de notre langue.

Au reste, des recherches d'une nature ana-

logue occupent, à cette époque, le souci de maint poète adolescent. Ephraïm Mikhaël, son camarade de classe, l'ami d'enfance en qui Merrill, comme tous ceux qui le connurent, se complaisaient à pressentir le premier, le plus grand de tous, et qui n'eût certainement démenti aucune de nos espérances, — son volume, hélas ! posthume, en demeure l'éternel garant, car il est mort à 24 ans, — Ephraïm Mikhaël, Pierre Quillard, et, autour d'eux Rodolphe Darzens, qui s'est laissé oublier, René Ghil qui groupait dans sa revue. Les Écrits pour l'art les instrumentistes-symbolistes, et Henri de Régnier également, et Gustave Kahn, et Jean Moréas, et Emile Verhaeren, non moins que Albert Mockel, Albert Saint-Paul, Saint-Pol Roux ou des prosateurs même, tels que, à la suite de Villiers de l'Isle-Adam, cet étrange et fugace Francis Poictevin, s'intéressaient, d'une façon neuve, précédemment ignorée, à la valeur propre et au mariage des sons syllabiques en vue d'en extraire un élément puissant et certain, sinon d'expression, au moins de suggestion. Ils tendaient à systématiser la double révélation qu'avaient apportée, ingénument adorablement, en s'écoutant, Verlaine, et, plus raffiné, conscient, hautain et à soi-même impitoyable, le plus pur des esprits et des chanteurs, Mallarmé.

Heureusement, pour la plupart, la robustesse du tempérament l'emporta sur l'étude dogmatique des éléments de l'expression, et ce qui a été chanté par la génération admirable et si diverse des poètes symbolistes, a valu la peine d'être chanté, car ils sont, car, trop nombreux déjà, ils furent, de sincères poètes, des âmes aimantes, angoissées, ardentes, éprises de leurs douleurs profondes, ou d'espérance flamboyante, ou de foi. Verlaine, sans doute, fut, à la plupart, leur guide, et ils entendaient vibrer déjà, parmi eux, je pense, la lyre fraternelle, fraîche, presque impromptue et si sûre, la plus lumineuse, la plus naturelle, du plus ignorant des formules épaisses et des vaines complications, Francis Vielé-Griffin, originaire d'Amérique ainsi que Merrill.

Quoi qu'il en soit, dans son second volume, si bien nommé Les Fastes, Stuart Merrill poussait son système à l'extrême limite du possible. Et cependant si l'abondance de ces richesses excessives, accumulées sans réserve, toujours chatoyantes et toujours formidablement chantantes éblouit, fatigue même et détourne l'attention, que de merveilles par sonorités fines, fleuries, diaprées avec une élégance légère :

*Les ramiers assoupis sur les balustres d'or...
Le long de l'eau lunaire des lagunes... »*

se mêlent aux fanfares farouches ou étourdissantes de vers comme ceux-ci :

Des cadavres de rois aux casques de taureaux
Révulsent les yeux verts au passage de celle
Dont l'étreinte étrangla leur orgueil de héros...

ou bien :

Vers le Walhalla, heïaha ! les Walkyries
Dont la cohorte d'or heurte aux cieus les rafales,
Bondissent au galop des sabots des cavales.
Heïaha ! le nocturne hallali des furies !

.....
Aux fanfares d'alarme éclatant par saccades
Des conques d'or des cors qui fulgurent au ras
D'un ciel de crépuscule où roux et nacarats,
Les étendards de Dieu buttent aux embuscades...

De tels vers sont empreints d'une sonore beauté, dont seule l'insistance déconcerte et lasse ; aussi le poète, en s'en servant, à l'avenir, y déploiera une subtilité mieux avertie, il n'en amortira plus les effets jusqu'à les rendre, comme parfois aux Fastes, monotones par la constante répétition ou par l'emploi systématique.

Il avait senti ce danger lorsque, faisant sur lui-même le retour nécessaire, il s'écriait déjà :

Je suis le fou de Pampelune :
Qui m'a vu, du haut des toits,
A califourchon sur la lune,
Et ma flûte aux doigts ?

Mon âme est folle d'une étoile
Dont la chevelure est d'or
Et qui pour mes yeux seuls dévoile
Son astral essor.

C'est pourquoi, perché sur ta corne,
O Lune, pour y mieux voir,
Malgré le vent qui me flagorne,
Je souffle en le soir

Les trilles, les trilles, les trilles
De ma flûte aux treize trous,
Les trilles, les trilles, les trilles
Dont meurent les fous.

Quel effort de réflexion et de volonté pour passer, soudain et comme par enchantement, de ces coruscations un peu roides et infrançhissables à la souplesse cadencée, balancée, suave, aérée, de ces Petits Poèmes d'Automne, qui virent le jour en 1895 ! Mais le rythme de la chanson qu'on vient de lire, prépare aux rythmes des chansons nouvelles, où Merrill se regarde sourire, souffrir un peu, vivre, et s'aperçoit enfin lui-même au fond des sonorités qui l'enchantent :

Mon front pâle est sur tes genoux
Que jonchent les débris de roses ;
O femme d'automne, aimons-nous
Avant le glas des temps moroses.

Oh ! des gestes doux de tes doigts
 Pour calmer l'ennui qui me hante !
 Je rêve à mes aïeux les rois,
 Mais toi, lève les yeux, et chante.

Berce-moi des dolents refrains
 De ces anciennes cantilènes
 Où, casqués d'or, les souverains -
 Mouraient aux pieds des châtelaines.

Et tandis que ta voix d'enfant
 Ressuscitant les épopées,
 Sonnera comme un olifant
 Dans la danse âpre des épées,

Je penserai vouloir mourir
 Parmi les roses de ta robe,
 Trop lâche pour reconquérir
 Le royaume qu'on me dérobe.

Peu de poèmes sur l'état d'esprit et sur la nature d'art d'un poète sont révélateurs au même point que celui-là. Au tournant climatérique, Merrill revoit son passé qu'il réprime en ces chanteuses, nostalgiques strophes d'images précises et dolentes ; il mesure la situation actuelle de son âme et se décourage un peu de l'avenir. « Avant le glas des temps moroses », il se complait à réentendre encore des cantilènes d'autrefois, bruissantes du chant des épées, cependant que sonne l'olifant aux lèvres des héros, cependant que miroite l'éclat du

soleil dans l'or ou le bronze des casques. Un geste doux de femme a ramené le poète à ces sensations familières et puériles ; il goûte, au déclin de ses rêves, la bonté réelle d'une caresse, et il défaille presque jusqu'à s'oublier dans cette langueur. De furtifs rappels d'épopées encore le troublent, et se fondent aux parfums de la chambre, aux splendeurs amorties des jardins automnaux. Quelque chose de la vie et des hommes le requiert, mais aura-t-il le courage de se déprendre de son passé, de se dresser aux offrandes de l'avenir ? Il sait bien ce qu'il pourrait ; il sait bien à quoi pourraient prétendre sa force abolie et son espoir enhardi. Mais n'est-il pas trop lâche, malgré le chant, les yeux levés de celle qui l'accueillit vers ses genoux, pour reconquérir, par un sursaut de volonté, « le royaume qu'on lui dérobe » ?

*
* *

Et c'est alors que, dépris des artifices et des fictions où longtemps il s'est tenu exilé, il ouvre ses oreilles, il ouvre son cœur à ce dont il vit environné, aux courbes moelleuses et diverses des heures et des semaines, à tout ce qui chante,

fleure, s'exalte dans la joie ou la tristesse des aubes, des jours et des soirs ; il surprend dans l'atmosphère de la France, où les enfants dansent et chantent des rondes, les éternels refrains de grâce et de bonté qui se mêlent aux mille lueurs des instants fugitifs ; Les Quatre Saisons se déroulent.

Le Printemps, sur le seuil

De la petite maison blanche au fond de la vallée,

apporte l'apaisement et le conseil d'amour. C'est le renouveau de la Nature, et c'est le renouveau dans l'esprit, le cœur du poète et de l'amant. Il semble qu'autour de lui la vietendre, fraîche, jolie, s'éveille, et, si même la pluie étend une heure ses voiles de brume maussade, si, dans l'aurore qui sourit, tinte une cloche sur la tombe d'une fillette, la pluie, bénie de Dieu, rafraîchit la nuque du vagabond, féconde l'œuvre des travailleurs, et s'épanche, inlassable, comme un frais pardon ; déjà la route au soleil poudroie et aux jardinets chantent les floraisons prochaines ; — la fête de la mort, la parole solennelle du prêtre s'éploient sous un ciel sonore d'alouettes invisibles ; voici des corbeilles de violettes, des couronnes de primevères dans les mains des fillettes hésitantes qui,

leur devoir accompli, seront encore « la vie que la jeunesse égaie » :

Quelque année, les garçons qui se cachent aujourd'hui
Viendront vous dire à toutes la douce douleur d'aimer,
Et l'on vous entendra, autour du mât de mai,
Chanter des rondes d'enfance pour saluer la nuit.

Nul n'a plus profondément porté en soi le sentiment de la dignité humaine en présence de la vie qui se perpétue ; nul n'a compris mieux que Merrill la nécessité de l'acceptation austère de la douleur, le devoir aussi de s'y tremper virilement, d'y puiser des forces neuves pour sourire à l'avenir et lui vouer son expérience confiante. N'est-ce lui qui, dans une lettre intime, datée du 31 août 1911, s'exprimait comme suit :

Le Destin est terrible et nous assomme parfois ; mais disons-nous que nous sommes plus fort que le Destin, et qu'il ne nous rendra ni lâche ni haineux. Je ne parle pas pour ne rien dire. Dès mon adolescence, j'ai été frappé dans mes plus chères affections, et de bonne heure j'ai connu parmi les miens des agonies atroces et des malheurs pires que la mort. Je ne parle jamais de ces choses, et si j'en parle (sans d'ailleurs vouloir préciser) c'est pour vous donner du courage. Je passe partout pour le joyeux Merrill. Oui, mais une mère admirable m'a enseigné par son exemple le courage du rire et du sourire. Je sais par quelles larmes et par quels deuils elle a dû payer les rayonnements de joie qu'elle a connus. Cependant, aux pires adversités elle a opposé son bon sourire...

Ayons donc ce courage dont font preuve tant de femmes.

La gaité est un devoir, puisqu'elle est l'affirmation de la vie. Portons-en le masque, tout au moins par respect pour la jeunesse et la santé, et tout l'enthousiasme et tout l'espoir de l'homme.

Une pareille citation, j'imagine, établira mieux que l'analyse la plus poussée des mobiles et des idées de Merrill, que nous nous trouvons en présence d'un peu banal caractère moral, qui ne s'est point démenti une heure de son existence, et qui éclaire manifestement, dès qu'on en a découvert la clef, le sens mystérieux et profond de son œuvre.

Oui, que, sans oublier celle qui s'est abattue avant l'heure et dont elles porteront en leur cœur le deuil sincère et souriant, les fillettes s'adonnent à la vie ; la vie est belle, chaude, grande ; c'est une joie et c'est une fête : il faut savoir opposer son orgueil humain aux coups maudits du sort, on ne les surmonte que par le dédain ; il est des beautés assez puissantes à travers toutes les existences, dans la nature, dans l'œuvre de nos mains et de nos cerveaux, dans l'amour, pour exalter notre courage et pour justifier notre confiance et ses élans les plus enthousiastes.

Telle est la conquête qui se précise, lorsque, abandonnant ses rêves des temps jadis, Merrill s'interroge, ouvre les yeux sur la signification

vivante de la vie, s'enrichit de tout ce qui le touche, de tout ce qui l'environne, et pénètre dans la contrée vraiment féerique, car elle est partout lumineuse et partout sonore et fleurie, de l'universel Amour. N'est-ce point trop peu dire, que par une pensée, que par une exaltation de ce genre, il rejoint et égale son grand compatriote Walt Whitman ?

L'Été débute par la délirante et pieuse Chanson de Pâques :

Mon âme est pleine de cloches,
Mon âme est pleine d'oiseaux !...

Une tempête menace ; au loin un refrain barbare : « On se bat au bout du monde » assure qu'il est, là-bas, des tueries, que les hommes font un usage sanguinaire et haineux des dons qui leur sont départis ; qu'il faudra peut-être (On se bat au bout du monde !) délaisser le paradis qu'on s'était créé, car le sang qui coule n'est-il point lustral ? N'est-ce point l'Amour enfin qui naîtra de la Haine ? Ne faut-il point qu'on prépare, fût-ce par sa mort, la joie universelle de l'Avenir ?

Il te faudra peut-être, dans la mêlée qui gronde,
Sacrifier, aveugle guerrier d'un divin idéal,
Loin du jardin béni où je t'aimais, ma sœur,
Ta vie pour que des enfants connaissent le bonheur !

Certes, le poète ne se paye point d'illusion ; il est inspiré, au contraire ; c'est, au vieux sens qu'on donnait à ce mot, un voyant. N'oublions pas que le poème parut en 1900 ; ne se révèle-t-il pas étrangement visionnaire des horreurs, des maux, des hontes, mais aussi des espoirs lucides, des sacrifices et des certitudes magnanimes dont le monde a regorgé durant de lourdes années ?

Mais néanmoins l'été où les abeilles butinent entre les fleurs des jardins clos, c'est la saison parfois lourde d'amour et de bonheur et de recueillement paisible : elle en est si riche que la vie même n'y suffit pas ; l'aspect ni l'attente de la mort n'en décourage ou n'en atténue la splendeur où « l'on sent battre le cœur de Dieu » ; les mains de la mort sont pleines de pavots ; elle seule sait l'heure où nous sommes las

Fût-ce de trop de joie et d'amour assouvie ;

il ne convient pas qu'on la blasphème ; elle est « la sœur secourable de la Vie ».

Le vrai temple de sérénité, de pensée austère, attendrie et réconfortante, il semble, aux yeux de Merrill, que ce fût, en son choix, l'Automne, dont la tristesse même lui semblait douce, presque câline. L'Amour est entré dans la

maison où il fut accueilli et soigné, il y fera oublier la fuite furtive des jours, et on ne l'en laissera plus tard sortir que pour qu'il aille — notre ami, l'Amour — sur leurs lèvres et leurs yeux baiser les hommes,

Comme il nous baisa sur les nôtres, ce soir plein d'oraisons.

Les portes se ferment à l'Automne, dans les sanglots froids du vent : celles d'abord de l'étable, de l'écurie, celles de la grange et celles du logis où l'on écoute, le soir, à la veillée, les longues histoires du vieux pâtre, et celles enfin, silencieuses, du cœur où se renferment, dans la solitude et l'obscurité, toutes les vaines espérances. Et l'on attend la mort dans un rêve déjà désespéré ; la terre est délaissée ; des pauvres meurent de faim devant les portes qu'on n'ouvre plus. Mais non ! il faut croire à la vie ; il faut, avec un sourire, rouvrir les portes closes, et, calme, se vouer sereinement aux bienfaits vivaces encore de la foi, de l'esprit, de l'espoir et du désir ; aimer, espérer, trembler même, et prier ! car la Vie est partout présente, assoupie et divine ; que l'on fasse accueil, si elle accourt, à la Mort bienfaisante, elle n'est que le couronnement et une phase suprême de la Vie ; i faut vivre !

Et l'Hiver même, la Vie n'est point éteinte. Le

souvenir des heures aisées et des travaux s'est perdu en la mémoire et sous la neige. Les enfants s'endorment dans leurs berceaux au chant des mères et des aïeules ; les hommes reviennent du cabaret dans la nuit. Mais quelqu'un veille et se souvient ; quelqu'un, dans l'inconscience où tous se sont assoupis, songe encore aux graines enfoncées, aux promesses futures du soleil, aux moissons qui vont revenir, et s'agenouille vers Dieu pour qu'il soit propice au mystère de la fécondation. Et puis, si les champs se recueillent, font silence et demeurent mornes, la ville n'offre-t-elle point ses plaisirs et ses ivresses, ses grandeurs, ou le lamentable spectacle de ses agonies ? Ne vaut-il point mieux encore aborder avec hardiesse les âpres émerveillements de la saison glacée, gravir aux sommets purs et divins, ou se fondre en le tumulte de l'Océan qui ne veut « obéir qu'aux vents et à la lune » ? On vit renfermé, au coin de son être, dans une sorte d'attente douillette, mais des poings frappent à la porte ; ne les entendra-t-on ? L'horloge s'est tue, la coupe est vide ; la lampe s'est éteinte. Qui frappe de la sorte parmi cette nuit de neige ? Les amis ? Je suis las de leurs danses et de leurs chants. Des vagabonds perdus dans les ténèbres et dans le froid ? Je les accueillerai auprès du foyer dont

je ranimerai la flamme ; je leur servirai le pain et le vin, et j'implorerai d'eux, au Printemps, quelques fleurs sur mon seuil. Et si c'était Celui qui, vêtu de blanc, entouré de la foule des estropiés, des malades, des fous et des enfants, me sommera de le suivre vers les villes qu'on ne voit pas à l'horizon, par les routes éternelles, ah, je prendrais le bâton de voyage et je suivrais ardemment, parmi la multitude des pèlerins, les pas du Rédempteur vers les régions suprêmes ! Que sont donc ces poings qui frappent à la porte ?

Ainsi se clôt le livre d'inspiration si élevée sur une morale non tant de résignation que d'acceptation sereine, presque joyeuse, de l'universelle Destinée, sans pour cela maudire ou mépriser le frissonnement diapré de notre vie terrestre.

*
**

Neuf années de chagrin allègrement supporté, mêlé de réflexions amères, empreintes d'une expérience grave et illuminées enfin du sourire d'un amour tout fleuri, tout jeune, fin, parfumé et beau, transforment, non ! mais épurent, magnifient, en les affermissant, les pensées, l'essor généreux, la conscience fervente du poète. C'est à présent que l'homme en

lui répudie le conteur, le fabuleux récitant des épopées, l'initiateur qu'il estima être, un temps, et se satisfait d'être, à l'égal des autres, avec tous et au nom de chacun, l'homme simple qui se souvient ou qui espère, qui s'attriste ou qui aime, qui vit, en un mot, de la vie commune de toute humanité.

Le Passé appelle encore ; il n'oublie pas le royaume séduisant et la vision des sept princesses dans le palais ou le jardin que les paons éblouissent de leurs plumages enflammés. Mais il y a des cris dans la nuit : le désespoir, l'angoisse de la mort, la folie, le remords, le doute cèderont, sans doute, comme il convient, aux exhortations meilleures d'une foi exaltée :

Là-bas où sera douce l'aurore
Sous les arbres roses du verger,
Lorsqu'à l'heure où les nids vont éclore
Je sentirai sur mon front léger
Les baisers de celle que j'ignore,
Mais qui sera bonne à l'étranger.

Elle est venue, l'initiatrice et la révélatrice. Elle est venue poser ses doigts sur le front lourd de regrets, de doutes, d'amertumes. Et voici, à son adresse, que s'élève en gerbe radieuse la plus fraîche succession de romances, et que s'enflamment, graves et souriantes, à son los les Paroles de l'Amour. Malgré l'orage ou malgré la violence du vent

sur la falaise, voici que. par un beau dimanche d'avril, le Soleil sur les Fleurs s'épanouit ; de toutes parts vibrent les Chants de la Nature parmi ce beau pays, mais où néanmoins dans l'enchantement d'un bonheur profond qu'il ne saurait même distinguer de la montée lente et parfumée du bienfaisant trépas, il se reconnaît tel qu'il a toujours été, le frère des hommes souffrants, révoltés, de ceux à qui fut dénié le rêve de toute félicité, et qui marchent, vagabonds toujours et indomptables, vers la conquête sans cesse différée des horizons insaisissables.

Nostalgies, inquiétudes, émerveillements et certitudes de l'amour, éveil de la lumière dans le Printemps, plénitude de la sérénité, mais sans l'oubli des liens qui rattachent à tous, non point absorption égoïste dans une extase béate, mais force et vigueur puisées dans la bénédiction et le ravissement pour s'élancer, purifié et splendide, au secours enthousiaste, à l'exaltation de tout ce qui est grand, noble, pur et vrai, dans la Nature environnante et dans l'homme, fraternisation universelle.

*
* *

Et cette conclusion à laquelle aboutissait, en 1909, l'œuvre publiée de Stuart Merril ! Les

dures épreuves que subit, dans les années suivantes, sa vie intime, parmi les inquiétudes incessamment renouvelées au sujet de la santé de Celle qui, désormais, était pour lui la conscience de sa pensée, de son cœur, de son art, et tandis que lui-même cédait, las de tant lutter, aux sournoises, continuelles agressions d'une maladie implacable, ne l'en firent jamais désespérer ni démordre : tel qu'il s'était reconnu, à travers les années actives d'investigations scrupuleuses et d'accroissement de soi-même, tels ses derniers essais, les fragments de son œuvre interrompue, telle aussi la merveille insoupçonnée, et qu'il faudra bien qu'on publie un jour, d'une correspondance ardente, familière, enjouée le plus souvent, et parfois étrangement pénétrée d'austère philosophie et d'une haute sagesse optimiste et personnelle, à tout lecteur non moins qu'à ceux qui goûtèrent le charme et l'honneur de son amitié, le révéleront jusqu'à son dernier souffle épris également de beauté, de clarté, d'amour et de justice.

Dans la belle étude si émue et si noblement pensée qu'Albert Mockel, au lendemain de la mort de Merrill, lui a consacrée (Mercure de France, 1^{er} février 1916), il cite les strophes achevées de son dernier poème, qu'il ne lui a pas été accordé le loisir de terminer, et com-

mente pour le surplus les notes et les indications laissées par le poète :

Tommy Atkins, ô Tommy Atkins ! le poète a rencontré, dans les rues de Versailles, le cortège funèbre d'un des premiers soldats anglais morts en France ; de compassion et de respect il a frissonné ; il regarde ; il se rend compte ; il imagine quel pouvait être ce malheureux, ses origines, sa famille, ses amours, aussi sa misère probable, sa loyauté, ses espérances sans cesse déjouées. Puis, par un retour sur soi-même, il retrouve l'image éternelle de la commune destinée, et il écrit ces lignes désenchantées, douloureuses et fraternelles :

Je finis mon pauvre poème comme le Destin a fini ta pauvre vie. Dédions-nous tous au néant, pour que nos rêves survivent. Ton nom n'est rien, le mien est encore moins. Tout ce que nous savons de toi, c'est que tu es venu mourir à Versailles, la ville du grand Roi.

Mais il s'agit de n'être point ici dupe d'une apparence, si l'on désire pénétrer la vraie pensée de Merrill. Il ne s'est pas incliné au pessimisme, bien au contraire : quelque chose existe, de plus vaste, de plus élevé, d'éternel, qui ne se confond point aux incidents quotidiens des existences individuelles, mais qui, sans s'altérer jamais, en émane et s'ajoute aux réserves de beauté, de grandeur, de bonté, dont

se constitue le témoignage inépuisable de notre humaine dignité. C'est pour cela, par cela seul que l'humanité compte et dure. Nos élans, notre enthousiasme, l'idée, l'amour, la pensée, le rêve, ce sont les privilèges de notre race ; ils attestent que nous survivons par delà les courts sursauts de notre vie terrestre ; il créent l'atmosphère d'illusion féconde et réconfortante dont chacun de nous a soif et dissipe son ennui, ses doutes, ou sa fatigue.

Je copie dans une lettre, datée du 21 décembre 1907, le passage suivant :

En somme la vertu consiste à développer son être. Et par « être » j'entends aussi bien le non-moi que le moi, car je vous demande un peu ce que serait le sujet sans l'objet, le contenant sans le contenu ? Tout est moi, et je suis tout. Vous devinez déjà les conséquences de cette doctrine : je suis responsable pour ma part de toute injustice commise, de toute laideur imposée, de toute erreur répandue. Je ne crois qu'à une éternité : à celle de nos pensées et de nos actions. Je ne puis élever le petit doigt sans affermir ou ébranler dans un degré infinitésimal l'harmonie des mondes.

Voilà comme ce haut esprit, ce cœur magnanime entendait la solidarité humaine, voilà l'idée qu'il se formait de la responsabilité de chacun. Tous ainsi se trouvaient liés à tous, éternellement, indivisiblement, et il pouvait encore, lorsque nous connûmes la tristesse de voir disparaître un de nos plus anciens, de nos

plus fermes et chers compagnons, Pierre Quillard, exprimer ces pensées en les confirmant dans une conception plus serrée, plus précise et sensible :

Nous associâmes à notre souvenir et à notre deuil les noms de Mikhaël et de Lazare. Non ! nos disparus ne sont pas oubliés. Leur gloire renaitra radieuse, grâce à nous qui restons, grâce à la force invincible de la Beauté et de la Justice. Tous les scepticismes auxquels se heurtaient ces héros, nous les réduirons à l'impuissance.

Ressentez-vous cette singulière impression que chaque mort nous laisse un peu de sa force, comme pour mieux accomplir dans le monde ce qu'il n'a pu complètement réaliser lui-même ? Cette force mystique de l'exemple et de l'élan, voilà ce qui, pour moi, constitue l'âme...

Ainsi dépendons-nous de la chaîne infinie de ceux qui nous précédèrent, de ceux qui nous montrèrent la voie, de ceux qui, à nos côtés, s'y engagèrent, y luttèrent avec nous, qu'ils aient succombé avant l'heure ou qu'ils persistent, et les plus jeunes qui nous auront compris ou entrevus, nous les aurons, à leur tour, nourris et encouragés d'âge en âge par la ferveur de notre exemple et de notre élan.

Nulle effusion de la pensée, au sentiment de Merrill, n'équivalait, fût-ce de loin, aux effusions sacrées de la poésie lyrique. Il n'ignorait rien des autres arts, il était attentif aux recherches de la philosophie, il s'intéressait à la science qu'il estimait très hautement ; les aspi-

rations sociales des prolétaires ne lui étaient point indifférentes ; il se mêlait volontiers aux mouvements de la rue, à l'agitation des réunions publiques ; il appartenait activement à un groupement politique et ne dissimulait rien de ses opinions les plus hardies. Mais tout cela n'était pour lui que secondaire ; personne plus que lui n'a cultivé, aimé, exalté les poètes du monde antique et du nouveau, les Orientaux, ceux de la Bible, les divins Grecs, les Latins, les anciens Italiens et les plus récents, les Allemands, et principalement les Anglais. — Ah ! je me souviens comme, un soir, il me parla de Swinburne, comme il me présenta de judicieuses remarques au sujet d'une traduction de Rossetti que j'avais risquée ! — principalement les Anglais, certes, mais, par-dessus tout, les poètes de France, poètes suprêmes, interprètes omniprésents, émouvants, formidables ou délicats, de sa religion, de la seule religion, le lyrisme, la Poésie :

Toute la vie consiste pour nous à transformer le rêve en réalité, à rester fidèles à l'idéal, et par conséquent, supporter stoïquement les contrecoups des hommes et des choses. Notre trésor est en nous-mêmes.

N'est-ce pas là tout l'enseignement de notre Mallarmé ?

Cela revient à dire qu'il faut avoir confiance en soi-même et foi dans ses idées... D'ailleurs le but de la vie n'est pas le bonheur qui est impossible, mais l'exaltation et l'enrichissement de nous-mêmes et des autres.

Autre lettre :

Le poème lyrique est la fleur suprême de toute littérature et c'est la fleur suprême de la personnalité.

D'autres lignes, datées du 2 Novembre 1909, révéleront le culte et la grandeur de pureté dont l'âme de Merrill était emplie, mieux que n'importe quel commentaire :

Dès mon enfance j'ai voulu être un poète, et les psaumes de David me ravissaient... Que m'importe que je sois un mauvais poète, mettons un poète tout à fait négligeable dont le nom mourra avec lui ? J'ai dû à la poésie les plus hauts transports de ma vie ; j'ai aimé les poètes avec une passion toujours égale et fidèle. J'ai chanté à mon tour. J'ai mis dans mes vers toute mon âme. J'ai parfois ressenti à les écrire une douleur tellement intense que je ne la distinguais plus de la joie supérieure. S'exprimer, jaillir hors de soi-même en chants, voilà la seule raison vraie de la vie. Quand on est ainsi hanté, que voulez-vous que cela me fasse l'approbation de celui-ci, le blâme de celui-là ? Je sais que je suis aimé et approuvé par les divins lyriques, puisque c'est pour moi et mes pareils qu'ils ont écrit. Et je suis résigné à vivre sans renom, puisque j'aurai sans cesse communiqué avec les âmes les plus harmonieuses de l'humanité.

Nous trouvons-nous assez loin des mesquines vanités, des ambitions faciles et dérisoires qu'on se complaît généralement à prêter aux poètes ? En est-il, il est vrai, beaucoup qui soient allés aussi profondément au delà des préjugés vulgaires et des quotidiennes compromissions ?

Nous sommes des poètes » — lettre du 9 février 1913 —
« Soyons fiers de savoir mieux souffrir que les autres.
Savoir souffrir est la suprême manifestation de la volonté
humaine, c'est peut-être l'unique preuve de notre libre-
arbitre.

André FONTAINAS.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Dans les papiers de Stuart Merrill ont été recueillis un certain nombre de poèmes, principalement de poèmes en prose dont plusieurs ne sont pas achevés, auxquels il manque parfois une partie de phrase ou un mot. On les trouvera ici dans l'état exact où les présente le manuscrit. Des commencements, des ébauches d'articles de critique, de portraits littéraires il n'a été retenu que ceux qui, soit par leur sujet, soit par leur degré relatif d'achèvement, paraissent susceptibles d'intéresser les lecteurs.

Des vers avaient, après la publication d'*Une Voix dans la Foule*, été donnés par l'auteur à diverses revues, le *Mercure de France*, la *Plume*, la *Phalange*, la *Revue Sud Américaine*, le *Masque* de Bruxelles, si vaillant, auquel il s'intéressa particulièrement. Quelques poèmes en prose ont été aussi repris et au *Mercure de France* (1892) et à *Vers et Prose*, l'admirable revue anthologique de Paul Fort (années 1905 et 1906).

Les fragments de ce poème que nous a révélé Albert Mockel, dans sa fervente et fraternelle étude, peu de temps après la mort de Merrill, *A Tommy Atkins*, joints au pathétique et sinistre poème : *La nuit, un cri, du sang...* » permettront d'entrevoir vers quelle grandeur audacieuse, libre, insoupçonnée évoluait l'art de Stuart Merrill.

Quelques études et articles critiques imprimés de son vivant dans la *Plume*, dans l'*Ermitage*, dans la *Phalange*, dans le *Masque*, complètent notre recueil, et surtout ces morceaux et parties de lettres qu'a bien voulu choisir et permettre de reproduire ici l'Amie fidèle, la Compagne à qui elles furent adressées, du temps où elle était la Fiancée.

Qu'elle soit profondément remerciée de ce noble geste de confiance, et que puisse l'idée venir enfin à un éditeur, qui aime et comprenne ce qui est vraiment grand et beau, de réunir, sinon toute la correspondance, du moins une grande partie de la correspondance si variée, si poignante et si vibrante, à la fois grave, affectueuse, ardente et enjouée de Stuart Merrill.

PROSE ET VERS



CREDO

Je crois que la Beauté est une condition de la parfaite vie, au même titre que la Vertu et la Vérité.

Le Poète doit être celui qui rappelle aux hommes l'idée éternelle de la Beauté dissimulée sous les formes transitoires de la Vie imparfaite.

Parmi toutes les formes que lui présente la vie, il ne doit donc choisir pour symboliser son idée de la Beauté que celles qui correspondent à cette idée. Des formes de la Vie imparfaite, il doit recréer la vie parfaite.

En d'autres mots, il doit être le maître absolu des formes de la Vie, et non en être l'esclave, comme les Réalistes et les Naturalistes.

Cependant il ne doit pas se contenter, comme les Romantiques et les Parnassiens, d'une beauté tout extérieure, mais par le symbolisme des formes de beauté il doit suggérer tout l'infini d'une pensée ou d'une émotion qui ne s'est pas encore exprimée.

La Poésie, étant à la fois Verbe et Musique, est merveilleusement apte à cette suggestion d'un infini qui n'est souvent que de l'indéfini. Par le Verbe elle dit et pense, par la Musique elle chante

et rêve. Aussi la seule Poésie est-elle la Poésie lyrique, fille du Verbe descriptif et de la Musique rêvante.

Et la seule Poésie lyrique qui puisse prévaloir est la Poésie symbolique, qui est supérieure, par la force de l'idée inspiratrice, à la vaine réalité de la Vie, puisqu'elle n'emprunte à la vie que ce qu'elle offre d'éternel : le Beau qui est le Vrai (1).

(Anthologie des Poètes français contemporains, II, 452, Paris, Delagrave, 1906. Merrill venait de publier *les Quatre Saisons* et préparait *Une Voix dans la Foule*. Cette page inédite fut insérée à la demande expresse de l'auteur, en conclusion à sa biographie.) — Note d'Albert Mockel.

A TOMMY ATKINS I

I

Ce fut à Versailles, ô Tommy Atkins, dans la ville du Grand Roi dont le nom te fut inconnu et te fut encore plus inconnue la gloire, que je vis, en cette journée de juillet où les bassins du parc sentaient l'eau croupie et le Soleil jaunissait les brins d'herbe entre les pavés des anciens boulevards, avancer cahin caha, au pas d'une haridelle qui dodelinait paresseusement de la caboche, ton convoi funèbre,

Tommy Atkins, ô Tommy Atkins I

II

Sur un corbillard d'indigent était juché un cercueil en bois blanc que drapaient de leur double gloire les étendards de France et d'Angleterre. Aucune fleur ne s'en effeuillait, odorant souvenir que peut ramasser une fillette dans la foule. Quelques soldats en uniforme jaune te suivaient, puis d'autres en capote bleue et culotte rouge. Et tous tenaient bien serré sous

*l'aisselle leur fusil incliné (1) vers cette terre où
ils te menaient à jamais dormir,
Tommy Atkins, ô Tommy Atkins !*

III

*De rares passants rasant les murs que brodait
une ombre mince et violette saluaient la dépouille
selon la douce coutume de France. Mais leur
pensée était ailleurs : commerce, industrie,
affaires. Puis ils pensaient peut-être à leurs
propres morts. Moi seul, étant un poète à qui
Dieu a départi, comme à tous les poètes, d'assu-
mer la douleur d'autrui, j'ai senti sous mes
paupières crever des larmes, toi que je n'ai
jamais connu,*

Tommy Atkins, ô Tommy Atkins !

IV

*Aucune donneuse de baisers ne suivait ton
cercueil, ni la mère dont le corps s'entr'ouvrit
dans la douleur, il y a une vingtaine de
printemps, pour te consacrer à la lumière, ni la
sœur dont les paroles, lorsque tu te sentais
malheureux, étaient pour toi une bénédiction, ni
l'amante qui te livra, une nuit que toutes les*

(1) Variante : *qu'ils inclinaient*. Au bas de la strophe suivante, j'ai cru devoir restituer la ligne oubliée du refrain (Note d'Albert Mockel)

*étoiles chantaient au ciel, la fleur la plus secrète
de sa chair,*

Tommy Atkins, ô Tommy Atkins !

V

*Mais il faut comprendre que la route est
longue de ton pays au nôtre, aussi longue au
moins que de Londres à Tipperary. Et les
pauvres hésitent à s'éloigner de leur seuil, car
leur bourse est aussi légère que leur cœur est
lourd. Mais je sais qu'il est là-bas deux foyers,
où trois femmes penchent bien bas la tête, quand
l'heure est venue de dénouer leur chevelure et
qu'elles ont le loisir de penser à toi, à toi, fils,
frère, fiancé,*

Tommy Atkins, ô Tommy Atkins !

VI

*Je me complais tristement à m'imaginer ce
que fut ta vie. Je voudrais que tu fusses né dans
le Kent, le comté qui est le plus cher à mon cœur,
à cause simplement d'une femme. C'est là que
s'élève, drapée de lierre qui frémit à la brise, la
cathédrale de Canterbury, c'est là que glaïeuls,
tournesols et roses trémières enjolivent le cours
de la Stour, où si souvent tu dus accompagner
tes camarades blancs et blonds à la baignade,*

Tommy Atkins, ô Tommy Atkins !

VII

Tu n'avais pas ton pareil pour danser la gigue au son des orgues de barbarie qui s'arrêtent dans le brouillard au coin des rues. Et c'était merveille de te voir taper du talon le dur asphalte des trottoirs. Tu avais même appris la valse, et je t'ai vu, empoignant quelque martonne en châle noir et au vieux chapeau à plumes, tournoyer dans les impasses de White-chapel,

Tommy Atkins, ô Tommy Atkins !

VIII

Mais à force de s'amuser on oublie que la misère est toujours là, prête à vous ployer la nuque. Tu la ployas si bas que tu devins aboyeur (1) de journaux, cireur de bottes le jour ; et, la nuit, tu ouvrais la portière de leurs automobiles, sous la flamboyante électricité des façades de théâtres, aux bourgeois dont les cigares sentent bon. Et, tirant ta casquette et allongeant la main, tu leur donnais du « my lord » sans soupçonner que le vrai lord c'était toi, oui, toi,

Tommy Atkins, ô Tommy Atkins !

(1) Mot raturé, mais non remplacé. Variante (raturée) : crieur (Note d'A. Mockel).

IX

Mais la suie de Londres ne nourrit pàs son homme, et du brouillard ne suffit pas comme [boisson] (1). Et un soir que tu traversais Trafalgar-Square, tu te laissas allècher par les sergents recruteurs qui, la badine aux doigts, fônt la parade, sous les affiches hautes en couleurs : « Kitchener a besoin de vous. » Bonne solde, quatre repas par jour, un uniforme seyant. Pourquoi pas ? Allons-y. Et tu devins presque sans t'en douter soldat du Roi,

Tommy Atkins, ô Tommy Atkins !

X

Ton apprentissage fut dur, et tu t'en serais longtemps souvenu, si jamais tu avais été capable de te souvenir de quoi que ce soit. Ah ! ces marches, ces marches, ces marches ! Le soleil sur la nuque, la poussière plein la bouche, la sueur entre les épaules, du feu au fond des yeux, du plomb à la plante des pieds et le délire de la fatigue au cerveau. Elles durent sonner de bien loin, certains soirs, les cloches de Tipperary, n'est-ce pas,

Tommy Atkins, ô Tommy Atkins (2) !

(1) Lecture douteuse. Peut-être baisers (Note d'A. Mockel).

(2) Note d'A. Mockel : — Une page du premier brouillon

donne, à la suite de la 2^e strophe, ces indications pour la suite du poème :

Pas une femme...
 Je t'ai connu dans ton village (2 strophes)
 Mauvais garçon allé à Londres
 Londres (2 strophes)
 Le sergent recruteur de Trafalgar Square
 Arrivée en France
 Mépris des Français mal habillés
 Admiration pour les Français
 Défense de la tradition anglaise (2 ou 3 strophes)
 Son étonnement et son innocence
 Sa mort
 Le service funèbre.

Puis, en diagonale à droite de cette page :

Non, jamais on ne t'accusa d'avoir frappé qui que ce soit sous la ceinture.

Sur une autre feuille, — au crayon, mais d'une main appliquée qui copie sans rature :

... Et tu crus qu'il valait mieux mourir, parce qu'il était bien fatigant de vivre.

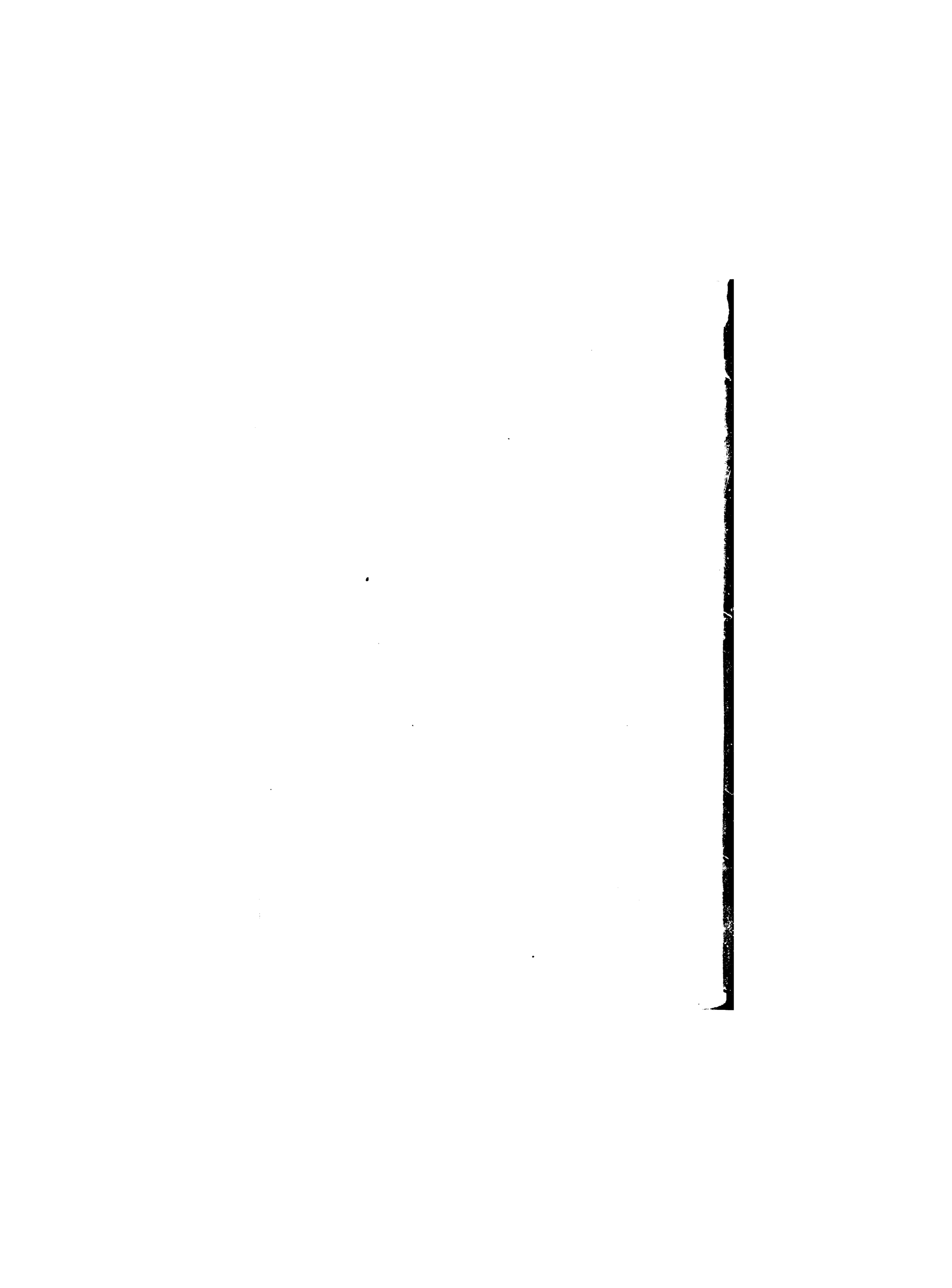
Tommy Atkins, ô Tommy Atkins !

La nurse se pencha sur toi. « Décédé », dit-elle au médecin. Et l'on te mène aujourd'hui au cimetière français où le chapelain lira sur ta fosse les solennelles paroles de l'Eglise d'Angleterre.

Enfin, au bas de la strophe IV du brouillon, le poète a inscrit les lignes suivantes qui sont manifestement un projet pour la strophe finale :

Je finis mon pauvre poème comme le destin a fini ta pauvre vie. Dédions-nous tous au néant, pour que nos rêves survivent. Ton nom n'est rien, le mien est encore moins. Tout ce que nous savons de toi c'est que tu es venu mourir à Versailles, la ville du grand Roi.

PROSE



POÈMES ROYAUX

LE JOUR DES JOURS

Avant ce jour des jours, la vie de mon ami était comparable à celle d'un paisible village dont les habitants partent sagement, à chaque aurore, pour l'œuvre des champs et des jardins, et en reviennent à chaque crépuscule pour danser et chanter dans la salle noire du cabaret ou sur la place verte de l'église. Tout au long de l'année, on y voyait s'élever de l'âtre des chaumières, vers le ciel plein d'hirondelles ou de corbeaux, la légère fumée qui annonce aux mendiants la cène familiale. Et on y entendait, à l'heure des lampes, le murmure humble et bas des prières où la voix des petits enfants se mêle à celle des vieillards.

Depuis ce jour des jours, la vie de mon ami est comparable à celle d'un village saccagé par les barbares. Les trompettes de guerre y hurlent dès l'aube dont la rouge lueur semble se prolonger jusqu'à celle du crépuscule, les lourds chevaux aux caparaçons d'or écrasent dans les champs, les blés et dans les jardins les roses, la flamme des incendies s'élançe vers le soleil parmi les lances qui défient Dieu et les étendards

où sont peints d'étranges monstres. Les prières, je les ai oubliées. Je ne puis plus que hurler d'épouvante dans le fracas des maisons qui s'écroulent et parmi les râles des vieillards et des enfants qu'on tue.

UN ROI PLEURE

Je suis le roi d'une ténébreuse vallée. Je suis assis sur un trône de fer, la tête entre les mains. Mon manteau n'est qu'une loque, mon épée s'est rouillée sous les pluies, et j'ai jeté mon sceptre dans le fleuve d'un lointain pays.

Je ne possède plus de palais où abriter ma vieillesse. Le vent de la nuit éternelle souffle dans ma chevelure, et je n'ai de force que pour chanter l'appel aux morts. Des larmes intarissables coulent entre mes doigts.

J'ai oublié le nom de la reine qui me consolait, et j'ai repoussé le petit enfant qui me demandait pourquoi je lui cachais mes yeux. Je n'entends au loin que le hurlement de mes meutes qui pourchassent des fantômes.

J'attends inlassablement la Mort sur mon trône de fer. Mais elle ne viendra pas, car je suis immortel comme ma douleur, et je ne puis que pleurer à jamais, la tête entre les mains, dans la ténébreuse vallée dont je suis le roi.

MA DOULEUR

Ma douleur ne se revêtira pas d'un lourd manteau de deuil, et ne se couvrira pas la tête de cendres et de poussière. Ma douleur se parera de sa plus belle robe de fête et se couronnera de roses et de violettes.

Ma douleur ne se fera pas précéder sur les places publiques par un cortège de pleureuses et de vocératrices. Ma douleur ira dans les rues entourée de chanteurs et de musiciens chantant des airs joyeux.

Ma douleur ne sera pas la prostituée qui mendie, la main tendue et les paupières rouges, la pitié du passant. Ma douleur sera la reine qui sourit au peuple et qui ferme parfois les yeux pour qu'on ne voie pas qu'elle pleure.

LE ROI FOU

Le roi dément dont le palais, vide à jamais de danses et de musiques, s'érige, sous sa lourde bannière de soie fleuronnée de lys d'or, au plus haut de la terrasse d'où divergent vers l'horizon des allées infinies comme l'histoire des gloires du règne, pleure tel un petit enfant, parce que l'inexorable hiver a étreint les eaux et tué les roses de ses jardins.

Sur la glace terne des bassins où sont pris par

la croupe, leurs ailes de bronze convulsées par le ciel, cent monstres imaginés par des sculpteurs qui sont tous morts, et sur la neige mate des boulingrins où se tordent frileusement, sous la serpentine étreinte des lierres, des statues qui furent des dieux et des déesses, palpite le pâle crépuscule du soir.

Et dans cette solitude que nul n'a violée depuis que le roi proféra, une nuit de lune, son premier cri de folie, le vent soulève des tourbillons vagues comme des rêves de vieillard ; et dans ce silence qu'aucun bruit n'a troublé depuis la chute furtive des dernières feuilles, murmure une fanfare lointaine comme un souvenir de batailles livrées en une autre vie.

Soudain, du fond de la pénombre colorée de rose et de sinople, le roi voit venir vers lui la défunte reine qu'il aima, dont le regard est plus terne que la glace des bassins et le teint plus mat que la neige des boulingrins ; ses mules d'or en cette solitude n'impriment aucune trace, pas plus que sa robe de pourpre ne répand aucun frisson dans ce silence.

Immatérielle en son manteau royal à ramages d'argent, elle se penche parfois pour cueillir, d'une main où flamboient des gemmes magiques, les fleurs imaginaires, amaranthes et asphodèles, qu'elle croit voir jaillir de la nappe glaciale de

la neige ; puis, grave, elle les tend vers le ciel comme pour emplir leurs corolles de la dernière lumière du crépuscule.

Et lorsque, fantôme elle-même, elle a les bras lourds de ces fleurs qui ne furent jamais, elle va vers les boulingrins où frémit l'éternelle jeunesse des statues et vers les bassins où s'est figé l'élan désespéré des monstres ; mais aux paroles d'incantation qu'elle leur souffle en tressant des guirlandes de rêves, les images restent sourdes ; et la reine retourne, pleurant, vers l'ombre d'où elle est issue.

Ce que voyant, le roi qui se souvient que cette reine fut son âme, essaie de comprendre le mystère de son passé ; mais il ne sait plus même penser, et, s'agenouillant dans la neige devant les dieux et les monstres, il se prend à murmurer, à la tombée des ténèbres, des prières de petit enfant qui aurait peur. Là-bas meurt une fanfare lointaine comme un souvenir de batailles livrées en une autre vie..

HÉCATOMBES

I

Du haut des degrés d'or du trône, le roi dévastateur de ces siècles étendit sur la horde des captifs aux fronts cerclés de couronnes de fer le glaive fulgurant de la Loi,

Les harpes consacrées aux idoles, sous les doigts gemmés d'émeraude des vierges noires, tintaient en strophes de triomphe au plus profond des tabernacles d'ébène.

Et les esclaves vêtus de dalmatiques écarlates déferlaient, sous l'azur où palpaient des vols de colombes, les plis de pourpre des étendards brodés d'héraldiques chimères.

II

Pourtant en le cœur du Roi chantait le souvenir de la conquête, et de barbares ballades, apprises en les ruées et les chevauchées, lui bouillonnaient en écume aux lèvres.

Une brume de sang obscurcit ses glauques prunelles, et sous son casque où s'éployait l'essor d'une tarasque, éclata tout à coup la foudre des cavalcades de bataille.

Et d'un geste de despote sous lequel s'inclinèrent fastueusement les étendards, il fit proclamer par le fracas de mille fanfares la mort des captifs et l'incendie des tabernacles.

III

Affolés par le sonore tonnerre des cymbales de guerre, les vautours, ailes noires et serres sanglantes, tournoient parmi les âcres rafales des flammes et des massacres.

Sous la menace des glaives, les vierges noires, prosternées au pied des autels où bâillent les formidables idoles, emmêlent leurs lourdes toisons aux cordes détendues des harpes.

Et la lune rouge, au-dessus du trône d'or où se crispe, sous la pourpre flasque des étendards, le cadavre dominateur du Roi, défie l'immobile élan des héraldiques chimères.

LES NOYÉES

Blonde en sa simarre violette chamarrée de licornes d'or, la Princesse est venue, par cet augural crépuscule dont s'ensanglantent les bannières de toutes les tours, s'accouder au parapet du pont qui relie d'une arche de marbre, par-dessus le Fleuve des Pleurs, la cour des bêtes fabuleuses à la prison des captifs de son amour.

Et tandis qu'à gestes hiératiques elle avive du sang du soleil les gemmes magiques de ses bagues, voici qu'éclatent du fond des cours semées d'ossements le hurlement des chimères dont ses dompteurs arrachèrent les ailes, et de l'ombre des lucarnes où se tendent des faces vertes, la lamentation à mille voix de ceux que la trop charmante enchantait.

Mais elle, impassible sous le poids des bijoux d'Asie et d'Afrique qui furent le tribut de sa redoutable beauté, se mire, ailée d'un éventail dont

les plumes en essor frôlèrent jadis les astres, au fleuve où semblent incessamment passer, indécis en le tremblement de l'onde, des cadavres de princesses aux simarres violettes chamarrées de licornes d'or.

LA PRINCESSE QUI ATTEND

I

En robe verte aux ramages de pâle argent, la princesse, laissant ruisseler hors du filet de perles les boucles rousses de sa lourde chevelure, entoure de ses bras plus blancs que les plus purs lilas de tout ce printemps le socle du cadran solaire où imperceptiblement s'allonge l'ombre des heures.

Et tandis que ses yeux céruléens guettent la fuite du temps, ses lèvres qui semblent avoir humé le sang des grenades blessées, murmurent une très ancienne ritournelle où revient, enguirlandé des mots du doux langage d'amour, le nom d'un prince qui partit jadis à la croisade.

Au fond des bosquets où tintent d'éternelles fontaines, mille oiseaux, s'égosillant en leurs derniers gazouillis, pleurent le crépuscule qui saigne, telle une mourante passion, entre les pilastres des cèdres, et chantent la lune qui pâlit

comme d'un chaste regret les nénufars des vasques.

Et tandis que les nues couveuses de ténèbres s'appesantissent peu à peu sur le crépuscule du soleil et l'aurore de la lune, la princesse, sinucuse en sa robe verte aux ramages de pâle argent, baise le cadran dont elle ne peut plus voir les chiffres de cuivre. Car du côté de la lune, une trompette a sonné sous de triomphales bannières.

II

Une trompette a sonné sous de triomphales bannières. Et par les noires vallées qui mènent à la solitude où la Princesse, haletant d'une indicible espérance, attend l'advenue de celui qu'elle a pleuré tant de longues années, c'est le piaffement de gigantesques chevaux sur la pieraille des routes et un tonnerre d'épées heurtant les cuissards des cavaliers de l'ombre.

Soudain la Princesse qui s'est reprise à chanter la très ancienne ritournelle où revient un nom enguirlandé des mots du doux langage d'amour, a vu se dresser parmi les fleurs, roses et lys, quelqu'un dont l'armure d'or bossuée d'escarboucle reluit même en la nuit. Et elle sait que son Prince est revenu de la croisade.

Les bras noués en ceinture autour de son torse, les lèvres tendues en corolle à ses baisers et les

seins appuyés contre la froide armure, elle écoute la voix du Revenu qui, grave, lui dit ses victoires et ses défaites aux fabuleux pays où les barbares chevauchent d'étranges monstres caparaçonnés d'écailles d'argent.

Mais ayant levé ses doigts tâtonnants vers le visage de celui qu'elle connut juvénile, elle y sent les hideuses balafres de mille batailles. Et voici qu'en le calme jardin où elle guetta tant de longues années la fuite quotidienne du soleil, elle se met à pleurer, ne sachant pas si elle doit aimer ou haïr l'homme pour qui elle a perdu ses années et sa gloire.

Les clairons se sont tus sous les bannières.

MERVEILLES

EXTASE

Je suis — chantait le Porteur de la Lyre et de l'Épée aux générations épuisées d'avoir eu tant de pères dans le péché — le Mage détenteur des ultimes secrets, qui ai cueilli les astres à l'Arbre de l'universelle Vie.

Et bien que, jaillissant des herbes sacrées dont le suc rend fou, mille serpents aux coruscantes squames d'or dardassent vers ma targe et ma cuirasse blasonnées du signe de la victoire leurs vibrantes langues d'azur.

Je fis fulgurer dans la lumière astrale la colère vindicative de mon glaive et je fis retentir sur les sept cordes l'Ode divine des dominateurs ; et par la mauvaise plaine siffla l'agonie des reptiles aux yeux de rubis.

Et j'empoignai la crinière de l'immémoriale Pécheresse qui gisait, la fleur rose de son sexe épanouie à la tentation, sous l'ombre étoilée de l'Arbre où veillaient, sans ailes ni chants, tous les ciseaux du Temps.

Domptée par mon poing de chaste chevalier, elle proféra vers les cieus, d'une voix jusqu'alors inouïe, la parole d'épouvante qui me révéla, tel

le tonnerre dans la tempête, le mystère de ces mondes dont parlèrent les géants nos ancêtres.

Depuis cette heure des heures mon âme d'archange vole, sonore et folle, sur l'aile musicale des hippogriffes du gouffre, vers cet Inconnu qui est au-delà de notre Inconnu, comme le Silence est au-delà de la Ténèbre !

Et mes pâles mains se crispent, roides des gemmes dérobées jadis au trésor du Dragon, vers les éblouissants arcanes, que les dieux ont à jamais cachés, par crainte d'inéluctable folie, au sanglant regard de mes frères.

Plus haut, du vol et du galop, ô monstres de la révélation, jusqu'à ce que mes lèvres exsangues mordent aux grappes de pourpre que vendangeront, aux jours de la vengeance, le Christ et Satan,

Afin que, heurtant de mes bras tumultueux à la porte adamantine de la septième sphère où se dressent, la lame de blanche flamme à la main, les séraphins et les chérubins ailés de lune et casqués de soleil,

Je puisse, ayant accompli ma septuple destinée, jouir enfin, dans les paradis d'asphodèles et d'amaranthes où le jour est la nuit et la nuit est le jour, de la Vie parfaite dans la parfaite Mort, pour l'éternité des éternités !

Ainsi chantait le Porteur de la Lyre et de l'Épée.

APOCALYPSE

Ce n'est plus, en les demi-ténèbres qui couvent, sous de pâles planètes où tressaille la dernière lumière, le secret des siècles de la terre, que de vains tintements de harpes parmi les coupes et les guirlandes de l'universelle orgie des hommes.

Sur les tours des palais de basalte d'où tourbillonne vers le ciel oublié la flamme violette des trépieds, les rois ivres, dont le rire écorche la gorge, déchirent de leurs ongles la soie âpre des étendards que les aïeules, aux matins d'espérance, chamarrèrent de vols de chimères.

Et les reines dont les doigts et les bras sont lourds de trop précieuses pierreries lisent, en des parchemins enlumines de sinople, des histoires d'amour, de guerre et de mort, dont à peine elles peuvent comprendre le sens, tant leurs têtes chancellent sous le poids des antiques couronnes.

Soudain, dans le désert qui déroule ses sables aux portes des maudites capitales, la horde des barbares de la nuit, secouant le lourd tonnerre de leurs tympanons, galope en orbes d'ombre autour

des remparts où dorment, à la lueur des torches piquées sur les lances, des sentinelles de fer.

Un vent s'élève dans la solitude, et dans le vent de cette solitude les rois ivres et les reines folles, laissant choir de terreur, du haut des tours, les loques des étendards et les feuillets des parchemins, savent que clame, avant l'apocalypse, la voix des anciens prophètes.

Déjà le fleuve qui coule de l'Est charrie en ses flots, qu'empourpra jadis le sang de tant de multitudes chantant vengeance et victoire, des cadavres d'hommes verts dont les yeux, ayant lu là-bas le secret des destinées, se révulsent à jamais d'épouvante.

Ils ont fait d'étranges rêves dans les bleues montagnes du silence où méditent les Mages, et voulurent, par une humaine pitié contraire à celle du Dieu des dieux, proclamer aux peuples pâlis par le séculaire péché la bonne nouvelle que recèle le Livre.

Mais les archanges gardiens du secret les ont frappés au front de la fulgurante flamme de leurs épées, pour ce qu'ils tentèrent de rompre avant les temps, sur le seuil du Temple de la Lumière le triple sceau qui n'éclatera que sous le sceptre du fatal Rédempteur.

Et voici que les rois ivres et les reines folles, à la vue de ces cadavres qui passent pâlement

au fil de l'eau, et à l'ouïe du tonnerre de la chevauchée des barbares, se prennent à pleurer dans l'irréremédiable nuit ; et leurs doigts soudain dressés semblent vouloir arracher du ciel les dernières étoiles.

POÈMES INÉDITS ET POÈMES INACHEVÉS

1

Elle m'a donné son baiser une nuit où la lune était bleue sur les bois noirs. Et mes lèvres brûlent du désir de dire ce secret aux enfants qui dansent sur le chemin, aux fleurs qui embellissent nos jardins, à l'onde qui coule dans la prairie.

Elle m'a donné son baiser. Mais je ne dirai pas mon secret aux enfants, qui me feraient des grimaces et me lanceraient des cailloux, puis iraient raconter au village qu'ils ont rencontré un fou qui prisait plus un baiser qu'une poupée neuve ou un sac de billes.

Elle m'a donné son baiser. Je n'irai pas raconter mon secret aux fleurs qui, jalouses du parfum de ses lèvres...

Mais je connais un très vieux puits sur la margelle moussue duquel, quand la lune bleue se mire dans son eau immobile et glacée, une très vieille grenouille verte se pose et coasse à la solitude. Et je me pencherai vers la très vieille grenouille verte et je lui confierai mon secret.

2

C'était une bien jolie petite fille qui passait par les chemins portant dans ses bras maigres un pot

de terre cuite d'où jaillissait un lys. Ses yeux étaient comme lumineux, sa chevelure jaune comme l'or et sa robe était verte comme l'espérance.

Et elle s'arrêtait à toutes les fontaines pour y puiser l'eau dont avait besoin son lys. Mais les fontaines étaient tarées par suite de la chaleur, et nulle pluie ne s'égrenait du ciel, et le lys se flétrissait.

La jolie petite fille s'arrêta donc à toutes les auberges du chemin pour y mendier un peu d'eau. Mais les puits étaient secs, et on ne lui donnait que du vin qu'elle payait par un baiser quand une légère ivresse ternissait son regard.

Le lys n'était plus qu'une tige sans fleur, la petite fille avait parcouru toute la contrée à la recherche d'une goutte d'eau. Elle avait goûté à tous les vins, elle avait payé par tous les baisers. Un soir, elle comprit que le lys allait mourir.

Alors elle s'arrêta au bord du chemin, posa le pot de grès rouge dans la poussière brûlante, s'agenouilla penchée sur la fleur mystique qui n'était plus qu'un [lacune]¹ et l'arrosa malgré elle de ses larmes.

3

Mon âme est une pauvre salle de bal comme on

¹ Mot en blanc dans le texte.

en voit dans les carrefours éclatants de drapeaux les jours de fête.

Il y entre des filles en sueur, qui tortillent des hanches et de la croupe, et qui boivent du vin bleu...

De maigres garçons y dansent aussi, aux cravates roses magenta et vert de gris, et leurs talons tapent sur le plancher.

Des chiens ahuris, se flairant le cui, y viennent hâtivement ; puis épouvantés par un coup de grosse caisse, s'enfuient dans la poussière ensoleillée de la route, la queue entre les jambes.

Tous les cuivres de l'orchestre tonnent de travers, et les mucisiens ressemblent à des Eoles cramoisis gonflant l'outre des vents. Et il m'est doux d'entendre vomir les valseuses douces à la crapule.

Les drapeaux ! Il est des drapeaux à la porte. Des drapeaux pour lesquels des millions d'hommes sont morts de siècle en siècle, dans des pays où la neige est plus silencieuse que l'oubli ; et dans d'autres où le soleil éclate comme la mort dans des creux blancs de chaleur.

Crachons, gueulons, vomissons, et merde pour les drapeaux ! Du vin bleu dans le ventre, une fille blanche entre les cuisses, et le rouge tonnerre de Dieu dans les oreilles ! Plus vite la valse !

Plus haut, le tintamarre des pistons ! Qu'il est doux de ne plus penser que par ses pieds !

O ignoble, ô lamentable, ô désespéré danseur ! Tu blasphèmes comme le dernier des fous parce que, dans la foule hoquetante et suante, deux yeux sublimes de pitié et de pardon te suivent implacablement...

Sont-ce les yeux de celle qui te donna la vie ? Sont-ce les yeux de celle qui te donna l'amour ? Tu n'en sais rien ! Tu repousses l'amour comme un enfant qui n'a plus faim, la vie comme un don qui ne fait pas plaisir.

Et la femme, là-bas, mère ou amante, à la porte de la salle de bal sous les drapeaux, murmure avec un sourire triste : « O mon Dieu, ayez pitié de lui ! Ce n'est qu'un poète ! »

Et demain matin, sous une table, je ne sais où, quelque part, quand tout le monde sera parti et que l'aube chaude fera fermenter parmi le vol des mouches bleues les relents de sueur, d'ivresse et de vomissure, on retrouvera — ô Dieu, vous venez de m'apparaître parmi les drapeaux — une violette odorante et fraîche !...

4

J'étais jadis le mendiant vieillissant qui lorsque le charitable crépuscule consent à cacher la douleur des yeux, s'en va de maison en maison men-

dier, non pas le peu de pain qu'il faut à sa vie, ni le peu de vin dont a besoin son rêve, mais l'amour, l'aumône de l'amour, l'amour auquel a droit le plus misérable des hommes, comme à l'air de la terre et à la lumière du ciel.

J'ai frappé à bien des portes, et je mentirais si je disais qu'une femme ne m'a pas donné sans compter l'amour que je quémandais. Mais je suis avili comme les mendiants, et je suis allé chercher l'aumône ailleurs. Et voici que tu m'as accueilli sur ton seuil, et que tu m'as donné les baisers de ta bouche et les secrets de ton cœur.

Mais j'ai peur. Pour avoir demandé et accepté ce double amour, j'ai peut-être créé une double haine. Et lorsque je retourne, au plus noir de la nuit, vers le carrefour obscur où mon âme habite, après avoir quitté l'une ou l'autre bien-aimée, je veux que deux femmes de la terre se haïssent, et que leurs âmes cherchent à se tuer dans les ténèbres. Car les dieux ont voulu que la haine s'accouplât à l'amour, comme la douleur à la joie et l'ombre à la lumière. Et je pleure, mendiant ingrat.

5

Je veux que toute ma souffrance fleurisse en bonheur pour toi. La rose naît du fumier et la mort féconde la vie. Tout a son contraire dans le

monde : la lumière traîne l'ombre après elle, et rien ne peut empêcher le Malheur de suivre pas à pas le Bonheur.

Je veux donc que ces larmes qui me brûlent les paupières créent des sourires fleuris sur tes lèvres. Je veux que ma vieillesse commençante soit pour toi la jeunesse renaissante. Je veux que tout le mal que tu m'as fait soit pour toi le bien.

Je croise les mains, je ferme les yeux, et je soupire tout doucement : ainsi soit-il !

6

J'ai tué l'Amour. Il fallait que je le tuasse ou qu'il me tuât. Je l'ai donc tué.

Front contre front, les yeux dans les yeux, bouche contre bouche, nos haleines confondues, nos membres entrelacés et nos chevelures mêlées, nous avons lutté huit jours et huit nuits. Car l'Amour est le dieu terrible de la force et de la flamme, qui se fait grâce et charme avec les amants futiles, mais qui se révèle dans toute sa terreur à ceux qui sont dignes de lui.

7

Je ne croyais pas à Dieu. Mais je l'ai senti aujourd'hui qui battait dans mes veines, alors que j'avais glissé mon bras autour de ta taille ronde.

Je doutais de Dieu. Mais il est venu chanter dans ta voix, il s'est exhalé en parfum de tes lèvres, il s'est saisi de moi par tes mains et il est mon vainqueur.

Je crois à Dieu. Il s'est révélé à moi dans tes sanglots de volupté, alors que je te tenais nue sous mon désir. Qu'est-ce que Dieu ? C'est comme une musique triomphale dans de la flamme !

8

Il était une fois, je ne sais où, un roi barbare au casque d'argent empenné de plumes d'or. C'était, de tout son royaume, celui qui maniait les plus lourdes épées, et qui domptait les chevaux les plus sauvages. Il régnait sur plus de contrées qu'on n'en pourrait dénombrer, et sa capitale, dressant vers le ciel les tours de mille palais et les dômes de mille temples, était si vaste que les plus rapides des coureurs n'en pouvait faire le tour qu'au bout de trois jours et de trois nuits.

Et il advint que ce roi tomba en amour. Et la femme qu'il aima devint reine sans qu'elle lui rendit son amour. Et si le roi resta le maître de ses peuples il devint l'esclave d'une femme. Et lorsque, suivi de ses hordes qui sonnaient dans les trompes ou faisaient gronder les tambours, il chevauchait dans les batailles, ce n'est pas lui qui commandait aux forces déchaînées de la guerre,

mais la reine couchée, brune et nue, sur des coussins de pourpre, au fond du plus secret palais de la capitale.

Or, il advint que le roi mourut. Et la reine, qui le haïssait, fit venir l'Edificateur des Tombeaux et lui dit : « Tu creuseras pour le cadavre du roi, avec l'aide des esclaves, la tombe la plus profonde de la terre ; que le caveau soit d'airain et d'adamant ; puis accumule par dessus la plus haute pyramide que les hommes aient jamais bâtie, pierre sur pierre, étage sur étage, jusqu'à ce que tu sois arrêté par le soleil et les astres. » Et elle pensait : Ainsi les hommes seront-ils à jamais débarrassés de sa mémoire. »

Ce qu'elle avait ordonné fut accompli : Le cadavre du roi fut enfoui dans le plus profond des tombeaux sous les plus hautes pyramides. Les années passèrent. La reine mourut à son tour. Puis avec les siècles, tous les peuples de ce temps disparurent, enfin tous les palais et les temples de la capitale s'écroulèrent. Tout était mort, sauf une plante miraculeuse qui avait jailli en fleur du cœur du roi, et qui, sans eau ni soleil, emplissait de parfum le caveau d'airain et d'adamant.

D'autres amants ont pu vous donner, pour vous remercier d'un sourire, les fleurs royales qui

tremblent, encore lourdes de rosée, sur leur tige.

Et ceux-ci ont pu, contre un baiser, orner vos doigts de bagues...

Mais moi, pour avoir baisé la trace de vos pas, je vous offre un sacrifice qui est plus précieux que les fleurs les plus rares et les bijoux,... ma gloire !

Et vous ne saurez jamais quel poète chante et sanglote en ces strophes, ni vers quelle femme aspirent mon âme et ma chair. Mais écoutez : vous avez un signe secret au-dessous du cœur, où les baisers sont les meilleurs. Comprenez-vous ?

10

Ne demande pas, ô bien-aimée, à tous les poètes, d'aimer de la même façon. Dante vit la face de Béatrice dans les flammes blanches du Paradis, et l'adora comme on adore les saintes qui sont mortes à jamais. Pétrarque, au bord de la fontaine de Vaucluse, pleura sa Laure comme on pleure un rêve que les mains mortelles ne peuvent réaliser. Henri Heine sanglota de tendresse et de rage dans le sang et les roses, et les hommes ne savent pas s'il haïssait plus son amour qu'il n'aima sa haine.

O bien aimée , les poètes n'aiment pas tous de

la même façon. Et ne souris pas parce que j'évoque ici les noms des chantres sublimes de l'amour. Je sais que mon nom est si peu de chose que je ne l'écrirai même pas au bas de ces poèmes. Mais, crois-moi, je voudrais avoir la gloire de Dante, de Pétrarque et de Heine et de tous les poètes de toutes les contrées et de tous les temps, pour t'en faire simplement, ô bien aimée, le sacrifice secret et pour me taire avant d'être devenu immortel.

11

Te souviens-tu du jour où tu me donnas tes lèvres, et tes yeux et tes mains ?

Nous étions au centre de la grande cité, la foule s'agitait et bruissait autour de nous. Mais en vérité nous étions seuls au monde.

Celui-ci vaquait à ses affaires, celle-là courait à ses emplettes, et tous les passants croyaient qu'ils existaient devant la face de Dieu. — Mais non ! il n'existait ce jour-là que tes lèvres, et tes yeux et tes mains.

Tes mains étaient tremblantes dans les miennes comme des oiseaux captifs, tes yeux étaient tout le soleil pour moi, et tes lèvres sous les miennes avaient le goût des fruits qu'on cueille au verger des rêves.

Il n'était rien au monde, ce jour-là, que toi et

moi. Nous étions au centre de la grande cité. Celle-là courait à ses emplettes. Celui-ci à ses affaires. Mais c'étaient des ombres. Il n'existait ce jour là, que tes lèvres, et tes yeux et tes mains.

12

Quand nos corps furent unis dans le spasme suprême et que nous eûmes accompli l'acte d'amour qui nous fait les égaux des dieux, il me sembla que mon âme tombait de la plus lointaine des étoiles.

Et quand je sortis, après le dernier et le meilleur baiser, dans la ville fourmillante de lumières et sonore de voix, de pas et de roues, je me demandai, étourdi encore de la chute de mon âme : Quel est donc le nom de l'astre où je suis ?

13

Les belles dames m'ont dit : « Mais, Monsieur le poète, vous êtes fou d'aimer cette femme ! Elle n'a ni grâce ni élégance et ses toilettes viennent du mauvais faiseur. Où va-t-elle acheter ses corsets ? Et vit-on jamais d'aussi déplorables chapeaux ? »

Je ferme les yeux et je souris, car je connais la secrète splendeur de ta beauté, et je revois soudain ton corps à la peau dorée, et je sens autour de moi l'étreinte de tes bras ronds, et je respire

le parfum poivré de tes lèvres. Tu es de celles
qui sont dignes de marcher nues au bord des
grèves où naquit Aphrodite !

14

Il vient par les chemins nocturnes, Celui aux
yeux rouges. Il me cherche, les chiens aboient
après lui.

Que faire ? Me jeter sur lui avec des poignards
nus aux mains, ou bien, vêtu de blanc, exorciser
sa haine par l'amour ?

Mais non, je l'appellerai dans le silence et la
nuit, j'allumerai des lampes à toutes mes fenêtres
pour guider ses pas par les chemins de l'ombre.

Je n'ai pas peur. Mais il aura peur, et j'enten-
drai décroître le bruit de ses pas et les hurle-
ments des chiens sous l'aube.

PETITS POÈMES D'AMOUR

I

Sept fois les quatre saisons avaient passé dans les bois et les jardins semant tour à tour la violette qui inspire le désir, la rose qui couronne la passion, le chrysanthème qui annonce le déclin et la rose de Noël qui consacre la mort.

Et selon les fleurs qui tombaient de leurs quatre corbeilles, je t'ai désirée avec les violettes, je t'ai couronnée avec les roses, je t'ai regrettée avec les chrysanthèmes et je t'ai pleurée avec les roses de Noël. Et les lunes blanches suivaient les soleils rouges.

Je n'avais pas encore cueilli la fleur des fleurs, celle qui trouble comme la violette, qui enflamme comme la rose, qui attriste comme le chrysanthème et qui désespère comme la rose de Noël, la fleur idéale et charnelle de ton baiser.

Mais voici que je connais le parfum et le feu de la mélancolie et la douleur de l'amour. Que les saisons répandent de leurs corbeilles les violettes sur nos émois, les roses sur nos ardeurs, les chrysanthèmes sur nos regrets et les roses de Noël sur notre agonie !

II

Aujourd'hui tu m'as donné ton corps. Et les portes des tombeaux se sont ouvertes, et les rois des anciens temps sont remontés sur leurs trônes et les reines aux noms oubliés ont couvert de roses leur nudité ressuscitée.

Aujourd'hui tu m'as donné ton corps. Et le soleil s'est arrêté dans le ciel et l'hiver a éclaté en fleurs et les fleuves ont rebroussé leur cours, et plus rien n'est réel au monde en dehors de l'étreinte de tes bras nus.

III

Il est là-bas, paraît-il, au bout du monde, des armées qui cherchent de toutes les gueules de leurs canons et de toutes les pointes de leurs armes à s'entretuer. Le ciel de ce pays est noir de fumée et son sol est rouge de sang. Des étendards et des aigles passent inclinés, dans la foudre et les fanfares. Hommes et chevaux y confondent la chaude écume de leurs blessures et le souffle froid de leur agonie. Et sur la vaste terre pleurent des milliers de femmes, mères, sœurs, ou amantes.

Mais qu'importe la douleur des nations à l'invincible égoïsme de notre amour ? Ici les fenêtres sont closes, la porte est verrouillée, la lampe est éteinte. Baisers sur tes paupières, baisers sur ta bouche, baisers sur tes seins ! O ton corps dans

les ténèbres ! O ta chevelure sur mes yeux ! O ta main sur mon cœur ! Que les femmes se lamentent et que les hommes se massacrent au bout du monde ! Je n'entends plus que tes soupirs sous le linceul parfumé des draps.

IV

Il me semble que je viens de tomber de la plus lointaine étoile des cieux inconnus.

Et je vais demandant à tous : Quel est donc le nom de la planète où je suis ?

V

Jadis nos pas traînaient lourdement dans la boue, et butaient aux ornières du chemin.

Maintenant, ô bien aimée, je foule aux pas le soleil, la lune et les étoiles.

VI

Quand tu me disais : « Je ne t'aime pas, » tous les glas du Jour des Morts tintaient en mon cœur.

Quand tu m'as dit : « Je t'aime, » toutes les cloches de Pâques fleuries ont sonné vers les Anges.

VII

Le grand roi Salomon avaient sept cents reines et trois cents concubines, toutes parées de pour-

pre et portant des diadèmes d'or. Moi je n'ai que toi, si simple dans ton chapeau à fleurs et dans ta robe noire à collerette de dentelle. Mais je suis plus riche que le roi Salomon.

Le grand roi Salomon reçut en offrande de la reine de Saba de l'or, de l'argent, des éléphants et des paons, de l'ivoire et des épices. Moi, je n'ai reçu de toi que le sourire de tes yeux, le baiser de ta bouche et le don de ton corps. Mais je suis plus riche que le roi Salomon.

VIII

Tu m'as dit : « Voir au printemps renaître toutes les fleurs. La violette se trahit au plus profond des bois, le lilas éclate en fauves floraisons tout au long des sentiers des jardins, la primevère constelle les clairières dont l'herbe est fraîche et molle. »

Je t'ai répondu : « Le printemps n'est pas sur la terre, mais en moi. C'est moi seul qui porte le doux fardeau de toutes les fleurs. Ce n'est pas dans les clairières, ni le long des sentiers, ni au fond des bois que fleurissent les violettes, les lilas, et les primevères, c'est dans mon cœur, ô ma bien-aimée ! »

Tu m'as dit : « Ecoute dans le crépuscule quand s'assourdit le frémissement des feuilles, le criaillement tournoyant des hirondelles, l'appel

craintif des loriots au nid, et soudain, au faite des arbres, sur la lisière de la forêt, la plainte éperdue des rossignols.»

Je t'ai répondu : « Il n'est plus sur terre de chants ni de gazouillis. Tous les oiseaux sont blottis, l'aile battante et la gorge gonflée, dans mon cœur. Et c'est en moi que se confondent magiquement la plainte passionnée des rossignols, et l'appel amoureux des loriots, et le cri affolé des hirondelles, ô bien-aimée ! »

IX

Je te dirai de belles histoires des temps passés, Mais il faut que je regarde dans tes yeux pour revoir les rois et les reines qui s'en allaient vêtus de pourpre, au trot des palefrois et à l'amble des haquenées, vers les villes aux remparts hérissés de trompettes d'argent et aux maisons tendues de tapisseries, où étaient figurés, épars dans des vergers d'or, les colombes blanches, les paons bleus et les phénix rouges de la fable.

Je te dirai de belles histoires des temps passés. Mais il faut que je respire le parfum de tes lèvres pour revivre les printemps de jadis, alors que les pages aux bouffantes chevelures jouaient de la viole, à l'ombre des pommiers en fleurs, pour assoupir la mélancolie des princesses qui, plus blanches que leurs blancs hennins, rêvaient au

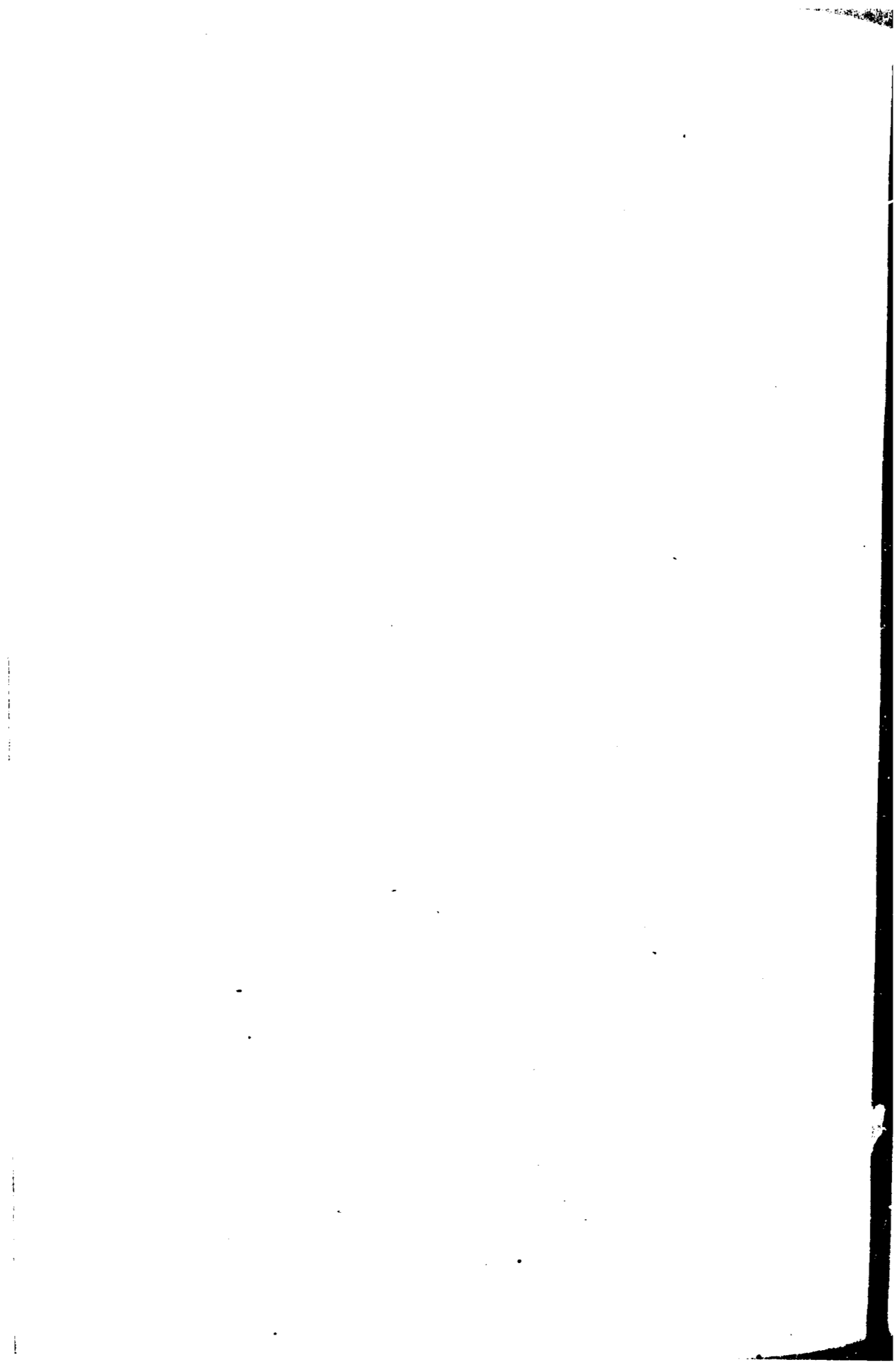
fiancé parti, parmi les lances levées et les bannières déployées, pour mener croisade contre les mécréants.

Je te dirai de belles histoires des temps passés. Mais il faut que j'appuie la tête contre ton cœur pour entendre les chants de guerre des croisés, et le grondement des litanies latines, et la marche des armées de fer dans les déserts de feu, et le soudain battement des tambours des barbares, et le tonnerre des chevauchées avant la mêlée, où, dans les flammes du crépuscule, étincelaient, symboles des deux sublimes folies, la croix et le croissant.

Je te dirai de belles histoires...

x

Non, je ne te les dirai pas. Notre amour n'est digne que du silence. Qu'on étouffe les vaines paroles qui volent sur les lèvres des hommes, qu'on jette au bûcher les livres où les poètes ont imprimé leur pensée. Quand j'ai fermé la porte de la chambre sur notre secret, j'oublie les hymnes qui ont lancé les peuples à la bataille, et les vociférations des poètes dressés dans la foudre des monts, et l'appel des grands tribuns rouges aux esclaves qui redressent l'échine dans les ergastules. Un seul mot suffit désormais à ma folie balbutiante, et ce mot, tu le connais, ô bien-aimée !



VERS



Les hautes fenêtres sont grises
Dans la demeure où j'ai dansé
Avec les belles que j'ai prises
Tout cet été passé.

Elles ne sont plus par l'aurore
Teintes d'azur et de vermeil ;
Ce matin, le brouillard encore
Les dérobe au soleil.

L'automne est venu sur la terre
Comme un traître qui ne dit mot.
Voici la solitude austère
Et le premier sanglot.

Je vois tristement les chandelles
S'éteindre parmi les cristaux
Sous les flammes desquels les belles
Souriaient à leurs beaux.

Fini, l'air de la danse lente !
Un violon seul le poursuit
Comme un enfant triste qui chante
Entre l'aube et la nuit.

Entr'ouvrez les hautes fenêtres ;
Je veux, par ces matins malsains,
Ecouter les feuilles des hêtres
Choir sur l'eau des bassins.

LES TROIS REINES

La première avait laurier d'argent
Et voile bleu sur sa beauté fière ;
Sombre, elle tendait à ma prière
Des lys qu'elle cueillait en songeant.

La seconde avait couronne d'or
Et robe rouge comme ses lèvres ;
Souriante, elle offrait à mes fièvres
Les pavots violets de la mort.

La troisième avait casque de fer
Et cuirasse couleur de la flamme ;
Rieuse, elle jetait à mon âme
Les roses sanglantes de l'enfer.

Baisant roses, pavots et lys, fleurs
Des trois reines de ma destinée,
Je chantai, voix bénie et damnée,
Le rire, le sourire et les pleurs.

Va-t-en ! Vois, la porte est ouverte.
Ton amour me fut doux pourtant.
Mais la campagne est déjà verte
Et les oiseaux sont fous. Va-t-en !

Tu t'es plainte que ta jeunesse
Se flétrissait dans ma maison,
C'est bien. Qu'importe ma détresse ?
Voici la nouvelle saison.

Parcours les routes inconnues
Et cueille de nouvelles fleurs.
Lance vers les bois et les nues
L'appel à de nouveaux bonheurs.

Et tu t'en reviendras peut-être,
O la pauvresse que j'aimais,
Croyant voir luire à ma fenêtre
La veilleuse éteinte à jamais.

Mais je serai dans des contrées
Très lointaines, traînant mon deuil,
Et tes pauvres larmes sacrées
Couleront en vain sur mon seuil.

Enfant, telle est faite la vie.
Tu vis de moi, je vis de toi.
L'amour t'a jusqu'ici suivie,
Que te dire ? Quitte mon toit.

LA REINE ROSEMONDE

« Qui, parmi vous, a vu la reine Rosemonde
Qui levait sur nos fronts la clarté de ses mains ? »
Demandaient aux passants des paisibles chemins
Ceux dont rien ne retient la course vagabonde.

Elle ne viendra plus, la reine Rosemonde,
Pâle en ses cheveux roux qui lui frôlaient les reins,
Déposer sa couronne aux pieds des pèlerins
Qui lui troublaient le cœur des chants d'un autre monde.

Tes étendards en fuite, ô reine Rosemonde,
Ne mêlent plus aux soirs leurs pourpres et leurs ors ;
On n'entend plus hurler les meutes et les cors
Au plus lointain des bois ni sur les bords de l'onde.

Es-tu morte à jamais, ô reine Rosemonde,
Parmi tes chevaliers saignant sous le soleil,
Ou dors-tu, les yeux clos d'un magique sommeil,
Dans la plus haute tour du roi de Trébizonde ?

Est-elle belle encor, la reine Rosemonde,
Dans la simarre mauve à ceinture d'argent ?
Son regard où se mire un ciel d'azur changeant
Affole-t-il les gueux dont le fauve amour gronde ?

Gît-elle sous les fleurs, la reine Rosemonde,
Les feuilles et les fleurs, que dispersa l'hiver ?
Ses cheveux étaient d'or sous un cercle de fer
Et sa bouche semblait une pivoine ronde.

Hélas ! Elle n'est plus, la reine Rosemonde,
Qu'un vague mot volant sur le souffle des vieux
Alors qu'à la veillée, après les chants pieux,
Ils se disent les noms des rois morts à la ronde.

Et nul ne répond plus, ô reine Rosemonde,
Aux pâles pèlerins qui, se tordant les mains,
Demandent aux passants des champs et des chemins,
Quand l'hiver frappe au cœur de la terre profonde :

« Qui, parmi vous, a vu la Reine Rosemonde ? »

LES REVENANTS

A l'heure où vas s'éteindre, après le soleil, chaque flamme,
Quand tout, l'effroi de l'air, l'émoi de l'eau, la peur de
[l'âme

N'est que le frisson qui saisit la vie avant la mort
Ou le son qui vibre et se prolonge avant le silence,
N'as-tu pas senti dans l'ombre la présence du Sort
Qui pesait, sans mot dire, ton passé dans sa balance ?

N'as-tu pas entendu, dans un demi-rêve, des clefs
Ouvrir la tombe où les secrets du monde sont scellés ?
Ne t'es-tu pas endormi sous le souffle des fantômes
Qui frôlent, la nuit, la chair de l'homme débile et nu ?
N'as-tu pas franchi, craintif, la frontière des royaumes
Où tes yeux contemplèrent la face de l'Inconnu ?

O dormeur, pourquoi te souviens-tu de rois et de reines
Morts sur des trônes d'or ou des galères souveraines
Parmi des archipels de monts verts et de flots amers
Que n'éclairèrent certes pas les astres que tu nommes,
—Rois dont les sceptres ont soumis les terres et les mers,
Reines sanglantes de l'amour de tant de dieux et
[d'hommes ?

Quel est donc, au fond de ton sommeil, ce bruit de clai-
[rons
Grondant sur le choc des glaives et des boucliers ronds,
Foudre de cuivre dans le crépuscule des batailles ?
Quels sont ces cris sur la mer grise où brûlent des vais-
[seaux,
Lourds hurlements de haine, sourds sanglots de funé-
[railles.
Hymnes de défaite ou de victoire après les assauts ?

O toi qu'envoûte un obscur nécromant, vois les ancêtres
Qui glissent à pas furtifs vers ta couche. Ils sont tes
[maîtres.
Tu râles sous leur souffle et ton cœur se glace à leur voix.
Tes yeux s'éteignent sous les leurs aux lueurs d'éme-
[raude.
Et tu comprends soudain le chant des grèves et des bois
Au pays des rêves morts où ton épouvante rôde.

Soleils des temps anciens ! Lunes défuntes dans la mer !
Départs ! Conquêtes ! Désastres ! Siècles d'or ou de fer !
Je vous ai vus, je vous ai vécus ! Ma bouche assoiffée
A tari le sein de la Chimère, et pendant des nuits
J'ai dormi dans la chevelure et les bras de la Fée !
Aucun ne serait-il donc mort, de ces morts que je suis ?

Aucun, ni le traître qui remplit de poison ma coupe,
Ni, pire, la courtisane rousse à la lourde croupe
Qui d'un trait aspira tout mon désir entre ses dents ?
Ni toi, l'épouse, ni vous, enfants à la voix ravie,
Ni ceux qui tentèrent de me tuer aux temps ardents,
Ni ceux à qui j'ai donné le sang rouge de ma vie ?

Ah ! réveille-toi ! Repousse ces fantômes afin
De mieux adorer la rose nouveau-née au jardin !
Celle de la veille a perdu ses feuilles sous la pluie.
Tout passe, et tu ne peux saisir la brise entre tes doigts
L'espérance qui fut à toi s'est à jamais enfuie
Comme l'oiseau bleu qui chantait dans les bois d'autre
[fois]

Ah ! réveille-toi ! Lave tes paupières dans cette onde
Qui coule des flancs et tombe des cieux de notre monde
Qu'elle te soit lustrale au seuil des tombeaux dont tu
[sors]

Face au soleil ! Livre aux enfants tes baisers et ton âme
Et ne t'émeus pas d'entendre ressusciter les morts
A l'heure où s'éteindra, dans tes yeux, la nocturne
[flamme]

LA VILLE MARINE

O ville marine aux toits rouges
Dormant au bord de ton port bleu,
Ville de palais et de bouges
Que surchauffe un soleil de feu,

Jardins où citrons et oranges
Mûrissent autour des bassins,
Ruelles aux lueurs étranges
Où passèrent guerriers et saints,

Cloches du soir, grelots de mules
Et ces chansons des matelots
Rêvant à d'anciens crépuscules
Sur l'immense tourment des flots,

O ville marine, il me semble
Revoir sous tes remparts de fer
Les voiles latines où tremble
Comme un baiser le vent amer.

Par un matin brûlant de fête
Qui sentait la poudre et le vin,
J'ai franchi tes portes, en quête
D'aventures de grand chemin.

J'ai vu de folles farandoles
Parmi les salves des mousquets,
Des tromblons et des espingoles,
S'enrouler au long de tes quais,

Puis, passer, parmi les bannières,
Et dans le bruit précipité
Des pas, des cris et des prières,
Le saint patron de la cité.

Des perroquets jaunes et roses
Se balançaient sur chaque seuil,
Où les courtisanes moroses
Se dressaient en robes de deuil.

Dans la placette à colonnades
Où grouille à l'ombre le marché
J'ai vu rascasses et dorades
Luire comme un trésor caché.

Près des brugnons et des pastèques,
Des tomates et des piments,
Des figues dans les couffes grecques
Et des œillets chers aux amants

O parfums qui remuaient l'être !
O tourterelles dans la tour !
Et soudain, nue à sa fenêtre
Une femme experte aux amours !

Et de ce jour de canicule
Qui devait, feu et sang, finir
Dans le brasier du crépuscule
Je ne veux plus rien retenir

Que cette femme au regard glauque
Qui dansait devant un miroir
Au son du roucoulement rauque
Des tourterelles dans le soir.

LA DANSE DANS LE CIMETIÈRE

Dansons au soleil, ô ma Joie,
Sur les tombes de la Mort !
Ta bouche est la grenade en proie
Aux désirs des abeilles d'or.

Avons-nous entendu les cloches,
Ce matin, sonner le glas ?
Tais-toi, car les heures sont proches
Du bon amour dans tes bras las.

Et puis des chants, et puis la danse
Sur les lilas entassés !
Il n'est de fleurs en abondance
Qu'au doux jardin des trépassés.

Tes cheveux sont une auréole
De feu roux contre l'azur.
O la Mort, que vous êtes folle
De vouloir ternir cet or pur !

La ronde en rage de la vie,
Dansons-la et chantons-la
Jusqu'à faire frémir, ravie,
La poussière de tous ceux-là

Qui jadis aimèrent les roses,
Les femmes et les enfants,
Et toutes les lèvres écloses
Et tous les baisers triomphants !

Pour mes chansons et pour ta danse
Il ne faudra ni le cri
Des pipeaux fous, ni la cadence
Des lyres dans le bois fleuri,

Mais seulement tes pleurs, ô brise,
Qui dans les cyprès t'endors,
Et le silence sans surprise
Du sommeil éternel des morts !

LES LAURIERS-ROSES

Viens. Dans la nocturne vallée
Entends-tu ce bruit si léger
Qu'on dirait l'haleine exhalée
Par les jeunes fleurs d'un verger ?

C'est la chanson des lauriers-roses
Que câline, furtif, le vent
Sous les astres bleus, verts et roses
De ce paysage fervent.

Ils se penchent sur les murmures
Et l'écume d'un rû pierreux
Pour se frôler de leurs ramures.
Et l'on croirait des amoureux

Essayant de se mieux connaître
Par la caresse de leurs voix
Qui fait au cœur mourir et naître
Le désir de nouveaux émois.

Puis voici que jaillit en trilles
L'âme triste d'un rossignol
Auquel répondra, des charmilles,
Le frémissement fou d'un vol.

Verrons-nous dans quelque clairière
Que la lune emplit peu à peu
De surnaturelle lumière
Passer l'aile de l'oiseau bleu ?

O mon amante taciturne,
Souris au signe du bonheur,
Avant qu'à l'horizon nocturne
N'éclore l'aurore en sa fleur.

N'écoutons plus les lauriers-roses !
Rentrons avant l'éveil des chiens.
Je te dirai d'étranges choses
Dans la paix de la maison. Viens !

LE BEAU ROYAUME

Mon royaume est plein de tourelles
D'où s'essaiment des carillons
Et s'essorent des tourterelles
Vers le soleil ou les sillons.

Les primevères et les roses,
Au bord des golfes violets,
Mêlent leurs corolles écloses
Dans les parterres étoilés.

Par couples enlacés les filles
Dont le corps est pur comme un fruit
Se promènent par les charmilles
Où bleuirá bientôt la nuit.

Agenouillés comme des faunes
Derrière le rideau mouvant
Des chèvrefeuilles blancs et jaunes,
Les garçons guettent le moment

De se jeter soudain sur elles
Pour mordre à baisers pleins et sains
Leurs bouches qui sont des aïrelles
Et les framboises de leurs seins.

Ce ne sont que molles paroles
Et des soupirs et des désirs
Et le rire enflammé des folles
Et des fous de tous ces plaisirs.

Ailes et parfums dans la brise !
Le printemps épars sur la mer !
Le cri de l'oiseau qui se grise
De chanter la mort de l'hiver !

Ah ! n'est-il pas beau, le royaume
Dont je suis roi quand je le veux ?
Mais à mon mal il n'est nul baume,
Et je m'en vais, sans pleurs ni vœux,

Vers un pays de sources mortes
Où se dresse, parmi les bois,
Le palais désert dont les portes
Ne s'ouvriront plus à ma voix.

L'AMANTE DES ROSES

Elle chantait comme un oiseau dans le jardin
Dont chaque fleur était la coupe d'une abeille.
Le soleil mûrissait l'espalier et la treille.
Elle chantait comme un oiseau dans le matin :

Donnez-moi des roses et des roses,
Toutes les roses des plus beaux mois,
Afin qu'à leurs corolles écloses
Je dise mes plus secrets émois.

Je n'irai pas en faire l'offrande
Au roi joli dans son palais d'or ;
Ah ! non, à moins qu'il ne me les rende
En ducats sonnants de son trésor.

Point n'en aura le galant qui m'aime :
Va, mendiant, en cueillir ailleurs !
Celles-ci, je les veux pour moi-même
Qui suis la sœur humaine des fleurs.

Je les emporte, tumulte en tête,
Dans le silence de ma maison,
Pour célébrer la secrète fête
Du désir et de la déraison.

O roses de sang, de neige et d'ambre,
Je vous effeuillerai sur mes seins
Quand je serai seule dans ma chambre,
Nue et lasse parmi les coussins.

Et sous votre odorante jonchée
Je me verrai dans les bleus miroirs
Mourir, et ma volupté cachée
Sera celle de la fin des soirs.

Lorsque, de vos parfums assouvie
Et de vos irréelles amours,
Je renaîtrai plus tard à la vie,
Je me parerai de mes atours,

Puis, les bras pleins de vos gerbes mortes,
Je redescendrai dans le jardin
Dont grinceront les anciennes portes,
Et de la brune jusqu'au matin

J'exhalerai ma plainte importune
Près de la vasque où tinte un jet d'eau,
Avant de répandre sous la lune
Mon léger et lumineux fardeau.

Donnez-moi des roses et des roses,
Toutes les roses des plus beaux mois,
Afin qu'à leurs corolles écloses
Je dise mes plus secrets émois.

Elle chantait comme un oiseau dans le feuillage
Où la brise plus froide éveillait un frisson.
Le ciel s'obscurcissait à l'extrême horizon.
Elle chantait comme un oiseau devant l'orage.

IL PLEUT SUR LA VILLE

à Georges Marlow

Il pleut sur les toitures noires
De la pauvre petite ville
Dont vers les nuages s'effile
L'église qui chanta ses gloires.

Il pleut sur le mail et la place,
Et la mairie et la caserne,
Et sur la rivière à l'eau terne
Et les tilleuls de la terrasse.

A la halle, les paysannes
Ont démonté leurs étalages
Pour retourner dans les villages
Avec leurs paniers et leurs mannes.

Les chevaux de bois, à la foire,
Sont recouverts de bâches vertes,
Et les guinguettes sont désertes
Où l'on allait danser et boire.

Cela sent, vers le soir, la suie,
Les plâtras et la feuille morte.
Aucun passant. De porte à porte
S'effare un chat qui fuit la pluie.

Aux vitres des froides demeures
Paraissent des enfants bien sages
Qui comptent au ciel les nuages
Et puis à l'horloge les heures.

Car les bancs de la promenade
Sont tous mouillés où vieux et vieilles,
Baissant l'échine et les oreilles,
Suivaient leurs jeux d'un œil maussade.

Retroussant ses jupes salies,
Voici la maigre demoiselle
Aux mitaines de floselle
Qui court à vêpres et complies.

La brouillasse s'est tant accrue
Que bientôt les rouges lanternes,
Clignotant au front des tavernes,
S'allumeront dans chaque rue.

Puis la nuit s'épaissira, morne,
Où l'on n'entendra que l'ivrogne
Qui chante dans l'ombre et se cogne,
En jurant, contre quelque borne.

L'on ne verra plus de lumières
Qu'à la façade de la gare
Qui retentit du tintamarre
Des trains rués vers les frontières.

Là-bas sont les mers et les rades
Et les mâts de mille navires
Et les départs pour les empires
Où rêvent d'obscur peuplades.

Mon âme, auras-tu le courage
De la fuir, la petite ville,
Et de t'en aller, moins servile,
Vers les capitales en rage

De la folie et de la fête,
Des batailles et des bagarres,
Des étendards et des fanfares
Et des cloches dans la tempête ?

La ville s'endort et s'ennuie.
L'heure tinte aux tours de l'église.
La brume est de plus en plus grise.
Sur tous les toits pleure la pluie.

ÉLÉGIE

La maison blanche où je te connus,
O toi qui devais être mienne,
Et qui dansais, le soir, bras nus,
En robe de dentelle ancienne.

Le jardin dont l'unique chemin
Fleurait si bon le chèvrefeuille,
L'églantine et le fin jasmin
Que l'été trop ardent effeuille,

L'escarpolette et le banc de bois
Sous le murmurant sycomore,
Le chant des tarins et ta voix,
Amour, je me les remémore

Comme les rêves d'un paradis
Dont j'entends se clore les portes
Quand je vous pleure et me maudis,
O les fleurs, ô les heures mortes !

Mais pouvons-nous empêcher les fleurs
De s'effeuiller au gré des brises
Et les heures — plaisirs, douleurs —
De choir, sonores, des tours grises ?

Reversons-nous jamais la maison
Où nous fûmes, parmi les choses,
Heureux durant une saison
Dont moururent trop tôt les roses ?

Où sont les lunes et les soleils
Qui se miraient dans la fontaine,
Et les vents aux vagues éveils
Dont tremblait la vigne incertaine ?

Le mur de pierres s'est écroulé
Qui clôturait notre domaine,
Et d'autres que nous ont foulé
Cette terre dont tu fus reine.

Nous avons couru bien des chemins
Avant de trouver la demeure
Où jusqu'aux lointains lendemains,
Sonnera, plus belle, chaque heure.

Mais ce n'est pas, hélas ! la maison
Où tu devins à jamais mienne,
Un soir de la belle saison
Que tu dansais en robe ancienne.

PAUL VERLAINE

Quand la brise s'apaise au cœur chaud des moissons
Et ne s'entend pas plus que la légère haleine
D'une vierge qui meurt de ses secrets frissons,
Je rêve à tes vers, ô Verlaine.

Si douce est ta chanson, si douce, rire ou pleur,
Que son calme murmure, aux jours de somnolence
Où l'on se sent trop lourd d'amour ou de douleur,
Effleure à peine le silence.

Viel homme aux yeux d'enfant, tu suivais, attendri,
Toute voix qui chantait pour ta peine ou ta fête,
Le cri d'un tendre oiseau dans le buisson fleuri
Ou la cloche dans la tempête.

Je sais bien que parfois tu fronçais les sourcils,
Et, devenu le roi de la plus folle troupe,
Tu cherchais à noyer tes mystiques soucis
Dans tous les poisons de la coupe.

Plein d'ivresse, d'horreur et de rêves malsains,
Tu hantais, quand tombaient les ténèbres, les bouges
Où luisent les couteaux pointus des assassins
Et les bijoux des filles rouges.

Mais qu'importe ? Le dieu qui mourut fou d'amour
Avait posé sa main sur ta tête de faune,
Et tu parlais comme un apôtre quand le jour
Montait sur Paris rose et jaune.

Et je voyais alors, malgré l'heure et le lieu,
Trembler dans ton regard une épouvante étrange :
Tu semblais demander : « Quel est cet astre, ô Dieu,
Où je me souille ainsi de fange ? »

Et, reprenant le lourd bâton de pèlerin
Dont tu frappais, boiteux, si durement la terre,
Tu partais pour dormir avec ton vieux chagrin
Dans quelque logis solitaire ;

Tu partais, appelant follement de la main
Je ne sais quelle ignoble ou sublime aventure,
Sans savoir qu'avancait sur ton triste chemin,
Vers toi, la Victoire future !

La nuit, un cri, du sang, les pas feutrés d'une fuite...
On assassine la vieille putain de la rue de la Lune.
Pourpre de la mort ! Tourbillon de la chute !
Terre pétrie de la pourriture des cadavres !
Etendards secoués sur les remparts en flammes !
L'anxieuse chevauchée des multitudes vers le soleil,
Et toi, pauvre vieille putain au ventre vert
Qui gît là, comme une grenouille crevée, dans le
[ruisseau de la rue de la Lune.

Je lisais la Bible quand ce cri retentit,
Le cercle de la lampe me protégeait des ténèbres
Et le bon feu des soirs d'hiver dansait dans le foyer.
Soudain, ce cri, ce cri, ce cri
Qui dans la nuit transperça le bruit des autobus,
Des voitures, de la foule et du vent qui soufflait
Dans le feuillage des platanes du boulevard.
Tristesse ! Elle errait sous les portes cochères
Et portait sa pauvre fortune dans ses bas,

Espoir ! Elle se soûlait avec les portefaix des halles
Et fouillait la poche des vieux messieurs pâmés.
Sainteté ! Nulle n'avait offert plus de cierges
A ce sacré bougre de Saint-Antoine de Padoue.

Elle puait l'alcool, le tabac, les dents pourries
Et rien ne la rendait heureuse comme de prendre un
[gosse,
De l'écraser contre la poche à venin qu'était son ventre,
Et de le renvoyer empoisonné dans sa famille,
En se chantant : « Encore un bourgeois de foutu !
Ça doit être le cinquante troisième
En attendant que la police des mœurs
M'envoie à Saint-Lazare. »

Pain amer de la désolation !
Vinaigre cuisant de la haine
Sur les plaies et les pustules des pauvres !
Voir, en faisant le trottoir, tous ces yeux,
Ces innombrables yeux qui ne vous voient pas
Quoiqu'on ne demande que l'aumône d'un désir !

« Viens donc, mon beau blond, je serai bien cochonne ! »
Cloches de Pâques, sonnez. Et vous, premières commu-
[niantes

Venez jeter des fleurs sur la pauvre putain !
« Viens, je te ferai ce que tu voudras »
Sœur de charité, aurez-vous donc moins de pitié que moi,

Qui vous bouchez le nez devant l'affreux cadavre
En disant : Nous ne sommes au service que des per-
[sonnes riches ?

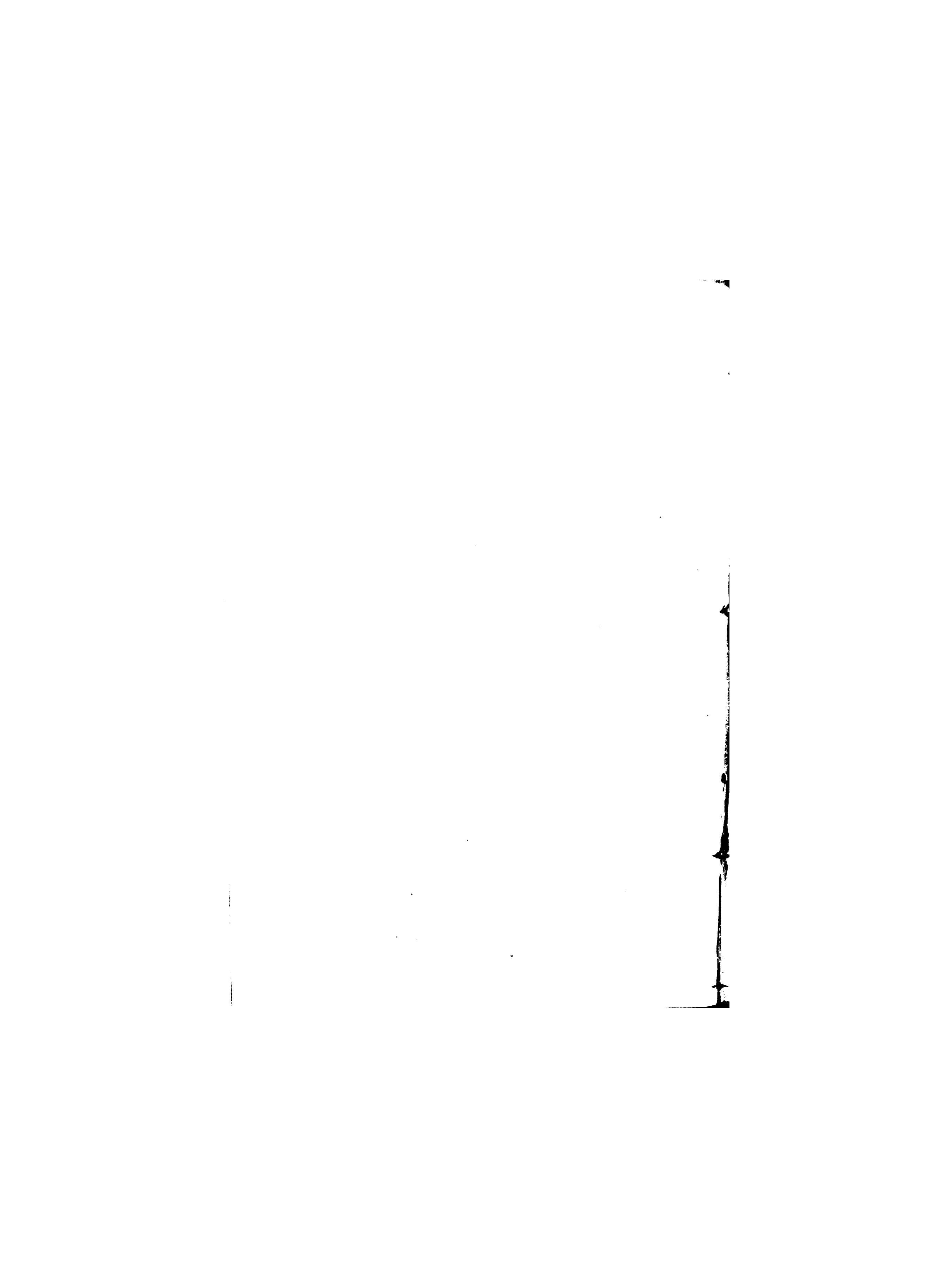
Alleluia du cercle bleu au cercle blanc des cieux ! Une
[pauvre putain est morte !
Tressaillement des étoiles dans les gouffres violets !
Une pauvre putain est morte !
Frisson des univers au delà des limites extrêmes de la
[pensée !

Une pauvre putain est morte !
Son cadavre est encore là dans la rue de la Lune.

Deux gardiens de la paix se penchent sur elle en di-
[sant : « Dieu, qu'elle pue ! »
Le pharmacien du coin constate qu'elle est bien morte.
C'est l'heure de la sortie des théâtres,
On entend, tout près, bruire le boulevard.
On va souper.
On va danser.
On va boire.
Et un peu de sang mêlé à un peu de boue
Crie vengeance vers les astres et vers les dieux,
Du fond du ruisseau de la rue de la Lune !

Alleluia !

**ÉTUDES CRITIQUES
PORTRAITS LITTÉRAIRES
ANECDOTES**



SOUVENIRS SUR LE SYMBOLISME

Absent de France de 1885 à 1889, je n'ai participé que de très loin au début du *Symbolisme* quoique j'aie collaboré peu ou prou à la plupart des revues qui parurent entre ces deux dates : à la *Basoche*, au *Scapin*, au *Décadent*, à la *Décadence*, aux *Ecrits pour l'art*, à la *Wallonie*, à la *Revue Wagnerienne*, etc. Je crois bien que les seuls sommaires qui ne portent pas mon nom sont ceux de *Lutèce* et de la première *Pléiade*.

Parlons de quelques unes de ces revues dont je feuillette avec émotion les collections maculées et poussiéreuses. Nous y mîmes tant d'espoir, de courage et de foi, et tant d'argent péniblement amassé ! Les poètes de ce temps se privaient souvent de dîner pour assurer une existence éphémère à quelque petite feuille que personne ne lisait. Les débutants d'aujourd'hui ne peuvent se faire une idée de l'indifférence du public de 1885 à l'égard de la poésie. Aucune revue ne publiait des

vers, et les Parnassiens, de guerre lasse, s'abandonnaient au journalisme. Bourget, certes, eut un succès d'estime et Rollinat même un succès de réclame. Mais Leconte de Lisle, on peut hardiment l'affirmer, malgré la belle dévotion des Parnassiens, resta, avant son entrée à l'Académie, inconnu du grand public. Quant à Verlaine, Mallarmé, Dierx, Villiers de l'Isle-Adam, nous eûmes l'orgueil et la gloire de répandre partout leurs noms. Sans nous ils seraient encore obscurs. Grâce à nos pauvres petites revues dont on ne commence à connaître les titres que quinze ans après leur disparition, ils sont devenus illustres, et sont reconnus comme les véritables initiateurs d'une nouvelle poésie.

La première de ces revues, fut *Lutèce*. J'y reviendrai plus loin. On en a d'ailleurs souvent parlé. Mais en ignore généralement la *Basoche* qui fut fondée en novembre 1884, à Bruxelles, par Henry de Tombeur, mort depuis. Tout le groupe de Condorcet y collabora, notamment Mikhaël, Quillard, Ghil, Fontainas, Darzens et moi. Parmi ses autres collaborateurs, citons : MM. Jean Ajalbert, Célestin Demblon, Georges d'Esparbès, Emile Goudeau, Stanislas de Guaita, Théo Hannon, J-K. Huysmans, Camille Lemonnier, Jean Lorrain, Catulle Mendès, Emile Michelet, Edmond Picard, et enfin Jean Ra-

meau que le concours littéraire du *Figaro* venait de révéler à l'innocente Belgique.

Je cite, non seulement pour son intérêt anecdotique, mais pour donner une idée de la vivacité des polémiques littéraires en l'an de grâce 1885, quelques passages d'un article de M. Jean Ajalbert sur *Lutèce* :

Chaque été, quelque chroniqueur se hasarde à découvrir qu'il n'y a pas seulement des *arrivés* de la littérature et laisse tomber de sa plume le nom d'un inconnu. Aux dernières chaleurs, a transpiré la nouvelle qu'il existait une école de « décadents ». Et tout le monde de s'écrier : « Qu'est-ce que des décadents ? Où ça se vend-il ? » Il paraît même qu'un soir de gaieté le duc de Morny demandait, chez Bignon, qu'on lui servit un décadent au cresson. La foule délirait ; les reporters, dans leurs pérégrinations à travers les brasseries de Montmartre et du Quartier Latin découvrirent deux ou trois poètes flegmatiques, qui se laissèrent affubler du nom de décadents. On prépara les décadents à toutes les sauces, et les journaux se prirent à dauber sur le compte de *Lutèce*, organe de la jeune littérature.

« Or, ni M. Bourde, ni M. Champsaur ne pouvaient parler des jeunes en connaissance de cause. La « nouvelle littérature » semble aussi peu familière à M. Bourde qu'à M. Edmond Lepelletier, qui nous accusent de faire des vers faux ! Quant à M. Félicien Champsaur, il est plus particulièrement incompetent. Vers ou prose, il n'a guère fait que les vers ou la prose des autres ; il n'a pas oublié que notre ami R. Darzens, dans un article de la *Jeune France*, « Un Valet de Lettres », le qualifia de ramasseur de bouts de cigares ; cependant, l'insulteur à gages du supplément du *Figaro*, émergeant de la boue dans laquelle il est enlisé, vida son hebdomadaire potée d'injures sur les « Décadent-culets ». Ramassant les plus ineptes racontars sur leur vie

privée, il vint reprocher à l'un sa difformité physique, à l'autre ses amitiés, à d'autres leurs amours.

«..... Ces messieurs de la rive droite durent être quelque peu embarrassés pour édifier les deux colonnes et quelques lignes dont se compose « l'article ». Ils ignoraient nombre de plaquettes de vers parues ça et là, et ne fréquentaient pas certainement chez Trézenik et Rall. Car *Lutèce* est peu aimée, et cela se conçoit. *Lutèce* est un périodique coup de pied au cul des chroniqueurs ignares, des reporters imbéciles. On n'y respecte pas les maîtres, et lorsque Zola et Cladel publient l'*Œuvre* et la *Mi-Diable* avec l'admiration de la presse, *Lutèce* pousse le cri d'alarme : « Zola se meurt, Cladel est mort ! »

«..... *Lutèce* publie successivement les vers de Jean Rameau, G. d'Esparbès, Edmond Haraucourt, Fernand Ires, Henri Beauclair (Adoré Floupette), Emile Goudeau, Georges Lorin, Vignier, L. Tailhade, Jean Moréas, Robert Caze, Paul Verlaine enfin, qui est peut-être le plus curieux poète de ce temps.

«..... Les collaborateurs vont cueillir la feuille au sortir des presses, le vendredi soir. On rencontre à l'imprimerie Verlaine, Moréas, Caze, de Régnier, Grenet-Dancourt, G. Lorin, J. Vidal, P. Adam, R. Darzens, E. Mikhaël, Raynaud, Griffin, Norès, Colh, Henri Maugis, le critique théâtral, — et les heures passent à médire des absents — tout le monde debout, nul ne remarquant qu'il n'y a que deux chaises dans la salle de rédaction, Imprimerie, direction, rédaction, c'est tout un. Léo Trézenik et Georges Rall sont imprimeurs, là-bas, près de la Halle-aux-Vins ; et c'est avec la blouse de typo qu'ils reçurent un jour Jean Lorrain, luisant, pourri de chic, et s'obstinant à demander : le directeur ? Grâce à cette imprimerie, ils se sont assurés une suprême indépendance : les directeurs de *Lutèce* sont maîtres chez eux ; ils rédigent, ils impriment comme tel est leur bon plaisir ; souvent excessifs, souvent injustes, mais par l'amour de l'art. »

Je ne parle que pour mémoire de la *Revue Wagnerienne* d'Edouard Dujardin où parut, le 8 Janvier 1886, une série de sonnets écrits à la gloire de Wagner par Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, René Ghil, Stuart Merrill, Charles Morice, Charles Vignier, Téodor de Wyzewa et Edouard Dujardin. Ces sonnets firent scandale dans la presse et achevèrent de nous compromettre auprès du public, qui préférait lire *Charlot s'amuse*.

La première *Pléiade*, qui n'eut que six numéros date de mars 1886. Ce fut une des plus remarquables des revues disparues. Elle publia la plupart des poèmes en prose de Mikhaël, le fameux *Traité du verbe* de René Ghil, la *Fille aux mains coupées* de Quillard, *Le massacre des innocents* (qui n'a jamais été reproduit) de Maeterlinck, des vers de Van Lerberghe, et enfin de Grégoire Le Roy, un poète qui s'est tû pour je ne sais quelles raisons, une série de poèmes qui annonçaient un maître admirable et nouveau. Je n'en veux pour preuve que ce sonnet :

LES BREBIS MORNES

N'est-ce pas que c'est triste et funèbre, la vie ?
Et que nous sommes fous d'empoisonner nos jours
D'illusion de gloire et de rêves d'amour ?
Et de loucher toujours des yeux avec envie ?

Voyez ! ces mains d'épouse, et de mère et de sœur
Qui guériraient nos cœurs avec de la douceur,
Eh ! bien, comme un enfant ridicule et qui boude,
Durs, nous les écartons d'un geste avec le coude.

Cette simple maison d'où nous sommes partis
Nous semble trop étroite à nos âmes trop fières,
Nous tendons notre lèvre aux seins froids des chimères..

Vraiment mais on dirait d'un troupeau de brebis
Qui, dans un pré bien vert levant des cous moroses,
Bèleraient sotttement après un champ de roses.

Le 7 janvier 1887 parurent, sous la direction de mon vieil et cher ami René Ghil, les *Ecrits pour l'art*, qui s'arrêtèrent au sixième numéro pour reprendre plus tard. Cette première série s'illustra de portraits de Stéphane Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, René Ghil, Henri de Régnier, Francis Vié!é-Griffin, Stuart Merrill, et publia des vers d'Emile Verhaeren, George Khnopff, Albert Saint-Paul, et des proses de Charles-Eudes Bonin et Mario Varvara.

Il importe de rendre ici hommage à la mémoire de Gaston Dubedat, qui fonda les *Ecrits pour l'art* et qui les continua en une seconde série jusqu'à sa mort. Cette seconde série ne compte plus les noms de Francis Vié!é-Griffin et de Henri de Régnier, qui ne tenaient pas à s'affubler du titre d'évolutifs-instrumentistes, mais s'augmente de ceux d'Albert Lantoiné, le hautain et fastueux

poète, de Pierre Dévoluy, actuellement capoulié du Félibrige, d'Achille Delaroche, qui a écrit dans le numéro de *La Plume* consacré à Jean Moréas l'article le plus judicieux que je connaisse sur le symbolisme, d'Albert Saint-Paul l'évoca-teur précieux de *Scènes de bal*, de Georges Doc-quois, petit-fils de Glatigny et de Banville, de Marcel Batilliat, qui n'avait pas abandonné les vers pour le roman, de Zévaès, le farouche gues-dite, qui s'appelait alors Alexandre Bourson.

A propos de Dubedat, René Ghil me conta jadis une anecdote qu'il m'assura être vraie. Dubedat habitait à cette époque Bordeaux. Un beau jour il reçut une convocation du commissaire de po-lice de son quartier qu'il trouva feuilletant une collection des *Ecrits pour l'art* :

Monsieur, lui demanda à brûle-pourpoint le commis-saire, « quel est l'objet de votre revue ? Que signifient ces logogripes disposés en forme de vers :

Mais les hasards haïs, qui gardent le moment
Traînaient sur d'éveillés vestiges de ramages
Tout le nuage lourd au songe véhément,
Variant d'un vœu vain le somme sans hommages. (1) ?

Et ces énigmes en prose, donnez-m'en la clef : Cent affiches s'assimilant l'or incompris des jours, trahison de la lettre, ont fui, comme à tous confins de la ville, mes yeux, au ras de l'horizon par un départ sur le rail... » (2).

(1) René Ghil.

(2) Stéphane Mallarmé.

Enfin je désire des renseignements sur tous ces personnages aux noms bizarres qui collaborent à votre revue. On n'a vraiment pas le droit de s'appeler Khnopff, Verhaeren, Zévaès ou Stuart Merrill. Quant à Mallarmé c'est évidemment un pseudonyme.

Dubedat, interloqué, ne sut que répondre à un aussi étrange interrogatoire, et demanda ce qu'on lui voulait. Par mille périphrases astucieuses, le commissaire finit par se faire comprendre. On prenait les *Ecrits pour l'art* pour un organe d'espionnage international, où les affiliés correspondaient entre eux en langage convenu. Dubedat eut quelque peine à se disculper, et à prouver que dans sa revue on trahissait tout au plus la belle clarté de la langue française.

Les *Ecrits* ayant cessé de paraître pendant quelques mois, ses collaborateurs furent recueillis par la *Wallonie*, revue dirigée, à Liège, par M. Albert Mockel. Je crois bien que tous les poètes intéressants de l'époque figurent au sommaire de la *Wallonie*. Je n'essaierai pas d'en faire l'énumération. Les jeunes et les aînés y voisinaient en bonne confraternité, et M. Albert Mockel les dirigeait avec tact et autorité. C'est lui qui recevait à Liège les littérateurs français et leur offrait cette hospitalité belge qui est parfois redoutable, et dont fut victime Stéphane Mallarmé. Celui-ci avait été invité à faire, dans diverses villes de Belgique, des conférences sur

Villiers de l'Isle-Adam. Il tenait beaucoup à certain petit effet de scène qui consistait à prononcer les premières phrases de la conférence debout, puis à s'asseoir. Ce jeu est même indiqué dans la conférence imprimée. « Or », me dit Stéphane Mallarmé, « ayant toujours dîné chez des amis belges avant la conférence, je n'ai jamais pu prononcer debout mes phrases d'introduction ».

M. Gustave Kahn ayant parlé ailleurs de la première *Vogue* et de la *Revue Indépendante*, M. Adolphe Retté de la *Cravache* et, de la seconde *Vogue*, M. Ernest Raynaud du *Décadent*, je passe à d'autres sujets.

De retour à Paris en 1889, je fis rapidement la connaissance de mes confrères en symbolisme, avec qui je n'avais entretenu jusqu'alors que des relations épistolaires. Un beau jour, Adolphe Retté vint me trouver et me dit : « Gustave Kahn reçoit ce soir. C'est une occasion pour toi de le connaître. Viens avec moi ». Je partis donc avec Retté et, vers neuf heures, nous frappions à la porte du poète des *Palais Nomades*. Nous fûmes introduits dans une pièce parcimonieusement meublée de trois ou quatre chaises et d'une table de chêne couverte de poignards. Au milieu de la table se carrait, joviale et pansue, une bouteille de rhum. Une longue expérience m'a depuis appris qu'une soirée littéraire se compose essentielle-

ment d'un flacon d'alcool avec des poètes autour.

Ce qui m'intriguait, c'étaient les entailles et les encoches dont était blessée la table. Qui donc avait pu ainsi détériorer ce meuble inoffensif et utile ? Je ne connaissais pas encore les poètes ! Au premier nom de littérateur lancé dans la conversation, Kahn s'empara d'un poignard et le ficha dans la table, en affirmant sur un ton plutôt malveillant : « Un tel, il faut lui crever la panse ! » Je me hasardais à faire l'éloge d'un aîné : « Celui-là, il faut lui dévider les boyaux ! » Et, vibrant dans un éclair, un nouveau poignard déchira le chêne du meuble. Terrorisé, je me tus. Mais un imprudent ou un farceur lança un troisième nom : « Lui ? Il faut lui ouvrir la bedaine ! » Et le geste accompagnait toujours la parole, au grand dam de la table.

J'avoue que j'admirai cette bonne et saine violence. D'ailleurs, M. Gustave Kahn me fut sympathique dès le premier abord. C'était, sans forfanterie, un Israélite fier de sa race. Il nous traitait, dans les discussions, de « jeunes Aryens ». Il faut dire qu'à cette époque Arthur Meyer était sans influence et que Gaston Pollonais n'existait pas. Aussi je ne songe pas à faire à Gustave Kahn un bien grand mérite d'être resté fidèle au siens. Je le loue simplement d'avoir écouté en lui la voix des rois et des prophètes d'Israël, des pleu-

reuses de Babylone et des grands poètes hébreux de l'Espagne.

M. Adolphe Retté, dans son livre, parle d'un fameux restaurant du Quartier Latin, la *Côte d'Or*, qui se trouvait au coin de la rue de Vaugirard et de la rue de Médicis. Hélas ! ce restaurant est fermé depuis plusieurs mois, comme le café *François Premier*, où nous allions prendre l'apéritif avec Verlaine. Il avait été illustré, avant nous, par la présence de Séverine et de Jules Vallès. J'y dînais tous les soirs avec Moréas, Morice, Gauguin, Dubus, Rambosson, Delaroche, Clément Bellenger, Julien Leclercq, du Plessys, et cet étonnant Emile Meyerson, qui connaît toutes les langues de la terre et celles de quelques autres planètes, et à qui Moréas a dédié dans son *Pèlerin Passionné*, l'*Épître à Æmilus*.

C'est à la *Côte d'Or* que je connus Jean Moréas et que j'appris à l'admirer et l'aimer. Moréas est un de ces timides fort avertis qui portent en public un masque brutal, autant pour écarter les fâcheux que pour dissimuler leur sensibilité intime. Pendant longtemps Jean Moréas fut incompris. M. Jules Huret lui-même, si fin et si malicieux, ne résista pas à la tentation d'en faire une légère caricature dans sa fameuse *Enquête*. Or, toujours M. Moréas fut simplement et noblement sincère, même lorsque, accentuant sa parole

d'un retroussement de moustache, il lançait dans les cafés : « Moi et Ronsard... ». Le public a depuis longtemps rendu justice à l'auteur des *Stances* et d'*Iphigénie*. Il me plaît aujourd'hui de rappeler une phrase que M. Moréas, dans un de ses rares moments d'expansion, prononça devant moi, il y a quelques années. Je la trouve incomparablement belle dans sa simplicité : « Je n'ai jamais rien fait qui fût indigne d'un poète. »

A côté de Jean Moréas, Charles Morice exerçait sur nous une grande influence. D'une intelligence hautaine et subtile, d'une éloquence grave et abondante, il nous charmait toujours et savait souvent nous convaincre. Sa *Littérature de tout-à-l'heure*, qu'on oublie trop volontiers, a certainement orienté le Symbolisme vers des chemins nouveaux. Malheureusement après que Moréas eût fondé son *Ecole Romane*, Charles Morice fut piqué du désir de devenir à son tour caporal de lettres. Dans un manifeste au *Figaro* il fonda l'*Ecole Française* et s'adjoignit comme élèves un certain nombre de poètes, parmi lesquels Le Cardonnel, Dubus et Samain. Le lendemain même les prétendus élèves rédigèrent une protestation fort digne où ils déclaraient que le Symbolisme étant un mouvement d'émancipation en littérature, aucun d'eux ne consentait à se soumettre à l'esthétique toute personnelle de

M. Charles Morice. Si je rappelle cet épisode, c'est pour contraster l'attitude résolument libertaire des poètes symbolistes avec celle de certains poètes nouveaux qui ont ressuscité, sous le même nom, la même école. Est-il nécessaire d'ajouter que M. Charles Morice, l'auteur si fier et si patient de *l'Action Humaine*, n'avait pas de plus dévoués admirateurs que ceux-là mêmes qui refusaient de devenir ses élèves ?

M. Adolphe Retté consacre un chapitre spécial aux morts et aux disparus, Edouard Dubus, Albert Aurier, Emmanuel Signoret, Louis Le Cardonnell. Je regrette qu'il n'ait pas cru devoir parler de quelques habitués de la *Côte d'Or*, morts, hélas ! Paul Gauguin, Clément Bellenger et Julien Leclercq. J'en dirai quelques mots.

J'étonnerai beaucoup de critiques qui ont déduit de ses œuvres tant de théories, en disant que je n'ai jamais entendu Gauguin parler peinture. Il écoutait avec une admirable patience, les lèvres ourlées et les paupières plissées en un demi sourire ironique, nos mirobolants discours sur l'art, son origine et sa fin, mais il se gardait bien de nous faire part de ses idées, à supposer qu'il en eût. Me permettra-t-on une opinion personnelle ? Je crois que Gauguin se livra tout entier à son tempérament de coloriste brutal et de sauvage

déformateur sans le moindre souci de s'accorder à une esthétique quelconque. Ce qu'on rapporte de son enseignement de Pont-Aven me semble puéril et presque trivial. Il ne faut pas en conclure qu'il manquât d'intelligence. Au contraire, ses lettres et ses notes de voyage témoignent de rares dons d'observation, d'analyse et de raisonnement. Mais il n'était pas de terme commun entre son art et celui de nos peintres, même les plus révolutionnaires. Paul Gauguin reste, dans le sens le pire et le meilleur du terme, un monstre. Même Van Gogh, ce fou de génie, peut se classer dans des catégories connues : il a des ancêtres et aura sans doute une postérité. Il est, en d'autres mots, de notre race. Gauguin, parmi nous, était véritablement solitaire. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'il ait quitté notre civilisation pour se développer sans entraves parmi des peuplades primitives. Il était homme à pourchasser sa proie dans les forêts ou les eaux profondes, à dégrossir de sa hache les arbres centenaires, à se construire un logis et à le décorer de sculptures grossières et de naïves images. Il se sentait mal à l'aise dans notre société. Je n'en veux pour preuve qu'une conversation que j'eus avec lui, en fiacre, une nuit que nous allions chez Mallarmé. Je lui demandai pourquoi il se prétendait peintre symboliste. « Je ne discerne, lui avouai-je, aucun symbolisme dans

vos tableaux. Gustave Moreau est un symboliste et même Puvis de Chavannes lorsqu'il ne confond pas symbole et allégorie. Mais vous I... » Gauguin se débattait, essayant de m'expliquer le sens ésotérique de sa ligne et de sa couleur ; puis, saisi d'une brusque colère, il me cria violemment : « Et puis vous m'embêtez, vous autres civilisés, avec votre manie d'ergoter sur tout, et de soumettre l'instinct à la raison, l'œuvre à l'esthétique. Je suis un barbare, moi, entendez-vous, un barbare ! » Et il était beau ainsi, à demi dressé dans la voiture, son profil de Peau-Rouge éclairé par la lumière des réverbères.

S'il parlait peu de peinture, il aimait nous narrer son voyage aux Antilles. On sait qu'il y alla « before the mast », comme disent les Anglais, devant le mât, c'est-à-dire comme simple matelot. Il était également enchanté de nous faire des démonstrations de boxe et de savate. Sa trop grande confiance en sa force musculaire et son adresse de tireur lui fut d'ailleurs funeste. On sait qu'un jour, en Bretagne, il se prit de querelle avec trois matelots qui injuriaient sa compagne tahitienne, et qu'au cours d'une lutte chevaleresque et inégale, il se fit casser les jambes d'un coup de pied bas.

Au surplus, c'était le meilleur compagnon du monde. M. Thiébault-Sisson s'est déshonoré en

faisant de Gauguin, dans le *Temps*, la plus vile caricature. Je puis témoigner, comme tous ses amis, que Gauguin mena toujours la vie la plus probe et la plus digne. Il haïssait la pose et la prétention. Sa seule passion était le travail, et il évitait, très soucieux de sa santé, tous les excès. Mais, de même que Théophile Gautier offusqua les bourgeois de son temps par le gilet nacarat qu'il porta à la première *d'Hernani*, Paul Gauguin offensa la vue un peu débile de M. Thiébault-Sisson par son gilet breton aux éclatantes broderies jaunes. Vous pensez bien qu'un monsieur aussi polychrome ne pouvait être qu'un farceur, un fainéant et un alcoolique.

Julien Leclercq fut une autre victime de M. Thiébault-Sisson, Pauvre Leclercq ! S'il ne fut pas un grand poète, il fut un grand cœur. Mais il avait le tort grave, aux yeux de M. Thiébault-Sisson, de porter une chevelure que je ne puis comparer qu'à celle d'un chamelier nubien. Tort pire, on le voyait à Bullier dansant des chahuts fantastiques en compagnie d'un peintre aussi chevelu que lui ! Mais, ne savez-vous pas, messieurs les critiques cossus, à quelles abominables nécessités sont souvent réduits les artistes indigents ? Et sous le rire simulé ne devinez-vous pas la douleur prête à éclater en larmes ? Julien Leclercq descendit tous les cercles de l'enfer pari-

sien. Rêveur et sentimental, il s'astreignit aux pires besognes du petit journalisme. Il réussit à sauvegarder, dans cette vie de hasard et d'expédients, toute sa dignité d'homme, toute sa fierté d'artiste. Sa misère fut tempérée de quelques accalmies. Il écrivit des ouvrages sur la chiromancie qui lui rapportèrent un peu d'argent, puis il trouva une place chez Bing et alla organiser des expositions d'art français à Christiania. Au cours d'un de ses voyages, il épousa celle qui devait enfin lui faire connaître le bonheur. Mais une fatalité inexorable semble poursuivre certains poètes dont l'idéal s'est trop mal accommodé de la vie. On sait que notre pauvre Edouard Dubus mourut à l'hôpital au moment même où un héritage inattendu lui eût peut-être permis de réparer, par un traitement long et coûteux, les ravages qu'avait commis en lui une funeste passion. Julien Leclercq mourut de même quelques jours avant d'avoir réalisé son rêve. M. Thiébault-Sisson s'imagine peut-être que ce bâilleur à la lune, ce hume-le-vent, ce brûleur de pavés, dès qu'il eût connu la paix de l'amour et les avantages de la fortune, s'acagnarda, les pieds aux chenets, dans les délices de l'oisiveté ? Non ! Notre ami, quoique se sachant condamné à une mort prochaine, s'occupa de fonder, grâce à la générosité de quelques étrangers, un journal destiné à

défendre dans le monde la cause éternelle de la justice et les intérêts des peuples opprimés. Admirable spectacle d'un moribond lançant, d'un geste suprême, la bonne semence de la pensée vers l'avenir ! Sur son lit d'agonie, Julien Leclercq organisait les cadres du futur journal, établissait ses comptes, sollicitait des collaborations. Il expira avant d'avoir pu lire le sommaire du premier numéro de *l'Européen*, et laissant à d'autres le soin sacré d'accomplir ses projets.

Et c'est cet homme que M. Thiébault-Sisson a présenté aux lecteurs du *Temps* comme une sorte de singe joueur de mandoline ! Je comprends mal que mon ami Mazel ait pu prétendre, dans un article récent, que notre génération n'avait jamais eu à se plaindre de la critique. A chaque mort d'un des nôtres, c'est dans la presse la même incompréhension prétentieuse, la même malveillance sournoise. Je demande, en parodiant Baudelaire, s'il n'est pas une loi qui interdise aux journalistes l'entrée des cimetières.

Un des habitués les plus fidèles de la *Côte d'Or* fut Clément Bellenger. Pâle, maigre, chevelure et barbe rousses, l'air d'un Christ au jardin des Oliviers, il mangeait à part, comme effarouché par le bruit que nous menions et choqué par l'outrance de nos paradoxes. Mais j'entends déjà qu'on me demande qui était Clément Bellenger. Tout

simplement un des plus grands graveurs sur bois du XIX^e siècle. Il était célèbre en Angleterre et aux Etats-Unis, où les magazines entretiennent encore le goût d'un art qui se perd peu à peu en France. Bellenger, vers la fin de sa vie, trouvait avec difficulté du travail. L'eau forte, dans les éditions de luxe, avait remplacé la gravure sur bois. Dans de pareilles conditions, un artiste est excusable de défendre comme il peut ses intérêts vitaux, de se réserver autant que possible le monopole de son art. Mais Clément Bellenger était de cœur trop généreux pour s'abaisser à de tels calculs ; malgré une gêne qui confinait à la misère, il continua à former des élèves. Aucun de ceux qui l'ont connu ne peut l'oublier. C'était la bonté, la douceur et la générosité mêmes. A ses charmantes qualités s'ajoutait le don si rare de l'admiration. Il fallait l'entendre parler de son maître, de son ami, de son dieu, Daniel Vierge ! Ce timide s'abandonnait parfois à de soudaines violences, et, les joues allumées, il se lançait à tête perdue contre nos paradoxes qui irritaient son exquise sincérité.

D'autres venaient plus rarement aux dîners de la *Côte d'Or*, comme Albert Trachsel, l'architecte des *Fêtes réelles*, dont j'ai jadis parlé dans cette revue, de Niederhausern-Rodo, l'auteur du monument Verlaine dont nous attendons toujours

l'édification dans le jardin du Luxembourg. Suisses tous deux, ils partageaient en bons copains la bonne et la mauvaise fortune. L'un d'eux, j'oublie lequel, occupait au sixième étage d'une maison du Quartier Latin une soupente, où l'on ne pouvait se tenir debout qu'en passant la tête par la tabatière. Les jours d'opulence, nos compagnons achetaient une bouteille d'eau-de-vie de Dantzig, et, le verre à la main, leurs têtes passées à travers le toit, ils buvaient, graves, religieux et fraternels, la liqueur qu'ils faisaient miroiter contre le crépuscule, « parce qu'il y avait de l'or dedans ».

Il ne faut pas oublier, parmi les habitués, le cocher Moore, le protégé de Victor Hugo et l'agresseur d'Edouard Lockroy qui, entre deux courses, venait casser la croûte au rez-de-chaussée de la *Côte d'Or*, et nous faisait monter par le garçon des poèmes plus ou moins informes sur lesquels il sollicitait notre opinion.

Je ne puis quitter la *Côte d'Or* sans raconter un dîner que Moréas y offrit à Oscar Wilde. Je me défends tout d'abord de vouloir me moquer soit de Wilde, soit de Moréas. Nous fûmes, ce soir-là, les victimes de l'ironique hasard, et d'ailleurs mon anecdote est tout à l'honneur des trois disciples romans de Moréas.

Oscar Wilde était à cette époque au comble de

sa gloire. Quoique courtois et délicat, il était accoutumé en ville à s'écouter causer, il n'aimait guère qu'on lui opposât un interlocuteur. Nous étions six à dîner : Wilde, Moréas, Raynaud, La Tailhède, du Plessys et moi. Le repas se passa le mieux du monde. Au dessert, Oscar Wilde inclina sa haute taille vers Moréas, et lui demanda de réciter des vers. « Je ne dis jamais rien, répondit Moréas, mais si vous le voulez bien, notre ami Raynaud nous récitera quelque chose. » Raynaud se leva, et ses poings redoutables appuyés sur la table, il annonça : « Sonnet à Jean Moréas I » Il recueillit nos applaudissements, puis Wilde insista de nouveau auprès de Moréas. « Non, mais notre ami La Tailhède... » A son tour celui-ci se dressa, et, le monocle fixé à l'œil, il lança d'une voix claire : « Ode à Jean Moréas ! » Wilde s'énervait visiblement du culte rendu par l'école romane à son chef ; néanmoins, il continua, par courtoisie, ses instances. « Du Plessys, dites-nous vos derniers vers », commanda le Maître. Surgi d'un jet, du Plessys claironna d'une voix vibrante : « Le tombeau de Jean Moréas ! » Oscar Wilde suffoqué, vaincu, dérouté, lui qui, dans les salons de Londres, faisait le silence autour de lui, demanda son chapeau et son pardessus, et s'enfuit dans la nuit. C'était certes la première fois qu'on avait autour d'une

table, négligé de lui réserver tout l'encens.

Jacques Daurelle et moi fûmes les premiers à parler, à Paris, d'Oscar Wilde. J'estime inutile de répéter à son propos ce que j'ai déjà écrit. Je ne saurais rien ajouter aux admirables articles que lui consacrèrent MM. André Gide et Ernest La Jeunesse. Je n'ose même pas publier un pauvre petit billet où Oscar Wilde, qui avait, au moment de sa fortune, rendu service à tant d'ingrats, me demandait une somme infime, « afin », disait-il, « de finir ma semaine ». Il est des désastres si tragiques qu'on ne peut les respecter que par le silence.

Je confirme en passant ce que raconte Retté au sujet de la composition de *Salomé*. Un jour Oscar Wilde me remit son drame qu'il avait écrit très rapidement, de premier jet, en français, et me demanda d'en corriger les erreurs manifestes. Ce ne fut pas chose facile de faire accepter à Wilde toutes mes corrections. Il écrivait le français comme il le parlait, c'est-à-dire avec une fantaisie qui, si elle était savoureuse dans la conversation, aurait produit, au théâtre, une déplorable impression. Un ami me racontait récemment qu'en sa présence, Oscar Wilde termina le récit des aventures d'un roi (car les héros de Wilde étaient toujours des rois) par cette phrase : « Et puis, alors, le roi il est mouru. »

Je corrigeai donc comme je pus *Salomé*. Je me rappelle que la plupart des tirades de ses personnages commençaient par l'explétif : *enfin* ! En ai-je assez biffé des *enfin*. Mais je m'aperçus bientôt que le bon Wilde n'avait en mon goût qu'une confiance relative, et je le recommandai aux soins de Retté. Celui-ci continua mon travail de correction et d'émondation. Mais Wilde finit par se méfier de Retté autant que de moi, et ce fut Pierre Louys qui donna le dernier coup de lime au texte de *Salomé*.

Que de morts déjà dans ces souvenirs ! L'autre jour, en feuilletant la collection rarissime du premier *Scapin*, j'ai retrouvé ces quelques vers de Lubus, qui n'ont jamais été publiés ailleurs, et qui bercent mystérieusement, je ne sais pourquoi, ma mélancolie :

Nos jours de joie ont de tristes lendemains
Que mieux vaut ignorer à jamais : si tu l'oses,
Dans notre chambre, un soir, les fenêtres bien closes,
Nous épandrons des tubéreuses, des jasmins,
Des lys, des lilas et des grappes de glycine :
Dans l'ombre leur senteur énervante assassine.

Je copie, dans le même *Scapin*, (10 janvier 1886) un poème de Louis le Cardonnel qu'on a négligé de reproduire dans le numéro de la *Plume* où une main pieuse a réuni en anthologie ses vers épars :

LE RÊVE DE LA REINE

La Reine aux cheveux d'ambre, à la bouche sanglante,
 tient, de sa dextre longue, ouvert le vitrail d'or,
 pensant que l'heure coule ainsi qu'une eau trop lente.
 En ses yeux le reflet d'une tristesse dort,
 et sur sa robe où sont ces fleurs bizarres d'or,
 elle laisse dormir son autre main si froide
 que dans un sombre jour de chapelle qui dort
 de moins rigides mains portent la palme roide !
 Soudain, quelle moiteur à sa peau fine et froide !
 A son front lisse perle une soudaine langueur,
 et son corsage en dur brocart semble moins roide ;
 est-ce toi, si longtemps immobile, son cœur
 qui pourras la venir chasser, cette langueur,
 et faire étinceler enfin la somnolence
 de ses yeux, si longtemps glacés comme son cœur,
 qui la feras tomber, l'armure du silence !
 O crépuscule, dans ta grande somnolence,
 un bois à l'horizon s'étage noir et bleu ;
 haut, le croissant émerge et s'argente en silence,
 L'Hippogriffe attendait dans le couchant de feu ;
 et la Reine, égarant son regard noir et bleu,
 Maudit l'heure qui coule ainsi qu'une eau trop lente,
 et sous le dur brocart sentant sa gorge en feu,
 mord son exsangue main de sa bouche sanglante !

On discerne déjà, dans ces vers lointains, le
 décor catholique et légendaire qui attirera toujours
 Louis Le Cardonnell. Mais on aurait tort de voir
 en ce poète admirable un simple dilettante de la
 religion. Je le connus toujours, même en pleine
 tourmente, grave, réfléchi et apostolique. Il
 m'adressait de longues exhortations que j'écoutais

d'une oreille distraite. S'il fut mal compris par quelques uns, c'est qu'il fut incapable de la moindre hypocrisie. Il se montrait tel qu'il était sans dissimuler ses tentations, ses fautes et les affres de son repentir. J'ai rarement approché âme plus noble et plus pure. Je pense à lui avec émotion, et je souhaite, quoique délibérément incroyant et hostile à toute religion, qu'il ait trouvé dans sa foi la paix du cœur et de l'esprit. Je suis infiniment heureux d'apprendre qu'il publiera prochainement un volume de vers. Qu'importe que ceux-ci soient d'inspiration catholique? Lesquels ont le mieux compris les livres mystiques de Verlaine, des catholiques et des incroyants? la réponse n'est pas douteuse. Louis Le Cardonnell est — avec quelques autres, tel le critique Alphonse Germain et le poète Adrien Mi-thouard — l'honneur de l'Eglise. Pourquoi faut-il que ce soient les adversaires de leur dogme qui les admirent, les estiment et les aiment le mieux? Peut-être, au-dessus de la vaine clameur de nos querelles, est-il, inouï de la plupart des hommes, un langage mystérieux, sans signes ni vocables, que comprennent seuls les poètes?

En sortant le samedi soir de la *Côte d'Or*, nous allions aux soirées de la *Plume*. De ces fameuses soirées, je n'ai pas la prétention de parler après Léon Maillard, Ernest Raynaud et Adolphe Retté

qui aidèrent à les organiser. D'autres encore ont rappelé, dans des articles ou des livres, ces assemblées. Les uns y ont vu des réunions familières de bons camarades venus pour réciter des vers, écouter des chansons, pinter et potiner ; les autres, des sabbats, où l'on buvait du sang dans des crânes de petits enfants, en marmonnant des abracadabras. M. Maurice Le Blond en a donné cette dernière impression :

Aux soirées de la *Plume*, tous les samedis, dans un caveau du « Boul'Mich, s'entassait une pittoresque cohue de bardes mystiques, de peintres de l'âme, de chansonniers et de fumistes aux allures ridicules... Ces jeunes gens paraissaient éprouver de vaniteuses voluptés à s'exiler du monde. Ils cultivaient un jargon singulier ; ils affectaient des mœurs cyniques et mystérieuses.

Pour réduire à néant cette légende qui tend à se propager, je me contente de relever, sur la liste de présence d'une seule soirée de la *Plume* (19 Décembre 1890) les noms suivants : Paul Verlaine, Jean Moréas, Julien Leclercq, Louis Dumur, P. N. Roinard, Louis Le Cardonnel, Léon Bloy, Raymond de la Tailhède, Léon Maillard, Emile Goudeau, Ludovic Naudeau, Grenet-Dancourt. Louis le Dauphin, Maurice du Plessys, John Grand-Carteret, Gabriel de Lautrec, Charles Buet, Eugène Lemer cier, Yann Nibor, Pierre Trimouillat, Léon Durocher, Jules Tellier, Pierre Mille,

Edouard Dubus, Lugué-Poe, Franck Vincent, André Veidoux, Georges Bonnamour, Gabriel Fabre, Charles Morice, Jean Rameau, Adolphe Retté, F. A. Cazals, Paterné Berrichon, Niederhausern-Rodo, Lucien Hubert, J. L. Croze, Maurevert, Yvanhoë Rambosson, Alexandre Boutique, Charles Maurras, etc.,, c'est-à-dire des poètes, des romanciers, des critiques, des dramaturges, des journalistes, des chansonniers, des musiciens, des peintres, des sculpteurs, des architectes, des directeurs de théâtre, et même de futurs députés et conseillers municipaux ! Les opinions étaient aussi bigarrées que les professions : il y avait là, confondus dans le même nuage de fumée, des catholiques, des protestants, des juifs, des royalistes, des bonapartistes, des radicaux, des socialistes, des anarchistes, des mages et des zutistes. C'est merveille que certaines soirées de *La Plume* ne se soient pas terminées comme le combat des chats de Kilkenny, qui, d'après la légende irlandaise, s'entre-dévorèrent si bien qu'on ne retrouva, le lendemain, ni un chat, ni un poil sur le champ de bataille.

Avec Canqueteau, Bailliot, Lemercier, Ferny, ce gravoche de Cazals était la joie, l'éclat de rire, le pied de nez de ces soirées. Ne respectant rien ni personne, il faisait la nique, en vrai gamin de Paris, à ceux qu'il aimait le plus : à Verlaine dont

il célébrait le rhum à l'eau ; à Moréas, dont il chantait le dernier cigare. Ce gamin, contraste piquant, ressemblait étrangement à Delacroix jeune. Aussi se prenait-il, dans ses moments de distraction, fort au sérieux, et s'oubliait-il jusqu'à chanter, en des vers vraiment émus, les amours, les peines et le triste destin du pauvre F. A. C. Mais le rire, ce courage des bohèmes, éclatait bientôt au-dessus des regrets, et la pauvre F. A. C. redevenait le joyeux Cazals. Que de refrains endiablés il a lancés, castagnettes aux doigts, dans le caveau enfumé du *Soleil d'Or*, où le piano le plus infirme de Paris renonçait à l'accompagner ! Compagnon inséparable de Verlaine, qu'il amena même au *Soleil d'Or*, un soir de Carnaval, coiffé d'un énorme turban, il partageait la philosophie facile et débonnaire du maître, et s'accommodait gaillardement des hasards de la vie. Il répondait à la mauvaise fortune par des chansons. Toute une époque revit dans son recueil *Le Jardin Des Ronces*, dont le seul tort est de ne pas nous rajeunir. Où sont les refrains d'antan, et le rhum à l'eau de Verlaine, et le dernier cigare de Moréas ?

« Arrivé, comme dit Dante, au milieu du chemin de la vie, je ressens une joie un peu mélancolique à égrener les souvenirs qui me restent de ces jours

de lutte pour l'art souverain et de convictions ardentes.» Ainsi écrit M. Adolphe Retté au début du livre qu'il vient de consacrer au Symbolisme.

Cette mélancolie qui sourit et parfois même éclate de rire, je l'ai éprouvée en le lisant. Quoi ! tout cela se passait il y a quinze ans à peine, et c'est déjà de la chronique ancienne et matière à souvenir ? Entrons-nous déjà dans l'histoire littéraire ? Toujours est-il que la bibliographie du Symbolisme s'augmente de jour en jour. M. Gustave Kahn, dans *Symbolistes et Décadents* ; M. Jean Carrère, dans les articles qu'il réunira, je l'espère, en volume ; M. Adolphe Retté, dans son livre actuel, ont accumulé les matériaux qui serviront à la rédaction définitive de la *Légende du Symbolisme*, que M. Henri Degron prépare diligemment, et qui sera la suite attendue de la *Légende Du Parnasse Contemporain* de M. Catulle Mendès.

Tout en blâmant M. Adolphe Retté d'avoir commis quelques indiscretions qui peuvent nuire à l'un des plus nobles poètes de notre génération, je le loue d'avoir raconté franchement et ingénument les épisodes, un peu turbulents de notre jeunesse. Les gens austères qui pourraient se scandaliser de nos innocentes incartades se rassureront en pensant que le Symbolisme tout entier n'a pu être compromis par les truculences

irrfléchies de quelques-uns de ses adeptes. Le Symbolisme a eu son grand et son petit cénacles tout comme le Romantisme. On n'a guère vu, après leur première jeunesse, MM. de Régnier, Vielé-Griffin ou Albert Samain au Quartier Latin, théâtre ordinaire de nos exploits. De même, les habitués du salon de Victor Hugo se rencontraient peu dans la maison délabrée de l'impasse du Doyenné, où Théo, Gérard, Arsène Houssaye, et Camille Rogier s'amusaient, le dimanche, quand la locataire de l'étage inférieur s'absentait à la messe, à pêcher par la fenêtre ses poissons rouges abandonnés sur le balcon.

D'ailleurs, qu'on ne s'y trompe pas, si nous savions être gais, notre unique préoccupation était la littérature. Nous allions en bandes compactes du « Voltaire » au « François I^{er}, » du d' « Harcourt » au « Grand Comptoir, » en déclamant des vers et beaucoup plus ivres de lyrisme que d'alcool. Il était de belles nuits, où nous ne parvenions pas à terminer la discussion commencée. L'aurore nous surprenait alors aux Halles, où Moréas ne manquait jamais d'acheter un artichaut crû, qu'il tenait, en l'épluchant, comme un sceptre, tel Agamamnon. Il avait d'ordinaire une belle suite : Charles Morice, qui vaticinait, l'air fatal, sur *La Littérature de tout à l'heure* ; Adolphe Retté, qu'on retenait d'égorger

les passants affligés d'yeux bleux et de cheveux blonds, car il les prenait tous pour son ennemi intime Rodenbach ; Jean Carrère, entonnant d'une voix vibrante la *Coupo Santo* ; Paul Gauguin, extasié devant les tas de carottes et de choux frisés ; Albert Aurier, louchant d'un mauvais œil du côté des sergents de ville qui osaient nous admonester ; Frédéric Corbier, soucieux d'un problème d'algèbre ou rêvant — qui sait ? — à son futur suicide ; Gaston Dubreuilh, qui s'amusait à horripiler Henri Quittard en lui faisant l'éloge de la *Dame Blanche* ; Edouard Dubus, proclamant, si mélancolique sous son masque de pierrot gouailleur : « Je suis un poil dans la main de la Providence ! » ; Henri Degron, frileux, falot et dépeigné, qui rêvassait, dans la brume empuantie du matin, aux cerisiers en fleurs de son Japon natal ; Julien Leclercq et Dauphin Meunier, passant avec précaution sous les arbres du square des Innocents, de peur d'y accrocher leur chevelure absalonienne ; le chevalier Maurice du Plessis de Lyman, plus familièrement M. Flandre, qui insinuait l'hérésie romane à son maître, l'imperturbable mangeur d'artichauts ; Louis le Cardonnel, recrutant sournoisement des chevaliers de bonne volonté pour l'ordre de l'Agneau, fondé par lui pour restituer au Pape les Etats de l'Église ; enfin Yvanhoé

Rambosson, qui ne se doutait guère qu'il recevrait un jour les peintres les plus illustres de Paris dans son bureau du Petit Palais.

Parfois nous étions moins nombreux, et la conversation devenait plus intime. Je n'oublierai jamais une nuit passée chez Baratte, en compagnie de Vielé-Griffin et d'Adolphe Retté. Dans le brouhaha des voix avinées, parmi les flonflons d'un déplorable orchestre, à qui mes deux amis donnaient des pièces blanches pour qu'il jouât, à mon grand scandale, des airs boulangistes, nous avons passé des heures émues à parler poètes et poésie. Peu à peu l'aube verdissait les vitres de la salle. Par la porte entr'ouverte, l'âcre parfum des légumes vous venait par bouffées des Halles. Le café se vidait. C'est alors que Vielé-Griffin tira de sa poche un manuscrit et qu'il nous récita, dans ce décor de banale débauche, comme une prière qui purifie, un de ses chefs-d'œuvre : *La Ronde de la Marguerite* :

Où est la Marguerite ?

O gué, ô gué, ô gué.

Où est la Marguerite ?

Elle est dans son château de fleurs et de charmilles.

Je voudrais, à propos du livre de M. Retté, évoquer d'autres souvenirs qui compléteront les siens et ceux de M. Gustave Kahn. J'essaierai d'y mettre le plus d'ordre possible.

Se doute-t-on que le premier groupement de ces poètes qui devaient illustrer plus tard le Symbolisme se fit dès 1882 au lycée Fontanes (aujourd'hui Concorcet) ? J'y comptais alors comme condisciples de rhétorique Ephraïm Mikhaël, René Ghil, Pierre Quillard, André Fontainas, Rodolphe Darzens, Georges Vanor. Je ne veux pas oublier Gabriel Lefeuve, qui est resté fidèle aux traditions parnassiennes, ni Edouard Guillaumet, fils du peintre orientaliste et auteur de plusieurs volumes de vers, ni Charles-Eugène Bonin, qui m'initia à Baudelaire et qui serait devenu un grand poète si la mystérieuse Asie n'avait attiré sa curiosité inquiète de voyageur. Enfin Tristan Bernard, beaucoup plus jeune, suivait, dans une classe inférieure, ce que nous écrivions dans le *Fou*.

Le *Fou* ! En reste-t-il à l'heure actuelle une seule collection ? C'était un menu journal lithographié de quatre pages, dirigé d'abord par Edouard Guillaumet, puis par Georges Vanor, qui s'appelait alors Van Ormelingen. Ce qui achevait de donner un petit air hollandais à cette mémorable gazette, c'était le nom redoutable de notre lithographe : Schouster-Van Hommeslager. Je crois que nous lui devons encore de l'argent.

Je me rappelle fort bien que le *Fou* s'illustrait de chansons de Darzens, de sonnets de Quillard,

de poèmes en prose de Bonin, de barcarolles de votre serviteur. René Ghil y insérait des vers brûlants à l'adresse de M^{lle} Marguerite Ugalde, qu'il avait vue aux Nouveautés et qu'il adorait de loin, oh ! de bien loin ! Ephraïm Mikhaël s'y distingua par une *Ballade à la concierge de mon cousin*, laquelle avait offensé sa jeune dignité de poète. Quant à Guillaumet, il rédigeait à lui seul la moitié du journal, car il était d'une fécondité inépuisable. Quand il descendait de classe, il avait coutume de me demander d'un air fier : « Devine combien j'ai fait de sonnets en deux heures ? » Moi qui, pendant ce laps de temps, avait péniblement accouché d'un quatrain, je hasardais : « Un sonnet et demi ? » — « Non, mon vieux, dix-sept ! ».

Les choses faillirent tourner mal pour nous. Un journal de ce temps, *Le Petit Moniteur Universel*, s'occupa du *Fou* dans un article intitulé : Littérature de Potaches. On y reproduisait un sonnet naturaliste de moi, *Le Gourmand*, et, si j'ai bonne mémoire, un sonnet de Quillard qui débutait par cet impeccable alexandrin :

Un lendemain de fête on a mal aux cheveux.

On ne fut pas loin de nous traiter de Pétrones du lycée Fontanes. Le proviseur s'émut et interdit la vente du *Fou* chez notre unique dépositaire.

taire, un libraire du passage du Havre. Il ne fit pas d'enquête, sachant fort bien que nous étions solidaires les uns des autres, et que, s'il sévissait trop durement, il risquait de perdre ses meilleurs élèves et quelques prix et accessits au Concours général. L'orage passa et le *Fou* reparut.

Cet illustre journal ne suffisait pas à notre activité. Nous fondâmes un cercle littéraire, les *Moineaux Francs*, qui tenait ses assises tous les jeudis dans le salon d'un hôtel borgne de la rue de la Victoire. On y lisait des vers, on y causait du livre du jour, et on y vénérât l'ami Fontainas qui venait de publier son premier poème dans la *Jeune Belgique*. La cotisation mensuelle était fixée à un franc. Mais nous ne possédions pas toujours ces vingt sous, et nous dûmes déguerpir de la rue de la Victoire en laissant une petite dette au patron de l'hôtel, tout comme à ce pauvre M. Schouster-Van Hommeslager. La dernière réunion du cercle eut lieu en plein air, au Parc Monceau. Malheureusement une aguichante nourrice y démoralisa complètement notre trésorier qui disparut avec les quarante-cinq sous de la caisse. Il est devenu, depuis, un anarchiste distingué.

Le moment est venu de raconter une petite anecdote que je pourrais intituler : Comment je ne vis pas Victor Hugo.

Edouard Guillaumet, qui était alors l'ami intime du jeune Georges Hugo, nous proposa d'offrir la présidence d'honneur des Moineaux Francs à Victor Hugo. Sa motion fut votée d'acclamation, et un comité, composé de Quillard, de Guillaumet et de moi, fut nommé pour prier le maître d'accepter l'honneur que nous lui faisons.

Nous primes donc, un jeudi, l'omnibus Passy-Bourse, non sans la grave pensée que le derrière auguste du poète des poètes s'était peut-être posé sur la banquette de l'impériale où nous étions. Arrivés au petit hôtel de l'avenue d'Eylau, nous dûmes supplier Guillaumet de tirer la sonnette, car l'émotion nous coupait les bras, et d'entamer les pourparlers, car elle nous étranglait la voix. Une servante nous répondit qu'elle ne savait si monsieur Victor Hugo était chez lui (ce « monsieur » sonnait étrangement à nos oreilles) et nous pria d'attendre dans le salon de l'entresol. Guillaumet nous quitta pour aller voir son ami Georges à l'étage supérieur.

Ce salon était-il tendu de rouge, de bleu, de rose ou de vert ? Avait-il deux ou trois fenêtres, une ou deux portes ? Son ameublement était-il Henri IV, Louis XVI ou Empire ? Je l'ignore, n'ayant pu détacher mes regards d'une table ronde où était posé le *Tombeau de Théophile*

Gautier. Ni cette table, ni ce volume, ne m'intéressaient particulièrement. Mais à mon esprit chaviré il fallait quelque détail précis où il put se raccrocher. Ce fut grâce à cette table secourable que je ne tombai pas en syncope. Peu à peu, cependant, je me remis et mon attention fut attirée par un magnifique chat qui rôdait autour de nous. Je le désignai du doigt à Quillard qui paraissait aussi pâle et décomposé que moi. Cependant il eut l'audace inouïe de s'emparer du chat, et d'une voix rauque il me demanda : « Stuart, as-tu sur toi des ciseaux ? » Ne supposant pas qu'il désirât émasculer le noble animal, je lui soufflai : « Non, mais pourquoi veux-tu des ciseaux ? » — « Pour couper une touffe de poils au chat de Victor Hugo et la garder en souvenir ! ».

Je vous assure que je ne songeai pas à rire, d'autant moins que la panique me reprenait. J'entendais dans l'escalier des pas lourds qui descendaient. C'était Victor Hugo, sans aucun doute. Les pas se rapprochaient. Quillard suait d'émotion, mon cœur battait la chamade. Les pieds mystérieux touchaient à la porte, une main en tournait le bouton. Nous sentîmes sur nos tempes le souffle de la petite mort. La porte s'ouvrit lentement, très lentement... C'était la servante qui venait nous dire que monsieur Victor

Hugo n'était pas chez lui. O mensonge béni ! Nous dégringolâmes quatre à quatre l'escalier, sans attendre Guillaumet, et nous courûmes boire un vulnéraire chez le marchand de vins du coin.

La même année, c'est-à-dire en 1882, Pierre Quillard, à la tête d'une délégation du lycée Fontanes, prit sa place dans l'interminable cortège qui porta les vœux de Paris, de la France et du monde à Victor Hugo à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance. Il eut le courage de lui lire, sans s'évanouir, un sonnet aux métaphores militaires (oui, Quillard !). Quant à moi, beaucoup plus timide, je m'étais détaché de la délégation et je me trouvais pris, sans pouvoir avancer ni reculer, dans la foule qui s'écrasait devant l'hôtel de Victor Hugo. Je me rappelle qu'un brave homme, broyé par la multitude, tourna vers moi une tête lamentable et s'écria, les larmes dans la voix : « Dire que je n'peux même pas lever les bras pour ôter mon chapeau d'avant l'bon Dieu ». J'oubliais de dire que Victor Hugo, encadré de Georges et de Jeanne, était à sa fenêtre et saluait son peuple.

Je vis Hugo une seconde fois, un matin que je passais avenue d'Eylau. Je levai les yeux vers la célèbre fenêtre : le dieu mettait ses bretelles en humant l'air du printemps.

Cependant nous avons tous fait des vers et

nous rêvions de publier un livre collectif. Nous écrivions alors dans un petit journal édité par un certain Henri Jouve qui, je crois, est encore dans la librairie. Celui-ci, organisait des soirées littéraires où venaient des bourgeois métromanes, et entre autres littérateurs, Léo Trézenik, et Georges d'Esparbès. Il organisait aussi des concours et publiait, moyennant finances, les pièces primées. J'ai devant moi un petit volume daté de 1883, *Poésies et Nouvelles*, qui contient, entre autres morceaux, *l'Étoile des Ames*, de Rodolphe Darzens :

J'aime à voir, appuyé le soir sur ma fenêtre,
L'obscurité descendre et les étoiles naître
 Au loin lumières d'or ;
J'aime à sentir passer le vent des nuits d'automne
Modulant dans les airs sa chanson monotone
 Qui me berce et m'endort !

La Terre Nue, de René Ghilbert (aujourd'hui René Ghil) :

Ce soir, sur les champs veufs des grands épis moulus,
La pluie ample poudroie, et la terre au corps veule,
Comme une mère énorme et qui soupire seule,
Tend sa mamelle ronde aux mamelons velus.

Le Lunatique, de Stuart Merrill :

O reine au sein de marbre, ô splendide Astarté,
Qui vas versant ton or dans les nuits inconnues,
Un voile au dur éclat de ta virginité !
Une ombre à tes blancheurs implacablement nues !

Le Sillon, de Georges Michel (plus tard Ephraïm Mikhaël) :

Lentement, sous un ciel implacable et torride,
Trainant d'un pied lassé sa charrue au soc lourd
Et, comme un moribond, tendant sa gorge aride,
Le taureau fait sonner son pas lugubre et sourd.

Je n'ai jusqu'ici cité que la première strophe de chaque pièce. Voici, en entier, une blquette signée Samain, que nous ne connaissions pas encore :

Gabrielle, ô ma brunette,
Aimons-nous, le temps est court,
Baisons nos lèvres, minette...
Rien ne vaut encore l'amour.
Il me faut ton frais sourire
Et tes grands yeux plein d'émoi...
Le flot roule où Dieu t'attire,
La chanson va vers la lyre
Et mon cœur s'en va vers toi.

Si j'ai cité ces vers et les précédents, ce n'est pas pour ridiculiser des poètes dont deux sont déjà entrés dans l'immortalité. Je serais d'ailleurs ma propre victime. Non, c'est pour donner quelque courage aux poètes de dix-huit et même de vingt ans qui désespèrent d'atteindre à la perfection de la forme. La poésie demande un rude apprentissage qui, à vrai dire, ne cesse qu'avec la mort. Méfiez vous des maîtres de vingt ans, et soyez sûrs que ce ne sont pas eux qui mèneront plus tard leur génération.

Pour donner une idée de la mentalité plutôt éberluée des collaborateurs du volume, je cite ce début de nouvelle: «*Tout le monde connaît Yvetot. Cette plage normande...* »

Enfin, d'un abbé, Louis Vigué, voici des vers d'une étrange actualité qu'il dédia aux hirondelles de ce temps là :

Votre tort, ô mes hirondelles,
— Et je ne puis vous disculper —
Votre tort, c'est d'avoir des ailes ;
Dans notre siècle il faut ramper.

La force, hélas ! prime et domine
Dans nos pays civilisés ;
Pauvres oiseaux, allez en Chine,
Vous n'êtes pas autorisés.

Notre plus vif désir fut de nous séparer de ces hirondelles cléricales et de ces baigneurs d'Yvetot, et de publier à part un nouveau livre collectif. Ce livre ne parut jamais, pour des raisons péremptoires que je retrouve dans une lettre d'Ephraïm Mikhaël, du 18 octobre 1883: «*Nous avons parlé à Jouve de la fameuse idée de notre livre collectif. Il approuve et nous offre, pour cent trente francs, un volume du format de ceux de la Bibliothèque nationale (à Fr. 0,25), soixante quatre pages, trois cents exemplaires. Darzens est très enthousiasmé de cette idée. Moi aussi ! Nous voilà grands et illustres. Nous avons*

un éditeur, nous paraissions, nous épatons la Presse, nos trois cents exemplaires augmentent, avec une rapidité macabre et rollinesque (les Névroses venaient de paraître) et se vendent par milliers. Sarcey nous invite à dîner et ne nous sert pas de l'oie rôtie et des haricots verts (notre menu habituel au Quartier), nous sommes ceints d'une auréole de gloire. Darzens est seigneur et maître de toutes les filles du Quartier, nous, des autres de tous les théâtres en laissant l'Odéon à Lefeuve et les Nouveautés à Ghilbert. Seulement, j'ai cinquante centimes dans ma poche et il faut cent trente francs. »

N'est-ce pas jeune et charmant ?

A propos d'Ephraïm Mikhaël je trouve intéressant de rappeler que dès 1884, au cours d'une promenade dans le jardin du Luxembourg, il me fit la théorie du vers libre, et me lut des vers libres, que d'ailleurs il ne publia jamais. Ceci n'enlève rien à la gloire de M. Gustave Kahn et de M^{me} Marie Krysinska, qui se disputent la priorité d'invention de cette forme. Mais cela prouve au moins qu'on cherchait partout, à cette époque, sans s'être donné le mot, à se libérer des règles trop étroites de la prosodie classique. L'idée du vers libre était, comme on dit, dans l'air.

Chère époque de *Sturm und Drang* ! Je ne

suis pas de ceux qui situent le bonheur dans le passé, et qui prétendent que la jeunesse seule est heureuse. Je pense, au contraire, que le sentiment de l'harmonie s'affine avec l'âge chez ceux qui sont bien nés, et je souscris volontiers à cette noble pensée de Villiers de l'Isle-Adam : « Une loi des dieux a voulu que l'intensité d'une joie se mesurât à la grandeur du désespoir subi pour elle. » Néanmoins, je pense avec une sorte de tendresse ironique au naïf enthousiasme de nos dix-huit ans, Ah ! comme nous haïssions sincèrement le bourgeois ! Je me rappelle que Quillard, lorsque nous sortions de classe, avait l'habitude de s'arrêter devant une épicerie de la rue Caumartin, de fixer le patron de ses yeux calmes et honnêtes, et de le vitupérer en des termes plutôt violents, où revenait, comme un refrain la formule d'exécration : « Sale épicier, va ! » Le digne commerçant, qui était paisible et sans fiel, ne comprit jamais rien à l'animosité gratuite de ce jeune collégien, qui devait plus tard prendre pour tête de Turc le sultan Abdul-Hamid.

J'avoue, pour ma part, avoir gardé intacte cette haine du bourgeois, ainsi que beaucoup de mes camarades. Cette haine salutaire nous a préservés de la promiscuité des salons mondains, des salles de rédaction et des théâtres des boulevards. Elle nous a permis de garder nos forces

vives pour le culte et la défense de la poésie dans un siècle où, si les poètes sont nombreux, leurs lecteurs sont rares. Même si l'on doit un jour nous prouver que nous n'avons eu aucun talent, on ne pourra nier notre désintéressement et notre enthousiasme.

1904-1905,

PAUL VERLAINE

Il était facile d'aborder Paul Verlaine. Jamais grand homme ne montra moins de morgue, quoique vers la fin de ses jours il ne détestât pas de poser un peu « pour embêter Moréas. »

Celui-ci à l'époque où je fis la connaissance de Verlaine en était à l'étude des poètes de la Pléiade. Car on sait que venu très tard en France, il se fit consciencieusement une éducation littéraire. Pendant longtemps il épouvanta les gens en leur demandant à brûle-pourpoint : « Que pensez-vous de Gace-Brulé ? » Le châtelain de Coucy, passe encore, mais Gace Brulé ! J'acquis vite la certitude qu'il ne connaissait de Gace Brulé que ce qui en est cité dans l'*Anthologie* de Bartsch, et je me sentis moins ébloui par son érudition. Donc, en suivant le cours des âges, il en était arrivé à la Pléiade, et faisait retentir les cafés du Quartier Latin de ces mots qui servaient d'exorde à tous ses discours : « Moi et Ronsard... » Cela exaspérait un peu cet autre grand enfant qu'était Verlaine, lequel, s'appliquant à imiter Moréas, passait un peu de salive sur son doigt médian, en lissait l'extrême pointe de sa moustache, rajus-

tait des manchettes, hélas ! imaginaires, et tonitruait : « Moi et Moréas ». Plus tard, moins amène il devait le qualifier dans ses *Epigrammes* d'un terme en trois lettres qui constitue une injure gratuite au sexe à qui nous devons notre naissance et nos illusions.

Verlaine venait parfois retrouver Moréas chez un marchand de vins dont l'établissement, la *Côte d'Or*, faisait le coin de la rue Racine et de la rue de Médicis, en face de l'Odéon et du Palais du Luxembourg. De l'entresol, qui servait de restaurant, on voyait passer les célébrités.

Nous vîmes même un jour Sarcey s'introduire dans certain édicule auquel Vespasien n'aurait pas trouvé d'odeur. Ce ne fut pas chose facile à cause de sa corpulence. Il en sortit avec non moins de difficulté, la gidouille (comme disait Jarry) repoussée vers les reins par l'étroite issue. Un ban tumultueux accueillit la délivrance de Notre Oncle qui, très myope, ne parvint pas à découvrir d'où partait cette intempestive ovation.

Verlaine venait donc parfois partager avec nous notre miroton et notre demi-setier. Nous, c'étaient, outre Moréas, Raymond de la Tailhède, le grand lyrique qui se tait depuis trop longtemps, Ernest Raynaud, qui a si noblement évoqué l'œuvre de son maître dans *l'Assomption de Paul Verlaine*, Maurice du Plessys, trépidant, sarcastique et

pince sans rire, Gauguin, qui arrivait des Antilles et s'apprêtait à partir pour Tahiti ; Charles Morice, dont *la littérature de Tout à l'heure* venait de faire grand bruit, Edouard Dubus, délicieux esprit qui devait s'abîmer dans tous les paradis artificiels, Adolphe Retté, qui ne songeait guère alors à la religion, Louis Le Cardonnel, qui ne cessait d'y penser, et combien d'autres, dont quelques-uns se sont suicidés, dont certains ont eu des morts affreuses. Néanmoins les plus à plaindre parmi nous, sont ceux qui renoncèrent avant l'heure à l'Art et à la Poésie.

Le Pèlerin passionné parut, et il fut décidé que Moréas irait en grande pompe et cérémonie, en offrir un exemplaire de luxe à Stéphane Mallarmé. Nous frêtâmes donc plusieurs fiacres et nous nous en fûmes, un beau mardi, chez Mallarmé, rue de Rome. Verlaine, vieux faune malin, s'y trouvait déjà embusqué. Il disputait alors à Moréas le sceptre du Quartier-Latin. Pour tout dire, il était puérilement jaloux de ce klephte à l'œil noir qui ne disait rien qui vaille à son cœur de vieux bougre de patriote. Mallarmé reçut Moréas et sa bande avec son habituelle courtoisie. Quant à Verlaine, hérissant le poil, il ne cessa de cribler Moréas de traits empoisonnés. Celui-ci qui manquait totalement d'esprit mais avait beaucoup de finesse, subit l'assaut sans riposte. Il mérita

ce soir-là, toutes nos sympathies, car Verlaine abusa réellement de son bagout de vieux gamin de Paris. Lorsqu'il consentait à lâcher Moréas, comme un chat lâche une souris pour y mieux revenir des crocs et des griffes, il savait se hausser à l'éloquence. On parla de Shakespeare. Je me rappelle cette phrase : « Shakespeare, hein ! ne dirait-on pas un géant aveugle qui abat des arbres dans une forêt... très sombre... la forêt d'Ardenne ? »

Quand l'heure vint de prendre congé de Mallarmé, je précédais immédiatement Verlaine, et j'entendis l'adorable vieux gosse demander : « Hein ! Stéphane, ai-je assez bien parlé, ce soir ? Les ai-je assez épatés, les petits ? »

On allait le plus souvent voir Verlaine au *Café François I^{er}* boulevard Saint Michel (1), où il tenait ses assises à l'heure de l'absinthe. J'avoue que je n'y allais guère, ne me sentant pas une excessive tendresse pour les jeunes gens qui s'abreuyaient aux frais du maître les jours où celui-ci avait « récupéré des ors » comme il disait d'un air fier. Autour de la bande papillonnait Bibi-la-Purée, cet incroyable voyou qui promenait sa silhouette louis onzième de Montmartre au Quartier-Latin.

(1) Ce café a disparu pour faire place à la gare de Sceaux
Note de l'Auteur.

Il servait à Verlaine de factotum, de Mercure galant, voire de déménageur à la cloche de bois ; et, comme il avait des lettres, il se montrait glorieux de l'indulgente amitié du grand homme. A l'enterrement de Verlaine, le comte Robert de Montesquiou renifla sur la présence de Bibi à la place d'honneur juste derrière le corbillard. On le délogea. Mais le pauvre claquedaim y avait plus droit que n'importe lequel d'entre nous.

Je me souviens d'une charmante conversation que j'eus un jour avec Verlaine, dans le coin du *Café François I^{er}* où le photographe de *Nos Contemporains chez eux* l'a saisi, affalé devant son absinthe. Il me décrivait une visite qu'il avait faite à la Grande Chartreuse, et me décrivait les moines : « Des frocs comme des blocs, et, dessus de tout petits crânes ronds, comme dans les tableaux de Le Sueur. » Et il rapprochait l'un de l'autre ses deux poings fermés en répétant : « De tout petits crânes, comme dans les tableaux de Le Sueur. »

Il avait visité la Grande-Chartreuse une année où ses douleurs rhumatismales l'avait forcé à faire une cure à Aix-les-Bains. Il y fut soigné par le docteur Cazalis (Jean Lahor) qui, après bien des années, me parlait avec épouvante de son client. D'abord Verlaine ne consentait à recevoir Cazalis qu'au café, et celui-ci, médecin mondain, fut obligé

de fréquenter les pires bistrots de la petite, de la trop petite ville. Puis Verlaine se laissa mener une ou deux fois au poste de police, où le respectable Cazalis dut aller le réclamer. Enfin, par gaminerie, il manifestait une admiration excessive, publique et scandaleuse, pour certain Ganymède en marbre qui orne le jardin public d'Aix-les-Bains. Je crois que, sans risquer de passer pour un immonde bourgeois, il est permis de compatir aux tribulations de l'excellent homme que fut Jean Lahor.

Je me souviens d'une soirée assez amusante passée en compagnie de Verlaine et d'Edmund Gosse, le grand poète, romancier et critique anglais. Celui-ci avait un vif désir de faire la connaissance de Verlaine. Son physique l'intéressait autant que son moral. Verlaine avait déjà fait des conférences en Angleterre, où son crâne vaste, bosselé et socratique, bien en lumière sous les ampoules électriques avait impressionné un public qui ne comprenait mie à sa parole. Nous cherchâmes donc Verlaine dans ses repaires habituels du Quartier Latin. Nous le trouvâmes enfin, en compagnie de l'affreuse Eugénie Krantz, chez un marchand de vins de la place Saint-Michel. Il portait un cache-nez qui lui montait jusqu'à la bouche et un grand chapeau de feutre mou qu'il avait rabattu sur son front. Edmund Gosse ne

pouvait donc voir de sa physionomie que le nez et les yeux.

Verlaine se montra plein de dignité, malgré les rhums à l'eau qu'il avait déjà absorbés. Il tenta même de parler anglais. Or je le soupçonne d'avoir su encore moins d'anglais que le bon Mallarmé ! Quoique il en fut, la seule phrase qu'il parvint à sortir, et qu'il répéta à satiété, fut : « Shakespeare, he is a man ! » Et encore avait-il un bizarre accent écossais. J'eus une furieuse envie de répondre à la manière incohérente des lexiques de conversation : « And Racine, he is not a woman ! »

Gosse, qui est un charmeur, amadoua vite le vieux faune, mais de temps en temps il me soufflait : « Je n'ai pas vu son crâne ! Je veux voir son crâne ! » Aussi à chaque fois que Verlaine revenait à Shakespeare, j'insinuais : « N'est-ce pas, maître, chapeau bas devant lui ! » et j'appuyais du geste mon invite. Mais il n'en rabattait que davantage son vieux chapeau sur les sourcils et Gosse dut partir sans avoir vu le crâne de Verlaine.

Je viens de parler des conférences de Verlaine en Angleterre. Son odyssée vaut la peine d'être racontée. Robert Sherard, le biographe bien connu d'Oscar Wilde, et Arthur Symons, le poète londonien, avaient été chargés, l'un de recevoir

Verlaine à Charing Cross, l'autre de l'expédier de Paris. Sherard, donc, après avoir fait dîner Verlaine sans excès de boisson, l'installa dans le rapide de nuit Paris-Calais en le recommandant comme un enfant au chef de train. Puis il alla se coucher la conscience tranquille, après avoir annoncé par télégramme à Symons le départ de Verlaine. La mauvaise chance voulut qu'une tempête effroyable sévit, cette nuit-là, sur la Manche. La malle ne put partir. Verlaine passa donc sa nuit au buffet de Calais, mais bien sagement, sans faire de bêtises. Symons, qui l'attendait à Londres au petit jour, dormit comme il put dans les salles de Charing Cross. Enfin Verlaine parut, sale, verdâtre, mal remis du mal de mer. Son hôte l'accueillit comme un enfant prodigue, et s'il ne tua pas le veau gras en son honneur dans son petit appartement de Fountain Court, il le réconforta comme il put, puis lui demanda s'il avait apporté un habit dans sa valise. Un habit ! Le pauvre Lélian avait tout juste quelques objets de première nécessité ! Symons courut donc de droite et de gauche, empruntant ici un habit, là une chemise, ailleurs des escarpins, et Verlaine, quand il parut le soir même sur l'estrade, eut l'apparence d'un respectable clergyman. Ce n'était pas ce qu'attendait le public, alléché par les journaux

qui avaient annoncé une conférence par Paul Verlaine « le poète forçat. »

Parmi mes souvenirs en voici un plus mélancolique. C'était un soir où nous nous étions attardés, quelques camarades et moi, dans le caveau du *Soleil d'Or*, après une des fameuses soirées de la *Plume*. Le boulevard Saint Michel était désert. Nous allions notre chemin, assez silencieusement lorsque nous entendîmes le tapotement lourd et las d'une canne sur l'asphalte. Un homme en macfarlane nous précédait, boitant péniblement. C'était Verlaine. Nous l'entourâmes, nous lui fîmes fête, et nous l'invitâmes à souper avec nous. Mais cette nuit-là, il était sous l'influence saturnienne et ce ne fut pas sans peine que nous le forçâmes à accepter notre invitation. Il demeura maussade pendant tout le repas. A la fin l'un de nous lui demanda, assez maladroitement, de réciter quelque chose. Il s'exécuta, comme pour payer son écot, et nous dit *la Chanson de Gaspar Hauser*:

*Je suis venu, calme orphelin,
Riche de mes seuls yeux tranquilles
Vers les hommes des grandes villes,
Ils ne m'ont pas trouvé malin.*

Vers infiniment empoignants par eux-mêmes. Mais comment rendre la triste voix éraillée, l'attitude abandonnée, le pauvre regard éperdu du

récitant ? Pas le moindre soupçon de cabotinage. Les vers furent dits avec une simplicité presque puérile. Mais toute la misère morale et physique de l'homme larmoyait, geignait, grondait dans cette voix qui emplissait de sa lamentation la salle presque vide du café d'Harcourt.

Un matin glacial de 1896, mon ami Henri Degron pénétra chez moi, en criant : « Verlaine est mort ! » Il venait de son domicile. Je me précipitai à mon tour à la maison mortuaire. Le fidèle ami de Verlaine, A. F. Cazals, m'introduisit dans la chambre du mort. Il était inimaginablement beau. Un sourire de béatitude errait encore sur ses lèvres. La tête était un peu penchée sur l'épaule gauche, comme dans un paisible sommeil. Le pauvre vieux faune était bien trépassé : l'âme seule du saint irradiait de ce cadavre. Depuis longtemps j'avais désappris de prier. Mais je me penchai sur Verlaine mort et je lui baisai le front.

JEAN MORÉAS

« Je n'ai jamais rien fait qui fût indigne d'un poète ! »

Cette phrase que Jean Moréas prononça un jour devant moi éclaire toute sa vie et la rend intelligible à ceux qui auraient pu le mal juger d'après la tenue extérieure et les propos quotidiens du poète. Moréas était par sa race et ses goûts un aristocrate. C'était, comme l'a fort bien dit Barrès, un gentilhomme du Péloponèse. Et ses origines expliquent chez lui un certain débraillé de manières, une jactance narquoise, et cet air conquérant avec lequel il retroussait ses moustaches ou ajustait son monocle. Ne dit-on pas en Angleterre qu'un homme....

Trop de gens se sont arrêtés on même rebutés aux apparences que Moréas se plaisait à offrir à un public tour à tour trop facile ou trop sévère. C'était, au fond, la nature la plus noble, la plus spontanée, la plus délicate du monde. Par excès de sensibilité, il s'imposait un masque qui empêchât le vulgaire de trop vite connaître ses véritables traits. C'est miracle qu'il consentit

jamais à publier ses *Stances* où éclatent en strophes immortelles la mélancolie et la douleur d'une grande âme désabusée. Et même je me plais à croire que, s'il s'affranchit de toute étiquette, ce fut pour n'admettre en sa compagnie que ceux qui étaient dignes de le comprendre malgré les apparences.

Cet homme s'était dédié complètement aux lettres. Les misères et les déboires de la vie lui importaient peu pourvu qu'il eût le loisir de composer de belles strophes ou de réciter celles de Gace Brulé, du Châtelain de Coucy, de Ronsard, de Malherbe ou de Racine. Je ne cite pas au hasard ces noms. Moréas en a fait assez retentir tous les cafés du Quartier Latin, alors qu'il achevait le *Pèlerin Passionné*...

REMY DE GOURMONT

Est-ce par modestie que Remy de Gourmont a donné ce titre un peu désabusé de *Divertissements* à son recueil de vers ? Nous ne le pensons pas, car la modestie siérait mal à l'un des hommes les plus justement orgueilleux de notre époque, qui est conscient de sa valeur et la sait imposer sans vaine forfanterie. Je pense plutôt qu'un soir de mélancolie Remy de Gourmont à feuilleté ses anciens poèmes, comme on feuillet.e de vieilles lettres d'amour. Et de même que l'amant s'étonne de certaines passions de sa jeunesse, et s'en amuse même un peu, entre sourire et larmes, l'écrivain, tout en convenant qu'il fut sincère au moment de s'abandonner à l'élan lyrique, s'excuse de la grande liberté qu'il prend de vous rappeler ces heures de laisser-aller.

Divertissements ? Non, mon cher Remy de Gourmont. La poésie ne fut jamais pour vous un divertissement. Disons plutôt qu'elle n'aurait jamais suffi à contenir votre pensée. Vous auriez pu devenir un des grands poètes de ce temps. Vous vous êtes contenté d'en être un des plus profonds philosophes. Et ce qui est étonnant,

c'est que votre raison raisonnante ne sait point se passer de la vie vivante. Je dis expressément, et non par pléonasme se passer de la vie vivante. Car la vie est partout, et non toujours où l'on croit. Elle est plus ardente au fond des bibliothèques que dans la mêlée de la rue ; oui, jeunes gens qui croyez pauvrement que l'aéroplane est plus vivant que la Chimère. Mais justement, voici un penseur qui doit vous plaire. La vie au jour le jour, la vie agissante, la vie qui touche immédiatement à nos sens l'excite, le stimule, l'enivre. Il a besoin de vivre pour penser, comme les méridionaux ont besoin de parler.

Deux hommes dans la génération symboliste n'ont jamais cessé de m'étonner : Paul Fort et Remy de Gourmont. Tous deux ont la même passion de la vie ; mais l'un y recueille des idées et l'autre des images. Tous deux doivent être parfaitement heureux, ou du moins ils ne doivent jamais s'ennuyer, puisque la Nature offre à profusion les images les plus hétéroclites et inspire les réflexions les plus disparates. Un des plus sérieux éléments de la joie c'est la surprise. Et l'on sent que Remy de Gourmont autant que Paul Fort a gardé devant les choses l'étonnement perpétuel d'un homme qui se croit sceptique, mais qui est resté, pour notre bonheur, comme un enfant.

Aussi la poésie d'un pareil esprit...

..... ,
On peut dire qu'il a été pragmatiste avant la
lettre...

.....
Il ne faut pas oublier que si la vie nous façonne
plus ou moins, nous sommes aussi capables de la
recréer à notre image et de la plier à nos idéologies.
Voyez donc Hegel, sans remonter jusqu'à Platon....

PIERRE QUILLARD

Pierre Quillard fut un de ces admirables poètes pour qui l'action ne cesse jamais d'être la sœur du rêve. Le bonheur qu'il avait éprouvé à contempler l'idéale beauté, il le voulait répandre parmi les hommes. Or, il savait fort bien que nulle beauté n'est accessible au grand nombre dans notre société moderne, où tout est soumis au caprice de l'individu et à la tyrannie de l'argent. Il rêva donc une société meilleure où, comme à Florence et dans Athènes, l'âme collective de la foule pût s'exprimer en toute liberté et en plein lyrisme et corroborer l'effort de l'élite. Il ne pouvait imaginer qu'on prétendît aimer la beauté et que l'on se détournât égoïstement des effroyables laideurs de notre temps. L'univers pour lui ne se bornait pas aux quatre murs de sa bibliothèque. Au point de vue spirituel il se donnait à tous et s'augmentait de ce don de lui-même. Sa vie ne fut-elle pas plus riche que celle du cuistre ou du pédant ? Ce n'était pas, pour lui, une marque d'aristocratie que de mépriser la foule. Au contraire, le véritable surhomme est celui qui donne

une voix à la muette douleur de la multitude, qui se fait le héraut du Droit et l'annonceur de la Justice, et qui, au besoin, apporte à la trop lâche humanité, non pas la paix, mais le glaive. L'harmonie qui régnait dans ses œuvres et dans celles qu'il admirait, il en demandait passionnément la réalisation pratique aux hommes de bonne volonté. Pas plus que dans ses poèmes, il ne pouvait tolérer une dissonance dans la société. Il portait en toutes choses le souci de la perfection. Lui-même s'était purifié de tout bas désir, et c'est avec le désintéressement de l'apôtre que Pierre Quillard prit part aux luttes idéologiques de son temps.

Ne croyez pas que mon amitié m'incline à exagérer le mérite loyal d'un homme dont la plupart ne connurent que les actes publics. Le monde est une vaste scène où les acteurs, ayant prononcé les paroles de leur rôle, disparaissent sans que nous nous inquiétions trop d'apprendre quel genre d'esprits ils furent. Tous ceux qui ont vécu dans l'intimité de Pierre Quillard savent combien il fut supérieur à tous les rôles qu'il se permit d'assumer. Il laissait aux autres les places en vue, préférant se tenir à l'écart, et ne s'avancit au premier rang qu'au moment du danger. C'est aux autres aussi qu'il abandonnait la gloire de recueillir les lauriers et l'avantage de profiter

des dépouilles. Il ressemblait en ce point à son ami Bernard Lazare qui, ayant mis en branle toute l'affaire Dreyfus, se vit oublié, dans l'ivresse de leur triomphe, par les combattants de la dernière heure.

On connaît la vie de Pierre Quillard. Elle ne fut qu'une lutte magique et sereine en faveur de la Justice et de la Beauté. Avant d'en noter les principaux épisodes, je tiens à déclarer que si, personnellement, je partage toutes les idées de mon ami, je ne demande à personne de les approuver. Dans la mêlée des opinions, nous croyons chacun avoir raison, et nous devons le croire passionnément, mais n'est-ce pas manquer de noblesse que de douter de la bonne foi de ses adversaires ? Moins qu'aux autres, il nous est permis à nous, qui n'avons cessé de lutter contre tous les dogmes, de prétendre à l'infailibilité. Au-dessus des opinions, plaçons le caractère. Chaque fois que nous rencontrons sur notre chemin un antagoniste qui se distingue par la sincérité, le courage et le désintéressement, saluons-le bien bas avant de le combattre. Cet esprit chevaleresque, Pierre Quillard le possédait au suprême degré. Il estimait hautement des hommes comme Denis Cochin et de Mun ; jamais même, dans ses critiques littéraires, il ne froissa, lui, libre penseur, des poètes catholiques comme

Adrien Mithouard ou Louis Le Cardonnel. Il se plaisait à honorer particulièrement un adversaire qui lui ressemblait par sa belle culture, sa souriante bravoure et son insoupçonnable probité : j'ai nommé Charles Maurras. Qu'on rende donc à Pierre Quillard la justice qu'il rendait si volontiers aux autres, et oublions, pour le moment, nos dissensions pour ne retenir que les nobles motifs qui régissent la conduite des hommes supérieurs.

Pierre Quillard naquit à Paris le 14 Juillet 1864. C'est au lycée Condorcet, que se rencontrèrent, par un singulier hasard, les futurs poètes Ephraïm Mikhaël, René Ghil, André Fontainas, Georges Vanor, Rodolphe Darzens, Pierre Quillard et le signataire de ces lignes. Dans une classe inférieure, Tristan Bernard, plus jeune, suivait avec intérêt nos essais littéraires, car nous commencions déjà à écrire. Mais n'anticipons pas.

De nous tous, Ephraïm Mikhaël, à l'heure incertaine de l'adolescence, fut le plus précoce. Il atteignit, de bonne heure, à la perfection poétique, comme s'il pressentait qu'il devait plus rapidement que nous accomplir sa destinée. Quoique, par courtoisie, il consentît à la parade de la gaieté, il était hanté dans la solitude par cette nostalgie de l'au-delà si caractéristique de ceux qui

doivent mourir jeunes. Il était de ces « avertis » dont parle Maeterlinck.

René Ghil préludait déjà par des essais à ses « Légendes d'Ames et de Sangs » qui étonnèrent Mallarmé. On connaît l'admirable effort de ce poète dont la conscience artistique n'a jamais pactisé avec le goût du jour. Qu'on le suive ou non, qu'on estime qu'il s'attarde dans l'erreur ou qu'il persiste dans la vérité, nul ne peut refuser à un esprit si volontaire les hommages qui lui sont grandement dus.

André Fontainas jouissait parmi nous d'un rare prestige : le premier il avait obtenu les honneurs de l'impression. La « *Jeune Belgique* » le comptait parmi ses collaborateurs. Il subissait alors l'influence de Leconte de Lisle. Beau comme un héros des « Mille et Une Nuits », amène et souriant, il nous en imposait un peu.

Quant à l'excellent Georges Vanor, qui s'appelait de son vrai nom Van Ormelingen, il se destinait au théâtre et composait des vers pour la Saint-Charlemagne. Rodolphe Darzens, qui admirait fort Catulle Mendès, se déclarait parnassien, mais il est juste d'ajouter qu'il nous révéla Verlaine.

Pierre Quillard, dans ce petit monde ardent qui s'initiait aux arcanes de l'art poétique, et où je n'ai jamais entendu exprimer les vœux de l'am-

bition basse ni les envies de la mesquine vanité, se distinguait non seulement par sa lucide intelligence, mais par sa ferme bonté. On est trop enclin de nos jours à prendre la bonté pour de la faiblesse. On oublie que le fort ne frappe pas de peur de tuer. Ce ne sont que les faibles qui cherchent à se prouver à eux-mêmes leur force par la cupidité, la haine et la cruauté. Pierre Quillard qui était supérieurement équipé pour la lutte, avait à plus proche portée que nos petits arrivistes toutes les armes dont il s'était interdit l'usage. Il resta pur et loyal comme un chevalier du temps jadis. Pourtant jamais homme ne fut moins bonasse, moins indulgent au mal, moins hostile à la franchise, même brutale, des actes et des paroles. Mais il savait que les individus agissent sous l'empire des idées, et que ce sont certaines de ces idées qu'il importe d'attaquer, plutôt que ceux qui s'en font les interprètes souvent sincères et courageux.

Pendant que nous achevions nos études de rhétorique et de philosophie, nous avons fondé un cercle, les « *Moineaux Francs*, » dont l'organe était un petit journal lithographié, « *Le fou* ». J'ai raconté jadis ces histoires hilarantes et naïves dans *La Plume* de Karl Boès.

Après le baccalauréat nous nous dispersâmes. Pierre Quillard et Ephraïm Mikhaël entrèrent à

l'Ecole des Chartes, où ils firent la connaissance de Marcel Collière et d'A.-Ferdinand Herold. Bernard Lazare se joignit à ce groupe. *La Basoche* de Bruxelles, fondée par Henry De Tombeur, publiait nos premiers vers sous le patronage de Camille Lemonnier, d'Edmond Picard et de Joris-Karl Huysmans. On se réunissait soit chez Quillard, rue Nollet, soit dans les cafés de la place Clichy. Villiers de l'Isle-Adam ne dédaignait pas de frayer avec ces jeunes gens qui vénéraient son génie. On commençait à fréquenter, le mardi chez Mallarmé dont nous lisions, en copie manuscrite, *l'Après Midi d'un Faune*. On allait aussi chez Leconte de Lisle. En 1886 fut fondée *La Pléiade*, où collaborèrent Pierre Quillard, Ephraïm Mikhaël, Maurice Maeterlinck, Grégoire Le Roy, Charles Van Lerberghe, Paul Roux (devenu plus tard saint et magnifique), Rodolphe Darzens et Camille Bloch. Mooris Maeterlinck (c'est ainsi qu'il signait) y donna le *Massacre des Innocents*, qui est un chef-d'œuvre hallucinant et parfait, inspiré par le vieux Breughel, et qui n'a été republié qu'une fois, dans *Vers et Prose*, par les soins de Paul Fort.

Puis survint l'aventure boulangiste. Fidèles à leurs principes républicains, Quillard, Mikhaël, Lazare, Collière et Herold y prirent une part active, quoique nécessairement effacée à cause

de leur grande jeunesse. Ils écrivirent même en collaboration une pièce satirique dont le manuscrit, si je ne me trompe, n'a pas été détruit.

En 1893, Pierre Quillard partit pour Constantinople où il avait été nommé professeur de littérature française au collège arménien. Il ne tarda pas à avoir des démêlés avec la police du sultan rouge et fut même jeté en prison, d'où il ne sortit que grâce à l'intervention de la diplomatie française. De retour à Paris, il fonda le journal *Pro Armeniâ*, avec la collaboration de Georges Clemenceau. En 1895, il assista aux principaux événements de la guerre gréco-turque en qualité de chef d'informations de *l'Illustration*. On connaît la part importante qu'il prit à l'affaire Dreyfus. Il parut comme témoin de moralité à tous les procès de Zola, écrivit dans tous les journaux d'avant-garde, prit part à tous les meetings organisés en faveur du proscrit de l'Île du Diable. Aussi modeste que brave, il se tenait volontiers à l'arrière-plan, mais s'offrait le premier au danger. Pendant une tournée de conférences entreprise dans le Midi avec Francis de Pressensé, il faillit à plusieurs reprises être assassiné. Il essuya des coups de revolver, notamment à Toulouse, où il entendit des balles siffler à ses oreilles, et à Avignon où une foule fanatique essaya de le précipiter avec Pressensé dans le Rhône. Les deux

vaillants apôtres ne durent leur salut qu'à l'intervention opportune de leurs partisans. Pierre Quillard ne parlait jamais de ces aventures où il avait fait preuve d'un héroïsme serein et d'une magnanimité inlassablement indulgente aux erreurs et même aux crimes des autres. Rien ne le rebutait ni ne l'abattait. On le voyait courir de réunion en réunion, escorté de compagnons anarchistes dont nous avons trop oublié les services rendus au moment du péril. Mais les ressources physiques ont leur limite. Quillard s'épuisait à vue d'œil. C'est en vain que ses amis et sa femme dévouée lui conseillaient le repos. Il tint bon jusqu'au jour où une redoutable hémoptysie l'abattit net. Nous le crûmes perdu, il le crut sans doute aussi, mais sa robuste constitution eut raison de cette faiblesse passagère, et après une retraite de deux ans à Bois-le-Roi, il nous revint complètement guéri et plein d'ardeur. Avec A. Ferdinand Herold il avait adhéré dès sa fondation à la Ligue des Droits de l'Homme dont il devint le secrétaire général. Enfin, avec A. Ferdinand Herold, Marcel Collière, Pierre La Chesnais et Louis Dumur, il assumait la direction du *Courrier Européen* fondé pour la défense des droits de la Finlande.

Vers la fin de sa vie Pierre Quillard se permit un peu de repos. Aimant passionnément la

Nature, il quittait Paris, dès les premiers beaux jours du printemps, pour Montigny-sur-Loing ou pour Armeau, village de l'Yonne, où il se livrait à la pêche, à la culture des fleurs et à la lecture des classiques. Ce repos était tout relatif, car il continuait à diriger *Pro Armeniâ*, à faire des tournées de conférences pour la Ligue des Droits de l'Homme, à s'occuper de la question d'Orient, au point de vue de la défense des nationalités opprimées, à dénoncer les abominables traitements qu'on fait encore subir aux nègres du Congo, à aider la révolution russe en centralisant les souscriptions françaises à la suite du massacre de Saint-Petersbourg.

Dans une pareille existence, il est évident que la littérature ne tint pas toujours la première place. Ce fut un grand chagrin pour quelques-uns de ses amis de voir Quillard se disperser parfois en menus efforts où des hommes précieux auraient pu le suppléer, et négliger son œuvre lyrique qui, seule, portera sûrement son nom aux générations futures. Qu'il me suffise en passant de rappeler les titres de son œuvre écrite : *La Fille aux Mains Coupées*, *La Gloire du Verbe*, *l'Errante*. Ces trois plaquettes ont été réunies plus tard, avec de nouveaux poèmes sous le titre commun : *La Lyre Héroïque et Dolente*. Pierre Quillard faisait aussi au *Mercur*e la critique des

poèmes, et y écrivit des articles fort remarquables sur Mallarmé, Leconte de Lisle, Hérédia, Samain Zola, France, Régnier, Adam, Jammes, Clemenceau, etc. Il est probable que ces articles seront publiés et recueillis dans la collection du *Mercur de France*. Outre ce labeur personnel, Pierre Quillard se livrait au passe-temps moins ardu de la traduction. Nous lui devons de parfaites versions de l'*Antre des Nymphes* de Porphyre, des *Lettres Rustiques* de Claudius Aelianus, des *Mimes* d'Herondas, et du *Philoctète* de Sophocle. Ce grand démocrate était un grand humaniste, et et c'était merveille, me disait un ami, de l'entendre, après les accablantes journées du procès de Rennes, discuter avec Jaurès et Pressensé d'abstruses questions de grammaire grecque ou latine. Il mêlait toujours ainsi les délicatesses des lettres aux rudesses des luttes politiques. Le bon poète Tristan Derème m'écrivait ces jours-ci : « J'ai passé une soirée avec Pierre Quillard, à Tarbes où il était venu avec M. de Pressensé faire une conférence au nom de la Ligue des Droits de l'Homme. Et je ne puis me rappeler sans émotion notre promenade au crépuscule, sous les ormes de la place où le vent chaud soulevait de la poussière, cette place, ces rues, ce jardin où Jules Laforgue avait passé les heures de sa jeunesse. Et nous récitions *La Complainte*

des Nostalgies Préhistoriques, une strophe chacun, tour à tour, comme les bergers de Virgile. Ah ! la belle soirée, et comme c'est rare de trouver quelqu'un avec qui l'on puisse réciter du Laforgue, en se comprenant un peu. »

On a prêté une insuffisante attention à l'œuvre lyrique de Pierre Quillard. J'affirme ici, avec toute la force de ma conviction, qu'il est parmi les plus altiers de l'école symboliste. Je le place au même rang que l'œuvre d'Ephraïm Mikhaël, et j'ai la certitude que lorsque le temps aura mis tout à sa place, les poèmes de Quillard et de Mikhaël paraîtront comme les plus indestructibles de notre époque. Quillard, comme Mikhaël, écrivit malheureusement pendant ces années où l'on essaya de réduire le symbolisme à une simple question de forme. En dehors du vers libre, point de salut, proclamait-on. Or, Quillard aimait à affirmer son indépendance vis-à-vis de ses amis aussi bien qu'envers ses ennemis. A tort ou à raison, il resta réfractaire au vers libre et fidèle à la prosodie classique. Il évita, même au moment de la grande vogue de Verlaine, d'exprimer trop directement ses peines et ses joies. Comme Mikhaël dans la plupart de ses poèmes, il interposa entre le lecteur et lui le rideau mouvant et somptueux des symboles. Chacune de ses pièces a une signification occulte

qu'il n'appartient pas au poète de dévoiler. C'est au lecteur de s'initier aux secrets de la Muse.

Son génie fut grave, lointain et hermétique. Ne fit-il pas jouer *La Fille aux Mains Coupées* derrière un voile de gaze, comme pour mieux situer la légende dans le domaine de l'irréel et des rêves ? L'on pourrait en ces artifices voir le résultat de l'enseignement de Mallarmé. Mais il n'en est rien. L'expression reste lumineuse, les alexandrins déroulent avec régularité leur rythme merveilleux, une volonté rompue aux arts magiques du lyrisme mène le poème à sa perfection euphonique. Faut-il accuser chez Pierre Quillard une certaine prédominance des mots sur l'idée ? Certes, non. Quoiqu'il sût que l'état lyrique n'a aucun rapport avec l'état logique et que le poème est presque toujours la création du subconscient, il n'en est pas moins constant qu'un homme comme Quillard ne pouvait laisser ensorceler sa si forte intelligence par la simple mélodie des syllabes. Au centre du poème, comme le sang du Christ au sein du Graal, resplendit l'Idée, et ce que j'affirme ici pour le mystère de la *Fille aux Mains Coupées* est vrai pour tous les poèmes de Quillard.

Bref, quand on sera revenu de bien des modes du lyrisme contemporain, on honorera de nouveau, avec une grave et repentante piété, l'œuvre

lyrique de Pierre Quillard comme celui d'Ephraïm Mikhaël. Je connais déjà de jeunes poètes qui portent ces noms dans leur cœur. C'est à eux, après nous, de les transmettre à la postérité.

Je voudrais, dans cet article trop hâtivement écrit, donner à ceux qui ne l'ont pas connu une idée de qu'était Pierre Quillard dans l'intimité. Dans les réunions publiques, se sachant peu doué pour la grande éloquence, quoique certains de ses élans fussent irrésistibles, il se bornait souvent à des effets d'ironie qui calmaient, par le rire, un public échauffé par des orateurs plus ardents. Cependant ce masque ironique, il ne le portait que par excès de sensibilité, afin de ne pas s'abandonner à une indignation qui l'eût entraîné au-delà des bornes. A son foyer il était le plus prime-sautier des hommes, sans rien de ce puritanisme un peu rêche qu'on prête à tort aux réformateurs. Nul n'aimait mieux les bonnes choses de la vie, nul n'était plus prêt à s'en passer. Epicurien de nature, il était stoïcien de raison, et il était arrivé à établir en lui un équilibre parfait entre les appétits légitimes du corps et les aspirations idéales de l'esprit. Je le vois encore, les lèvres un peu gouailleuses sous la forte barbe, le nez combatif, sensuel et spirituel, et les yeux, — oh ! surtout ces bons yeux d'enfant — souriant sous

la sereine beauté du front. Cet homme a joui de la vie par toute son intelligence, par toute sa sensibilité, par tous ses sens. Il était la personnification de l'harmonie vitale.

Sa mort fut douce et ses funérailles furent glorieuses. On me raconte qu'au moment où les employés des Pompes Funèbres s'apprêtaient, devant l'entrée du cimetière, à enlever la dépouille mortelle du corbillard, une douzaine d'étudiants arméniens se précipitèrent vers eux, les écartèrent et chargèrent sur leurs propres épaules le cercueil qu'ils portèrent jusqu'à la tombe.

Ce geste suprême de glorification a consolé les amis de Quillard de toutes les indifférences, de toutes les ironies, de tous les sarcasmes qui accueillirent son apostolat. A nous maintenant de nous inspirer de ton exemple, de prendre notre part de ce lourd et précieux héritage, et de propager tes chants de poète et tes paroles de prophète partout où pourront atteindre nos voix, ô notre ami qui étais notre maître !

ALBERT MOCKEL

Il est peu de poètes qui sachent concilier en eux l'esprit critique et l'instinct créateur. Certes, il n'est pas d'écrivain qui ne se critique sans cesse au fur et à mesure du développement de sa pensée et de la réalisation de son œuvre. Le plus fatigant même dans le travail de la création, c'est ce perpétuel dédoublement de soi-même, ce va-et-vient de la pensée d'un point de vue à l'autre, cette obligation de reconsidérer de sang-froid ce qui fut accompli dans le délire poétique. Mais par esprit critique j'entends moins cette opération intime de l'âme que le jugement qui s'exerce sur des œuvres étrangères, qui se motive par des principes et qui aboutit à une esthétique.

A ce point de vue on peut compter les poètes qui furent bons critiques. Je ne vois guère à signaler qu'Edgar Poe, dont le génie s'exerça malheureusement sur des victimes indignes de lui, et Baudelaire, l'impeccable, le juste et l'infailible. L'indulgence d'un Gautier nous le rend

suspect et l'hyperbolisme de Victor Hugo nous force à la méfiance. Chez les Parnassiens, le dogmatique Sully-Prudhomme fit précéder d'idées préconçues ses jugements, ce qui est à proprement parler mettre la charrue avant les bœufs, et le bouillant Catulle Mendès, dès qu'on prononce devant lui certains mots magiques comme « vers libre », se met en colère avant même de savoir de quoi il s'agit.

Parmi les symbolistes, deux poètes se sont distingués comme critiques : Gustave Kahn et Albert Mockel. Mais tandis que celui-ci fait de la critique un art en soi, avoisinant la philosophie, l'autre l'a le plus souvent subordonnée aux questions du jour. Les articles critiques de Kahn, riches en idées, toniques et stimulants, valent peu par la forme. Albert Mockel, au contraire déploie toutes les ressources d'un esprit souple et délié et tous les agréments d'un style nombreux et divers dans ses exégèses. Aucun historien du symbolisme ne peut négliger ses études sur Stéphane Mallarmé, Henri de Régnier et Francis Viéle-Griffin, qui contiennent, je ne crains pas de l'affirmer, toute l'esthétique de l'école.

Le sentiment critique poussé à ce point ne nuit-il pas à l'instinct poétique ? A force d'approfondir les secrets de son métier, le danger n'est-il pas qu'on devienne virtuose pour cesser d'être poète ?

Certes ce danger est réel, mais M. Albert Mockel a su y échapper.

Car il est avant tout poète. Il occupe dans le symbolisme une place à part aussi éloignée de l'extrême intellectualité de Mallarmé que du sentimentalisme naïf de Verlaine. M. Albert Mockel aime à transcrire dans l'irréel ses émotions, ou, pour m'exprimer plus clairement, à hausser jusqu'à l'universel les cas particuliers de sa sensibilité. Quant à la nature spéciale de sa poésie, il m'est assez difficile de la définir sinon par analogie. N'oublions pas que M. Albert Mockel est Wallon. Or, pour qui connaît, même superficiellement, la Wallonie, toute sa poésie s'éclaire d'une signification de race et de terroir, comme celle de ses compatriotes Fernand Séverin, Paul Gérardy et Isi Collin. La Wallonie de la vallée de la Meuse est toute en nuances claires et transparentes. Le ciel en est léger et riant, comme les eaux sont vives et limpides. Les petites villes aux toits d'ardoise violacée y égrènent au bord du fleuve nourricier les notes argentines de leurs clochers. Ici et là un château se dresse sur un roc abrupt au pied duquel des tourbillons bouillonnent. C'est d'abord Dinant, Namur aux citadelles sourcilleuses, puis Liège, et sur ses quais la double rangée de ses maisons dont les façades modulent une chanson discrète et ensoleillée de blancs, de jaunes, de

bleus, de verts, de roses et de gris. C'est dans ce pays-là qu'on doit le mieux comprendre le conseil de Verlaine :

Car nous voulons la nuance encore,
Pas la couleur, rien que la nuance.

Et précisément la poésie d'Albert Mockel est toute en nuances imprécises et indéfinissables. La pensée, les images et les assonances y concordent pour donner l'impression d'un tremblement de soleil dans les sous-bois d'une magique forêt, ou d'un glissement de rayon de lune sur la surface froide d'un étang. Notez-y l'emploi, souvent voulu, parfois fortuit des *i* et des *u*. Cela donne au vers je ne sais quelle couleur et quelle lumière spéciale. J'oserais presque dire, si je ne me méfiais de l'imprécision de pareilles métaphores, que M. Albert Mockel a trouvé le secret du pointillisme verbal.

Je n'ai toutefois pas l'intention de parler ici à fond de sa poésie. Sa dernière œuvre en prose, les *Contes pour les Enfants d'Hier*, requiert plutôt mon attention.

C'est une série de contes de pure imagination, se passant où vous voudrez en n'importe quel temps parmi des personnages du pays de la Fable. Pourtant ils sont plus vrais que s'ils se développaient parmi des gens de nos jours et de

nos contrées. Trop d'écrivains à courte vue s'imaginent qu'en faisant réel ils font vrai. Or, la réalité est presque toujours l'ennemie de la vérité. C'est ce que M. Mockel exprime plus gracieusement dans la préface de ses Contes en traitant de la Farce et de la Poésie :

Elles ont une pareille ardeur à dépasser, dès le premier saut, la *vérité de tous les jours*, qui va clopin-clopant en ses miteux habits ; et la Légende leur prête son manteau flottant, pour qu'elles s'encourent héler la *vérité de tous les siècles* qui fuit toujours à l'horizon.

Oserai-je déflorer ces jolis contes bleus en les analysant lourdement ? Non. Il ne faut pas toucher même avec respect, aux papillons, et les fleurs ont droit à quelque considération. Ouvrez le livre et vous apprendrez vous-mêmes les plus belles choses du monde. A savoir : comment le prince Ellerion d'Argiléc fit sourire et pleurer la princesse Alise d'Avigorre et par là gagna son cœur. Comment le pauvre Ardélian, prince de Persaigues, aima la fée Mélivaine et ne fut pas aimé d'elle, et prit le nom de chevalier Désamuré. Comment le roi Baladour, qui « mangeait à ravir et ne dormait pas mal, buvait merveilleusement et s'occupait d'amour, d'une manière très honorable en somme, selon ses forces », exila de son royaume les poètes et autres songe-creux.

Comment le prince de Valandouse baisa sur le bec une jolie petite oiselle, laquelle n'était autre que son amie à qui ce baiser rendit la forme humaine sans lui rendre l'humain langage. Comment le chevalier Désamoré, qui avait voué sa galanterie aux fleurs fut presque séduit par l'ondine Neirève qu'il abandonna dans son île et qui « ne pouvant pleurer comme le font les femmes, jetait vers la mer des rires déchirants ». Comment le petit prince de Gerdriance reçut de la fée Lazuli le don de Fâcheuse Attente et celui d'Heureuse Surprise, qui sont l'envers et l'endroit de la même chose, et ce qu'il en advint dans le peuple. Comment le roi Gomaburge, pour achever d'un suprême éclat l'anniversaire de sa joyeuse entrée, commanda une cantate au vieux musicien Lillée que vint inspirer la fée Novéliane. Comment la petite princesse de Sellives reçut de la fée Lazuli une balle d'or qui finit par rendre trois notes, gling, glang, glong, dont le sens vous sera merveilleusement révélé par le conteur. Enfin comment le prince Jerzual d'Urmonde fut transporté par le fabuleux cheval Bellardjan dans l'île du Repos où Aigueline, fille de la mer, le retint à jamais captif.

Pour qui a feuilleté un peu les héroïques et doux romans de chevalerie, combien tous ces noms inventés par le poète rappellent des per-

sonnages qui sont, hélas ! à jamais oubliés du peuple même qui les imagina ! Qui se souvient de Gauvin qui fut surnommé le Chevalier aux Demoiselles, de Guinglain le Bel Inconnu, ou même de Perceval et de son frère Agloval ? Et que sont pour les hommes de notre temps les fées Hélior, Blancemaï et Madoine ? Combien je sais gré à M. Albert Mockel de n'avoir pas oublié en composant ses contes, ce beau temps du XIV^e siècle, qu'il appelle si justement le « premier âge d'or » de notre littérature !

Il semble que tous les poètes qui ont connu de près ou de loin l'épopée celtique en aient subi de même façon l'enchantement. Il m'est souvent arrivé, à la lecture de ses contes, de les comparer dans les passages lyriques, aux *Idylls of the King* de Tennyson, et au *Trystram of Lyonesse* de Swinburne. La ressemblance est plutôt dans la manière de voir que dans la façon d'exprimer. Comparez par exemple ce passage de M. Mockel :

Le roi d'Argilée avait revêtu une tunique flottante, d'une nuance de myrte assez rare, sans doute, où serpentait comme unique ornement une souple guirlande feuillagée d'hyacinthe : son léger manteau était de couleur prasine, mais si peu chargé de pierreries que le vent en soulevait les plis...

Et celui-ci de Tennyson :

Une écharpe de pourpre, à chaque extrémité de laquelle oscillait une pomme de l'or le plus pur, ondulait autour de lui lorsqu'il partit au galop pour les rejoindre, étincelant comme une libellule en parure d'été et en soies de fête.

Cependant il ne faut pas croire que M. Albert Mockel n'ait fait que se souvenir des lointains poètes de l'épopée artusienne. Ses fableries sont bien de lui. L'ironie n'en est pas absente, cette ironie si complètement inconnue des bons « trouveurs » du Moyen Age. L'image des choses actuelles y transparait souvent comme la réalité dans un mirage. Cette description d'un cortège qui se déroule dans la capitale de l'Hyontargie pourrait être celle d'un Mardi-Gras moderne :

« Vint ensuite le char des Hauts-Négoces, rempli de trafiquants parmi les premiers de la ville. Ils n'étaient pas très séduisants quant au visage mais ils tenaient dans les mains toutes sortes de marchandises figurées en or, et ils proclamaient que le gain est une bonne chose. Or déjà s'annonçait dans un fracas terrible le char de l'Industrie chargé de machines dorées et il en sortait des riches resplendissants de chamarrures et d'embonpoint, lesquels proclamèrent que l'industrie est une bonne chose. Puis arrivèrent les chars des boulangers, ceux des bouchers, des épiciers, des charcutiers ; on proclamait que manger est une bonne chose... »

La manie des critiques est d'établir des comparaisons entre auteurs fort dissemblables, et je m'en méfie. Cependant il est impossible de ne pas

penser parfois aux contes d'Oscar Wilde en lisant ceux d'Albert Mockel. Ils sont également imprégnés de cette ironie moderne que je signalais plus haut. Mais l'ironie de M. Albert Mockel est plus pure, plus spirituelle, plus spontanée que celle de l'auteur anglais, qui énonce ses paradoxes avec quelque emphase et une inutile insistance. Je dirais aussi qu'Oscar Wilde n'a pas assez oublié le doux enchanteur Andersen lorsqu'il écrivit quelques histoires de son *Prince Heureux*. Par miracle, M. Albert Mockel a complètement échappé à cette influence, sauf dans l'épisode des trois flocons de neige qu'on trouve dans le conte intitulé *Le Triomphe de Gomaburge*.

Il importe, après ce que je viens de dire d'affirmer bien haut que les *Contes pour les Enfants d'Hier* sont d'une absolue originalité de conception et d'expression. Voici réellement du nouveau en littérature. De combien de livres pourrait-on en dire autant ? M. Albert Mockel prend rang, désormais, parmi les parfaits prosateurs d'une génération à laquelle nous devons André Gide, Remy de Gourmont, Pierre Louys, Maurice Maeterlinck, Adrien Mithouard et Henri de Régnier. J'ai noté à chaque page des passages d'un art consommé.

« Ses yeux étaient de la nuance marine, qui change avec la clarté ; ainsi profonds et variables, on eût pu discuter

longtemps de leur couleur, sombre ou limpide tour à tour selon que naissait le regard. »

Ou bien :

« Dès qu'il eut aperçu la princesse, un généreux émoi l'avertit. Son cœur, tout à coup fut plus grand que le monde, et il comprit qu'avant de la connaître il l'avait toujours espérée. »

Ou ceci :

« Alors les chants des femmes s'élevèrent avec une grâce fragile et ils semblaient retomber lentement comme des oiseaux lassés, monter encore d'un tendre essor, pour se briser enfin en une longue plainte. »

Je pourrais continuer indéfiniment à enchanter ainsi le lecteur. Je préfère, pour achever mon agréable et vaine tâche de critique, insister sur des passages où se trahit l'art subtil et secret du poète musicien qu'est M. Albert Mockel. Admirez en passant le rythme des phrases suivantes qui se joue autour de l'alexandrin, se foid en lui pour ensuite s'en déprendre :

Cependant Nuvéliane a pâli sa lumière; d'abord sa chevelure comme une aurore évanouie, puis sa robe de bure et sa forme indécise, et la clarté de ses ailes qu'elle a repliées. Mais elle est là toujours, désormais invisible. Les flocons, sur son souffle, voltigent légèrement...

Et voici un exemple encore plus curieux de l'art réfléchi et profond du poète. Peut-être même le jeu des assonances et des allitérations y est-il trop apparent. Mais quelle impression de pureté surnaturelle, comme le son de certains cristaux

ou les notes aiguës du violon, donne l'emploi des liquides et palatales !

« Novéliane mouvait doucement ses ailes. Leurs courbes fléchies semblaient chanter ; leur souplesse ondulait comme une voix module. Les ailes frémirent, et ce fut l'harmonie qui suit le sillage des anges. Elles frémirent encore... et voici que d'inouïes visions dérivent en mélodies célestes, et que la robe de Novéliane grandit comme un abîme où des constellations scintillent dans l'éther. »

Il ne faudrait cependant pas croire que les *Contes pour les Enfants d'Hier* soient une suite de froides allégories où seules s'exerce l'habileté de l'artiste. Non, le sang même du poète y bat à pleines pulsations. Ce livre est œuvre de passion autant que d'imagination. On y sent la chaleur de la chair, le parfum des baisers, la saveur des larmes. Ces histoires qui nous semblent si lointaines nous sont arrivées à nous tous. Nous avons tous connu la trompeuse fée Mélivaine ; nous avons écouté l'insupportable ramage de quelque petite amie à l'âme d'oiseau ; et même quelques-uns d'entre nous sont allés mourir dans l'île mystérieuse où Jerzual d'Urmonde sanglote en regardant passer sur la mer, l'immense mer, les nefs pavoisées, enguirlandées et toutes sonores des chants de triomphe d'un rival.

Ai-je réussi à faire comprendre la profonde beauté de ce livre ? Dois-je répéter qu'il s'agit ici d'un grave et rare chef-d'œuvre ? Faut-il laisser

aux étrangers le soin de le découvrir ? Car si vous vous méfiez de mon jugement, lisez ce que je pense du créateur des *Contes pour les Enfants d'Hier*, le plus grand critique de l'Angleterre, un des plus éminents de l'Europe et certainement le mieux informé des choses françaises, M. Edmund Gosse :

Je fus très intéressé de rencontrer un jeune homme, et, je me hasarde à le croire, un jeune homme de quelque génie, ravivant l'ancienne musique de la forêt magique, qui avait paru morte ou suspendue depuis le xvii^e siècle... Si M. Octave Mirbeau, dans un article fameux du Figaro, n'avait pas appelé M. Mæterlinck le Shakespeare belge, j'aurais été tenté de décrire M. Mockel comme le Spencer de son pays.

Je n'ai rien à ajouter à un pareil éloge. Lisez les *Contes pour les Enfants d'Hier*, et relisez-les souvent, pour que vos songes soient peuplés de belles images comme au temps où vous étiez encore les enfants d'aujourd'hui.

.....
P-S. Il serait injuste d'oublier l'hommage dû à M. Auguste Donnay, dont les dessins sont des merveilles d'interprétation, et illustrent dans le vrai sens du mot le texte dont ils émanent, tour à tour charmants, graves ou ironiques. M. Auguste Donnay est un grand artiste.

PRÉFACE POUR HENRI DEGRON

Théodore de Banville louait jadis Henri Heine de ce qu'avec « la rose, le lis, la colombe, le soleil et le rossignol, c'est-à-dire de quoi faire le plus assommant et le plus plat des volumes de vers », il sût composer des chansons de musique inouïe et de nouvelle passion.

J'adresserais volontiers pareil éloge à Henri Degron, sans autrement forcer sa modestie en le comparant, lui, si gentiment sentimental, à un poète qui feignit de croire moins à ses bonnes larmes qu'à son mauvais sourire. Henri Degron est un simple. A une époque récente où ses frères en poésie couraient l'aventure, casqués et cuirassés, sur les grandes routes de la Légende, ou évoquaient, parmi les pantacles, les ombres de la Muse noire, ou murmuraient au crépuscule parfumé de pavots leur dégoût prématuré de la vie, Henri Degron se délassait, lyrique enfant, à faire l'école buissonnière dans le pays boisé de Crespières, où il apprit des sources hantées de naïades, et des oiseaux en qui s'est incarnée l'âme de Philomèle l'art sacré de chanter sa peine ou sa joie, selon le rythme éternel de la Nature.

Il y connut le secret des fleurs, l'intimité des nids et le mystère des eaux. Et tout cela qui coule, qui jase et qui parfume, corolles, ailes et écumes, se perpétua, symphonie de tous les sens, dans l'âme extasiée du jeune poète. De lui, Carové eût pu écrire cette phrase de son poème panthéiste, *l'Histoire sans Fin* : « L'enfant pensa qu'il lui serait doux de prendre racine en ce lieu, de vivre toujours parmi la petite nation des plantes et des fleurs, et d'entrer en partage de tous leurs ravissements. »

*
**

A Paris, où l'exilèrent les soucis de l'existence, Henri Degron garda le fidèle souvenir des champs, des bois et des oiseaux. Cet enfant perdu de la chimérique forêt des Ardennes se permit cependant d'explorer le royaume de Bohême. Il fit la connaissance des poètes de sa génération en une fête fameuse donnée en l'honneur de cinq chatons, nés en sa chambre d'étudiant, et qu'on baptisa de champagne et d'eau de la fontaine de Castalie. S'il se livrait parfois aux jeux tumultueux de son âge, Henri Degron ne cessait pas de travailler. Trop timide, il n'osa d'abord livrer à notre curiosité ses premiers essais ; mais dès que notre amitié lui eût donné conscience de son mérite, il

s'enhardit à nous les lire. Nous y éprouvâmes le charme d'une chanson d'enfance depuis trop longtemps oubliée et remémorée, un soir de fatigue, par une voix jeune de passant... Certains ne comprirent pas d'abord ce qu'il y avait de nouveau, ou plutôt d'éternel, dans ces poèmes si frais, si purs, si sincères. Pourtant, aux soirées littéraires de la *Plume*, Henri Degron sut gagner à lui un public déjà las de rhétorique vide, de faux mysticisme et de perversité d'emprunt. Il y disait des poèmes, il y chanta les *Bois*, ce petit chef-d'œuvre tout parfumé de discrète mélancolie, et dont il avait composé la musique.

* *

Si l'inspiration d'Henri Degron est primesautière, il serait téméraire, malgré les apparences, d'en affirmer autant de son art. Ses vers n'ont qu'un air d'ingénuité ; ils sont, en vérité, soumis à une très maligne volonté d'artiste. Et c'est parce que Degron est un artiste, qu'il lui est permis de nous charmer par cette simplicité non dénuée d'artifice. Il rappelle ces peintres Japonais qui, en quelques décisifs coups de pinceau, imposent sur le papier de riz la silhouette fuyante d'une branche de pêcher fleuri contre le crépuscule, d'un poisson virant, la queue oblique, dans un

tourbillon d'eau, d'une hirondelle saisie dans l'instant de sa suprême célérité. L'exécution de l'œuvre semble facile, mais que d'études préliminaires sont nécessaires pour en assurer l'exactitude !

Ce n'est pas au hasard que je demande, désireux de définir une âme, l'exemple des artistes japonais. Henri Degron est né à Yokohama, d'où il semble avoir rapporté comme mystérieux héritage je ne sais quelle instinctive sûreté de goût qui l'attire vers la jolie impeccabilité des peintres français du XVIII^e siècle, comparables, en leur spontanéité rusée, à plus d'un artiste de l'île lointaine des mers orientales.

Issu de deux races raffinées et sentimentales, il est à la fois simple et complexe ; ni trop complexe pour ne pas se livrer, quand il est inspiré, à son émotion, ni trop simple pour ne pas en prendre conscience à l'heure de l'exécution. Un art fort nuancé et fort subtil, mis en œuvre par une émotion toute naturelle : voilà, je crois, la formule qui définit le mieux les deux livres jusqu'ici paru d'Henri Degron, *Corbeille Ancienne* et ces *Poèmes de Chevreuse* que j'ai le très et trop grand honneur de présenter au public.

*
* *

Je crois l'heure propice à la reconnaissance d'Henri Degron par ce public qu'attirent, s'il n'est leurré par les sophistes, les œuvres simples et saines. Degron aura été, s'en doutant peu et s'en souciant moins, un des précurseurs de ces jeunes gens qui se groupent à l'heure actuelle sous le titre de *Naturistes*. Il refuse cependant pareille étiquette. Il n'a jamais cru qu'un goût, même sincère, pour la Nature pût servir d'esthétique. Il chante ce qu'il voit, ce qu'il sent et ce qu'il aime, sans se demander si ses chansons sont bien mesurées à l'aune d'un chef quelconque de cénacle. Bref, il croit, à tort ou à raison, que les théories ne sont que des liens aux ailes frémissantes de Pégase. Il admet tous les poètes, toutes les images, tous les symboles. En écoutant le chantre anonyme du peuple, il n'oublie pas Baudelaire ; aimant par-dessus toutes fleurs la violette des bois, il n'insulte pas à la dignité royale des lys ; enfin la gaie hirondelle du toit natal ne lui fait pas fermer les yeux à la formidable Chimère des cieux inconnus. Sincère lui-même, il ne demande aux autres que la sincérité. Cette originalité le distingue de certains littérateurs qui fondent des écoles avant d'achever des

œuvres, et qui, munis d'une préalable formule, condamnent tout ce qui échappe à leur mesure. Henri Degron ne se dénomme ni symboliste, ni roman, ni naturiste. Il est lui-même, et n'a pas cru devoir s'embarrasser d'une esthétique pour aimer les fleurs dont il se couronne, la coupe d'eau dont il s'abreuve, les oiseaux dont il imite les cantilènes.

*
**

Paul Verlaine, ce Gaspard Hauser égaré dans les rucs de Paris, aimait la poésie d'Henri Degron, sans doute parce qu'il y retrouvait la jeunesse de son âme déjà vieillissante. En la lisant, me semble-t-il, il devait se répéter son vers magique :

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches.

Paul Verlaine dédia un joli poème à Degron, « son petit bengali, » comme il se plaisait à l'appeler, quand il se sentait bon, et qu'il ne roulait pas des yeux terribles à la vie. Puis-je ne pas évoquer ici dans la tristesse fleurie de la chambre mortuaire de la rue Descartes, l'image du jeune poète courbé comme un fils éperdu sur le front du Vagabond lyrique que les hommes des grandes villes n'avaient pas trouvé malin ?

Léon Cladel, ce rude génie au verbe âpre, aima

aussi tendrement Henri Degron. Comme à d'autres qui ne l'oublieront jamais, il lui offrit l'hospitalité de son foyer et la charité de son cœur. Il apprit, celui-là, aux jeunes hommes qui allaient le voir dans son ermitage de Sèvres, qu'il importe, autant que d'être bon écrivain, d'être noble, digne et simple dans sa vie.

Après ces deux grands noms, je m'amuse à évoquer celui, plus familier, de Francisque Sarcey, dont Henri Degron fut le pupille alors qu'il était élève au lycée de Versailles. Sarcey ! — On reconnaîtra un jour que, s'il fut avant tout Celui qui ne comprend pas, s'il resta volontairement impénétrable à tout art nouveau, s'il se composa une ignorance prodigieusement laborieuse... mais, je n'ai pas à faire ici l'apologie de Sarcey. Il me suffit de dire qu'Henri Degron aime encore en lui le tuteur indulgent qui ne lui refusa ni ses excellents conseils d'humaniste, ni des dons plus appréciables, à un âge où le cœur est aussi plein que la bourse est vide.

Degron l'a chéri comme un brave homme d'oncle avec qui on ne parle pas littérature, et à qui surtout on ne montre pas ses vers libres. Ses vrais maîtres furent, je le répète, Verlaine et Cladel.

Nourri des leçons de pareils initiateurs, Henri Degron ne pouvait qu'aimer à son tour

ceux dont l'indépendance écarte comme à plaisir la facile renommée. Il devint l'intime compagnon d'Adolphe Retté, farouche lutteur et tendre poète, sincère jusqu'aux extrêmes conséquences dans ses haines et ses amours ; à sa fréquentation il apprit le dédain des cénacles, le mépris de l'approbation des critiques et la fierté qui n'accepte de jugement que de sa propre conscience.

Il adressa aussi ses hommages à des aînés glorieux, à Jean Dolent, si admirateur des autres qu'il met tout son art à se cacher lui-même, à Ernest d'Hervilly qui est non seulement un des poètes les plus finement spirituels, de ce siècle, mais un gentilhomme d'une sauvage noblesse de caractère ; enfin à ce grand Elémir Bourges qui est l'honneur suprême de la prose française en ces années où son nom, destiné à la gloire future, est à peu près inconnu des contemporains.

*
* *

Quoique résolument indépendant, Henri Degron fut mêlé à l'histoire littéraire de ces dix dernières années. Il fréquenta tous ceux qui commencent aujourd'hui à être célèbres. Il sut les obscurs héroïsmes des jeunes hommes qui, n'ayant pas de

quoi acheter du pain, trouvaient de quoi fonder des revues; il connut les folles idées écloses, après la fièvre du travail, dans les petites chambres du Quartier Latin; il participa aux aventures burlesques des nuits où les poètes, gravement déséquilibrés, erraient par bandes en hurlant leurs vers, du *Soleil d'Or* où Léon Deschamps domptait les Symbolistes chevelus, au *Chat Noir* où Rodolphe Salis vitupérait les bourgeois glabres. Riche d'un tel butin de souvenirs, Henri Degron a l'intention de nous donner un jour la *Légende du Symbolisme*, essai d'histoire littéraire (1885-1900) qui sera le complément attendu de la *Légende du Parnasse Contemporain* de Catulle Mendès.

Mais j'insiste de nouveau sur ce point: Henri Degron assiste à l'amusante mêlée littéraire sans y prendre part; son âme est ailleurs, dans les bois criblés de soleil, au bord des sources miroitantes, à l'ombre des meules bruissant d'insectes.

Il a achevé depuis nombre d'années un livre de prose poétique, suite de rêveries nostalgiques, *Pèlerinage vers l'Automne*, qu'il composa dans cette exquise et paisible vallée de Chevreuse fréquentée jadis par les génies méditatifs de Port-Royal.

Ce livre sera-t-il jamais imprimé? Hélas! On connaît le dicton: *habent sua fata libelli*. Un

roman obscène au titre aguicheur aurait plus de succès auprès de sa Majesté le Public, et plus de chances d'être accepté par ses fidèles pourvoyeurs, messieurs les éditeurs, que ces poèmes en prose d'un charme si limpide.

Henri Degron a fait une campagne de critique à la *Plume* (*Paysageries littéraires*), succédant à Adolphe Retté et Maurice Leblond. Sa critique peint l'homme ; elle est volontiers familière, facilement émue et se maintient toujours sur le ton de la causerie. Degron n'impose pas de principes : il nous explique tout bonnement ce qu'il a ressenti à la lecture d'un livre. Cette critique en vaut bien une autre, et c'est tout à l'honneur de Degron d'avoir, parmi les premiers, parlé comme il convenait de Saint-Pol-Roux et d'Eugène Demolder.

Mais avant tout Henri Degron donne ses soins aux divers recueils de poésie qu'il prépare. Il est le poète des plaines et des bois, non le poète rude et fruste qui vend ses ballades à la foire, mais le poète délicat et lettré qui lit ses classiques en se promenant à l'ombre des charmilles. Degron nous réserve quelques travaux de légère érudition, entre autres, une traduction en vers libres du doux Catulle. Elle sera, certes, un chef-d'œuvre de fraîcheur et de grâce tendre.

Je m'en voudrais donc de présenter Henri Degron comme un poète purement rustique ; il

est plutôt bucolique, avec la nuance d'artifice (mais non d'artificialité) que peut comporter cette épithète. Il eût pu suivre les pas de Jean-Jacques dans le parc mélancolique d'Ermenonville. Il apporte en ses jeunes mains la paix, la joie tranquille et la foi.

*
**

Toi donc, ami lecteur, qui es las du tumulte des grandes villes où les soirs s'épandent sur des désespoirs sans cesse renaissants et où les aubes se lèvent sur des espoirs toujours mourants, toi qui aspiras au calme de la lointaine contrée où la maison natale au toit de chaume abrite, à la lisière des blés, cent nids de pépianthes hironnelles, ô toi qui voudrais te reposer un peu sur cette terre, parmi ses herbes, ses parfums et ses fleurs, avant de te résigner au repos éternel dans sa boue et sa pourriture, ô toi mon frère en douleur, ouvre ce petit livre qui est comme l'herbier des prés, des champs et des bois si peu connus de notre triste nostalgie, et le poète modeste et fier que je célèbre sera heureux si tu peux dire, en le fermant, que tu as senti après lui le désir de sourire et de pleurer bien simplement, comme un homme.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE

La mort du romancier Charles-Louis Philippe aura été déplorée par tous ceux qui savent apprécier un généreux caractère, une noble sincérité et un talent original. Notre ami sera d'autant plus regretté qu'il atteignait à l'âge où l'écrivain, sans rien perdre de ses qualités natives, les met mieux en valeur, où l'art ordonne une plus savante disposition des mots et des images, où la réflexion et la volonté prennent le dessus des dons et de l'instinct.

Charles-Louis Philippe, j'en atteste ses derniers contes, commençait, lorsque la mort l'abattit en pleine œuvre, à mettre plus d'ordre dans ses idées, ses sensations et son vocabulaire. Jusqu'à ces derniers temps tout l'avait sollicité d'un égal attrait. Il voyait trop les choses sur le même plan. Le détail secondaire saillissait de ses tableaux aussi vivement que le morceau principal. Comme les myopes, il regardait de trop près sa toile. On eût dit qu'il pressentait sa fin, tant il mettait de hâte goulue à tout voir, tout sentir et tout dire, sans se douter que l'art consiste, non pas à copier la vie, mais à en dégager les lignes expressives.

Cette curiosité mal réglée est l'indice d'une heureuse abondance. Les défauts de Charles-Louis Philippe me sont aussi chers que ses qualités, car ils me précisent la nature de l'homme. C'était un badaud passionné. Tandis que les poètes suivent d'instinct les sentiers solitaires où ils espèrent cueillir la fleur bleue du rêve, leurs frères les romanciers préfèrent, par les grands chemins, se mêler à la foule dont la senteur est âcre, dont le verbe est haut, dont le geste est rude. De ceux-ci fut Charles-Louis Philippe. Il aime le peuple avant l'art, il obéit à la pitié plutôt qu'à l'inspiration, il détesta les riches parce qu'il adorait les pauvres. Un jour que je lui reprochais son penchant vers une sorte de tolstoïsme imprécis et vain, il s'emporta et se mit à débâter contre les riches, non pas à cause de leurs péchés d'omission ou de commission, mais simplement parce qu'ils étaient riches. Être riche, pour lui comme pour Jésus, c'était renoncer à l'état de grâce où ne peuvent vivre que les pauvres. Sa haine de la richesse était toute mystique ; il ne s'y mêlait aucune cupidité. Personne ne fut plus indifférent que Philippe à ce que la fortune peut conférer d'exquis, de rare et de délicat à la vie. Quand par hasard il s'aventurait dans le monde, il s'en retournait avec un vrai remords vers ses frères les pauvres qui

triment et pleurent et meurent dans les quartiers tristes de Paris.

Son style même se ressentait de ses fréquentations. Sa phrase, lorsqu'il essayait de décrire la misère physique ou morale de ses lamentables héros, se laissait aller à l'affaissement, à l'érailement, au dégingandement. Rarement écrivain mérita mieux qu'on dit de lui : « Le style est l'homme même. »

Aussi m'est-il impossible, en parlant de lui, de ne pas confondre dans le même souvenir l'auteur et l'œuvre. Je ne saurais séparer *la Bonne Madeleine* et *la pauvre Marie*, *la Mère et l'enfant*, *Bubu de Montparnasse*, *le Père Perdrix*, *Marie Donadieu* et *Croquignole* de celui qui les connut, les comprit et les aima. Charles-Louis Philippe ne créait pas ses types, il les rencontrait. Il dut le meilleur de son art à l'observation attentive et attendrie de la vie, comme Dickens, Daudet et Dostoïewski.

Charles-Louis Philippe, lorsque je fis sa connaissance, était un petit homme au nez flaireur, à la mâchoire déformée par une cruelle opération, au grands yeux avides de myope. Il était à la fois fort timide et fort sensitif, de sorte qu'il rougissait souvent, soit de confusion, soit sous l'empire d'une autre émotion.

L'expression dominante de sa physionomie

était celle d'une bonté à la fois attendrie et goguenarde. La bonté de Philippe était la meilleure, celle qui n'est pas dupe d'elle-même et qui escompte l'ingratitude d'autrui. Après quelques années de vie parisienne, cet air de matoiserie mansuette s'accrut sur son visage. Mais il se fût bien trompé, celui qui en aurait conclu au désenchantement d'un cœur trop facilement abandonné. La bonté de Charles-Louis Philippe resta forte et entière jusqu'à la fin. Mais, au contact du peuple de Paris, il avait appris à blaguer sa propre sensibilité, à tromper d'une gouaillerie ses larmes, à glisser l'aumône d'un mot ou d'une monnaie entre une amicale engueulade et une bourrade joviale. A le fréquenter, ce peuple enthousiaste, héroïque et moqueur, il avait acquis la pudeur de ses vertus.

Par sa nature même, Philippe avait quelque chose d'innocemment madré. Issu de race paysanne, il savait se défendre contre les autres et contre lui-même. Il ne fallait pas se laisser prendre à ses airs naïfs et à ses allures balourdes. Il était d'esprit fort déluré et comprenait tout à demi mot. Selon le joli proverbe, il entendait bien chat sans qu'on lui dît minon.

Charles-Louis Philippe naquit à Cérilly, dans l'Allier. Son père était sabotier. Plaisons-nous à imaginer l'enfant chétif, souffreteux et vif, épe-

lant son *ba, be, hi, bo, bu*, dans un coin de l'atelier saupoudré de sciure de bois, tandis que la mère prépare la bonne soupe fumante et parfumée, et que le père taille les sabots qui porteront les uns au bonheur, les autres au malheur, celui-ci à l'amour et celui-là à la mort, tous ces sabots qui taperont et claqueront sur les routes obscures de la destinée.

L'enfant se distingua de bonne heure à l'école et mérita une bourse d'études. Il entra au lycée de Montluçon, où il eut comme condisciple et ami le futur romancier Marcel Batilliat. Philippe serait vite devenu le souffre-douleur de sa classe sans la robuste protection de celui-ci. Chose étrange, il ne manifesta aucun goût pour la littérature pendant ces longues et ternes années de lycée. Son ambition d'enfant — je tiens ce détail de M. Marcel Batilliat — était de devenir général d'artillerie ! Il passa même avec succès les examens préparatoires de l'École Polytechnique ; mais on finit par lui faire comprendre qu'il manquait trop de prestance pour caracoler dignement derrière les batteries fumantes. Il connut alors des moments difficiles à Paris. L'ironique hasard voulut que ce petit homme timide et doux eût domicile rue des Mauvais-Garçons, qu'il quitta pour s'installer définitivement dans l'île Saint-Louis, où il retrouvait, au beau milieu de

Paris, le charme, la quiétude et les mœurs de la province. Il avait déjà fréquenté chez Mallarmé qui, à sa première visite, le présenta gravement aux poètes assemblés sous le nom de « Monsieur Louis Philippe ». Plus tard on le vit au café des Lilas en compagnie du peintre Charles Guérin et de Charles Chanvin qui écrivait alors de beaux vers. Celui-ci, qui est aussi long que Philippe était court, se faisait un devoir, chaque nuit, d'accompagner jusqu'à son île son ami qui s'offensait plaisamment de cette tutelle. Mais Chanvin s'obstinait à craindre pour Philippe une mauvaise rencontre. « Tu te ferais assommer d'une chiquenaude, » lui disait-il. Philippe avait la verdeur des petits hommes, et une nuit, sur le Quai Saint-Michel, pour prouver sa force, il chargea Chanvin sur son dos et le porta jusqu'au milieu du Parvis Notre-Dame. Je n'oublierai jamais ce groupe ; Chanvin tanguant et roulant sur le dos de Philippe, râclant le pavé de ses semelles, simulant les gestes du cavalier qui stimule sa monture, et Philippe, cramoisi, ahanant et nous soufflant, après avoir déposé son fardeau, la phrase célèbre de Bubu : « Je suis petit, mais costaud ! »

Charles-Louis Philippe était alors employé à l'Hôtel de Ville et occupait ponctuellement une chaise dans je ne sais quel bureau d'où l'on ad-

ministre le personnel des égouts. Aussi son chef, sans intention maligne, appelait-il Philippe, qui ne lui en voulait guère, son « petit poète des égouts ».

Plus tard il fut nommé inspecteur aux étalages. Ce nouvel emploi lui permit de flâner de droite et de gauche, de baguenauder avec les petits commerçants, d'assister à la lutte quotidienne du menu peuple de Paris contre les agents de l'autorité. Il dut plus d'une fois avoir l'aune longue, lorsqu'il s'agissait de mesurer un emplacement concédé à un pauvre bougre ou à une jolie fille !

Il s'était déjà fait connaître par plusieurs plaquettes éditées à *la Plume* ou à la *Bibliothèque de l'Association*. Il ne faut pas prétendre qu'il connut les déboires, les désillusions et les rancœurs des débuts difficiles. A peine eut-il publié ses *Quatre Histoires de pauvres Amour* qu'il attirait l'attention de tous ceux dont l'opinion importe. Et pourtant que de défauts dans ce premier essai ! Je note au hasard d'affreuses phrases : *Ne fouille pas le bruit d'une vie éparse. Ces chansons se déroulent, que rehaussent des roulements d'yeux prometteurs, épicées encore par le tortillement des hanches et les battements du ventre... Tous les émois inscrits aux chairs surgissent...* Je doute fort que les pires écrivains qu'avait trop lus Charles- Louis Philippe eussent

osé fouiller le bruit d'une vie éparse, ou dérouler des chansons que rehaussent des roulements et qu'épicent des tortillements et des battements, ou enfin faire surgir des émois inscrits aux chairs. On sent dans l'œuvre préparatoire de Charles-Louis Philippe tout l'effort d'un écrivain qui ne connaît ni les origines, ni l'histoire, ni les lois de sa langue. Et j'attribue de pareilles erreurs à une ignorance complète du latin.

Pourquoi donc admirions-nous ce nouvel auteur ? Mais pour des trouvailles naïves et inconscientes, pour d'adorables images qu'un Andersen ou un Gezelle lui eussent enviées, pour une fraîcheur d'âme que n'arrivait pas à déparer la pire littérature : *Tout se tait, car le bruit du cœur est si fort, si doux, qu'il n'est plus que lui au monde... Toi désirant mon cœur comme on désire un rêve... Je l'aime comme il faut aimer ceux qui conservent une voix gaie pour les petits enfants.*

Charles-Louis Philippe se révéla soudain au grand public par *Bubu de Montparnasse*. C'est sans contredit son meilleur livre. La phrase s'y adapte merveilleusement au lamentable sujet. Elle est populacière, affalée, geignarde. Les personnages y passent, faisant le dos rond, traînant la savate, gouaillant du coin de la bouche. Ce n'est que

lorsque Bubu entre en scène que l'on y sent une force et une volonté. Le verbe alors fanfaronne et claironne. Charles-Louis Philippe eut assez de tact pour ne donner ni tort ni raison à ses héros. Il les a rendus tels qu'il les a vus, et tels que nous les rencontrons dans les rues de Paris. Il eut le courage de se lier avec eux et l'honnêteté de les comprendre, car il ne les jugeait pas d'après les règles que nous nous imposons. Ou plutôt, sans désir de les réhabiliter, il savait qu'ils ne différaient guère par essence des beaux messieurs et des belles dames, dont la vie est souvent honte et fange et crime à l'égal de la leur.

Bubu de Montparnasse n'est pas un être fictif, sorti de l'imagination du romancier. Il a vécu, et sans doute vit-il toujours, indifférent à sa gloire. C'est avec une certaine appréhension que Charles-Louis Philippe le fréquentait, car il s'était mis en tête d'arracher à Bubu sa maîtresse, disons tout de go sa marmite, non pas pour les raisons qu'on pourrait supposer, mais parce que Philippe était toujours, comme dit le peuple, pour la justice. Or Bubu rouait de coups la malheureuse et entendait tirer de son corps meurtri tout le profit possible.

Charles-Louis Philippe conçut donc le projet d'éloigner de Paris M^{me} Bubu. Lui, Chanvin, Lucien Jean et d'autres se cotisèrent pour envoyer celle-ci à Marseille, hors d'atteinte de son marlou,

et pour lui assurer l'existence dans cette ville jusqu'à ce qu'elle y trouvât un honnête travail. Comme je devais, peu après, me rendre moi-même à Marseille, je fus nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire auprès de M^{me} Bubu de Montparnasse. Rendez-vous fut pris par lettre, et un soir d'hiver, par une pluie battante, je me trouvai au coin de la Cannebière et du cours Belsunce, tenant sous mon parapluie, comme signe de ralliement, un exemplaire de *Bubu de Montparnasse*. De la foule qui encombre ce carrefour surgit enfin une petite femme en cheveux, pâle, brune et maigriote. C'était M^{me} Bubu.

Nous allâmes boire une mominette dans un bar voisin, et comme elle avait l'habitude du monde elle eut vite fait de me mettre à mon aise. Elle m'avoua qu'elle en voulait à Philippe d'avoir, dans *Bubu de Montparnasse*, reproduit ses lettres sans en corriger les fautes d'orthographe. Je la rassérénai en lui affirmant que la faute d'orthographe était fort bien portée chez les plus grandes dames, voire chez les Académiciens.

Prenant confiance, elle me rassura sur son propre sort : elle me confia qu'elle avait déjà trouvé à Marseille un protecteur, un homme de loi, me dit-elle, sans préciser s'il était juge d'instruction ou garçon de vestiaire au tribunal : enfin elle se montra maternelle, malgré son jeune âge,

en me conseillant de m'abstenir de fruits de mer à Marseille, car depuis son arrivée elle souffrait d'un « petit choléra » qu'elle attribuait à une ingestion inconsidérée d'oursins. Je pus, en somme, envoyer un excellent rapport à ses protecteurs désintéressés de Paris.

Si je relate cet incident de la vie de Charles-Louis Philippe, c'est pour montrer son excellent cœur et pour prouver à quel point ses livres furent composés sur le vif. Ah ! il ne fallait pas dire du mal du « p'tit m'sieu Philippe », dans l'île Saint-Louis !

Après *Bubu de Montparnasse* parurent le *Père Perdrix*, *Marie Donadieu* et *Croquignole*. Philippe ne voulut jamais comprendre pourquoi ces trois livres, qui étaient, à son avis ses meilleurs titres au prix Goncourt, n'obtinrent pas le succès de *Bubu*. C'est, je le lui ai souvent dit, parce qu'il se mêla d'y faire du beau style. Il était admirable lorsqu'il consentait à écrire avec simplicité, selon sa nature. Mais il devenait détestable dès qu'il essayait de s'exprimer, oserais-je dire, à la façon de ces messieurs de Paris, comme un paysan qui s'engonce dans ses habits du dimanche.

Ce n'est pas à dire qu'on ne trouve pas, dans ces trois romans, de parfaits morceaux, mais tout n'y est pas fondu d'un jet, comme dans *Bubu*.

Pourtant son ami Lucien Jean, qui traitait les mêmes sujets que lui, aurait dû lui donner l'exemple du goût, de la mesure et de la retenue. Puis il avait fait chez Edouard Ducoté, ce poète de grand cœur dont l'accueil encouragea tant de débutants, la connaissance d'André Gide, à qui nous devons un des chefs-d'œuvre définitifs de la prose française, *la Porte étroite*. Celui-ci aurait pu lui donner les plus précieux conseils. Mais Gide préfère, non sans raison, la maïeutique au dogmatique, et il laissa Philippe libre de choisir ses voies.

On a souvent comparé la manière de Charles-Louis Philippe à celle de Dostoïevski et de Gorki. Pourquoi ne pas ajouter Tchernichewski ? Je puis cependant affirmer que Tchernichewsky lui était inconnu, que Gorki ne se révéla au public français qu'après la publication des premières œuvres de Philippe, et que Dostoïevski seul a pu avoir sur lui quelque influence. Mais laquelle ? Les écrivains qui s'astreignent à l'observation directe peuvent bien se ressembler par la méthode, mais les hommes et les choses soumis à leur examen varieront à l'infini. Il est peut-être possible d'imaginer un Charles-Louis Philippe russe décrivant *la Maison des Morts* et un Dostoïevski français chantant *Bubu de Montparnasse*, mais à quoi peuvent aboutir de si vaines suppositions ? Une

œuvre n'est que l'image de son créateur, et peu en importe la matière. Or, de l'œuvre de Charles-Louis Philippe restera l'image d'un des hommes les meilleurs, les plus généreux, les plus pitoyables qu'il fut possible de connaître. Il était doué des trois grandes vertus, la Foi, l'Espérance et la Charité. Sa voix s'est élevée du côté des ténèbres, en faveur de ceux qui y vivent, si l'on peut ainsi abuser d'un mot, car la vie des trois quarts de l'humanité n'est qu'une agonie lente. Puisse cette voix avoir de longs échos, et puisse l'âme de notre pauvre ami disparu survivre longtemps dans ses appels à la clairvoyance, à l'indulgence, à l'amour !

WALT WHITMAN

à Léon Bazalgette.

J'ai rencontré Walt Whitman à New-York, quatre ou cinq années avant sa mort. Il y était venu, selon sa touchante coutume, le jour de l'anniversaire de la mort d'Abraham Lincoln, faire une conférence sur le grand président qui avait payé de sa vie sa vigilante défense du « gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple. »

Je pris trois billets pour la conférence et j'allai quérir deux amis, Jonathan Sturges, le premier traducteur de Maupassant en Anglais, et Clarence Mac Ilvaine, qui est aujourd'hui un des directeurs de la fameuse maison d'édition Harper et Frères.

Nous étions à cet âge heureux (et que pour ma part je n'ai pas dépassé) où le respect littéraire prend toute la force d'une émotion religieuse. L'affiche portait que la conférence aurait lieu de très bonne heure l'après-midi ; on avait voulu ainsi ménager les forces du vieux Walt « Old Walt », comme l'appelaient ses familiers. Je n'ou-

blierai jamais notre longue attente dans cet immense théâtre glacial, à peine éclairé, sentant le moisi, ni ce public clairsemé de dévots dont les chuchotements rendaient plus sensible le silence intérieur et le brouhaha assourdi du dehors.

Dehors ! sous le pétilllement du soleil, nous nous doutions que les hommes éphémères couraient à leurs affaires, que les câbles du téléphone et du télégraphe follement vibraient, que les rois de la finance et de l'industrie, tapis au fond de leurs bureaux, troublaient ou apaisaient la vie du monde. Nous entendions, dominant le bruit de la foule, les sonneries impatientes des tramways, le trépidant tonnerre du métropolitain roulant sur sa charpente de fer, et, au loin, l'immense mugissement des paquebots qui brassaient les eaux limoneuses de l'Hudson et de l'East River. Vains bruits ! Ridicule agitation ! Soucis d'un jour ! Nous savions que, dans ce théâtre froid, silencieux et obscur, nous allions entendre une pauvre voix faible et chevrotante de vieillard, une voix que la foule n'entendait pas parce qu'elle ne prenait pas la peine de l'écouter, la voix du prophète qui marche au devant de sa race et au delà de son époque. Nous allions en un mot entendre le verbe qui plie à son rythme l'histoire de l'avenir, le Chant lyrique de la sainte démocratie.

Walt Whitman ! Le voici, à moitié paralysé, pouvant à peine marcher, s'appuyant de sa main droite sur une canne et pesant du coude gauche sur le bras du poète Stedman. Avec l'aide de son ami, il s'installa dans un grand fauteuil, devant des papiers dont il se servait à peine, se laissant aller au cours d'une lente improvisation. Et combien ce fut émouvant ! Il raconta la mort de Lincoln tout naïvement, tout simplement, comme si l'évènement avait eu lieu la veille. Pas un mouvement oratoire, pas un haussement de voix. J'y fus, telle chose m'advint. Et ce récit fut aussi empoignant que les rapports des messagers dans les tragédies d'Eschyle. Rien ne m'a mieux prouvé que l'éloquence ne consiste que dans l'émotion et la sincérité de l'orateur.

A la fin de la conférence, quelqu'un demanda que Walt récitât *Captain, my Captain*, l'ode dédiée par lui à la mémoire de Lincoln. La pauvre voix du vieillard s'éleva de nouveau, un peu avant le crépuscule, sanglotant plutôt qu'il ne psalmodiait les vers célèbres. J'étais en présence du sublime et je ne pus que pleurer en écoutant ce thrène que Francis Viélé-Griffin a si admirablement traduit en français.

Lorsque la voix mourut dans un bruit d'applaudissements, qui me parut attentatoire au deuil du poète, Stedman s'avança sur la scène et nous

annonça que Walt Whitman serait heureux de recevoir, le soir même, ses amis connus et inconnus à l'hôtel où il était descendu et dont j'oublie le nom.

Timides malgré l'invitation, mes deux amis et moi cherchâmes un prétexte pour présenter, mêlés à la petite foule des fidèles, nos hommages au Maître. Je me souvins à propos que je venais de recevoir de Paris quelques numéros de *la Vogue*, dont l'un contenant une traduction des *Enfans* (1) *d'Adam* par Jules Laforgue. Je courus chez moi, et muni du précieux opuscule, je m'en fus avec mes amis chez Walt Whitman.

On nous introduisit dans un grand salon déjà sombre où le poète, assis, recevait les visiteurs dont Stedman lui transmettait les noms. Attendant notre tour, je pus longuement le contempler de près. Je crois que jamais aussi beau vieillard n'a paru parmi les hommes. Certes Tennyson, Longfellow, Tolstoï furent beaux, mais d'une beauté plutôt spirituelle que plastique, tandis que chez Walt Whitman l'harmonie du corps était égale à celle de l'âme. Le visage était de proportions parfaites ; le front arrondi en dôme rappelait celui de Shakespeare ; sous la noble arcade sourcilière, les yeux, candides et bleus

(1) Sic. (Note de l'auteur).

comme ceux d'un petit enfant, pétillaient de malice et de bonté; les lèvres, pleines, rouges et charnues, dessinaient un arc d'une charmante finesse. Ce visage dont la douceur tempérait la majesté s'encadrait d'une chevelure et d'une barbe encore abondantes malgré l'extrême vieillesse du poète. Le teint rappelait exactement celui d'un jeune garçon blond un peu animé par la course. Les épaules étaient robustes, le cou rond et bien dégagé, les attaches fines. Jamais je n'ai vu un homme aussi frais, aussi net, aussi immaculé. Une jeune femme l'eût aimé d'amour, tant ce vieillard, aurait-elle dit, était appétissant, Il semblait nourri des sucres les plus purs de la Terre, et je me plais à imaginer que sa chair devait fleurir le soleil et l'écume marine. Il portait, ce jour-là, un veston de velours noir, un grand col rabattu de toile non empesée et de belles manchettes de dentelles. Car il était fort coquet à sa façon.

Lorsque mon tour vint de lui être présenté; je lui tendis, en bredouillant, mon numéro de la *Vogue*. Je ne sais comment je parvins à lui faire comprendre qu'il s'agissait de la traduction d'un de ses poèmes par un jeune poète français, Jules Laforgue. Un soudain éclair dans son regard, un sourire lui détendant le visage, un joli sursaut de son attention lassée me prouvèrent que mon offrande lui faisait plaisir.

— Ah ! comme je suis heureux qu'on me traduise en français ! s'écria-t-il.

Et je me rappelai le poème magnifique qu'après l'année terrible il avait dédié à la France. Il me demanda des renseignements sur Jules Laforgue, dont il aurait d'ailleurs peu compris le génie.

— Et quels poèmes de moi a-t-il traduits ? demanda-t-il.

— *Les Enfants d'Adam*, répondis-je.

C'est dans cette partie du recueil des *Feuilles d'Herbe* que se trouvent les passages qui choquèrent le plus la pudibonderie américaine, et qui firent ranger le chef-d'œuvre de Walt Whitman, par je ne sais quel *post master* ivre de vertu, parmi les écrits obscènes dont l'envoi par la poste expose l'expéditeur aux pires sévices de la loi.

Walt Whitman, eut un sourire à moitié content, à moitié espiègle, en me répondant :

— J'étais certain qu'un Français tomberait sur ce passage.

Le jour baissait. Le vieillard se sentait las. Nous n'abusâmes pas de sa patience. Et nous partîmes sans bruit, émus par son accueil de bon patriarche.

La rue. Les lampes électriques. Le tapage de la foule. Les gestes inutiles. Les vaines paroles...

OSCAR WILDE

Oscar Wilde, qui se plaisait à ses propres fables, portait deux bagues, dont l'une, prétendait-il, attirait le bonheur et l'autre le malheur. « Car, ajoutait-il, je n'ai jamais mélangé, comme la plupart des gens, mes parts de bonheur et de malheur. Je fus longtemps le plus heureux des hommes, je mérite bien d'en être le plus malheureux. Pour le moment, je subis l'influence de la mauvaise bague. »

Fataliste et stoïque, il souriait alors douloureusement à je ne sais quels affreux souvenirs, mais oubliait bientôt ses peines en imaginant quelque conte dont le héros était invariablement un roi ou un dieu, déployant ses aventures dans un palais de marbre, parmi les fleurs, les bannières et les musiques. Le rêve le consolait de la vie.

Je connus Oscar Wilde à Londres, au moment suprême de sa célébrité. Il allait par la ville, entouré de disciples, étonnant la foule, recherché de l'élite ; trois théâtres jouaient simultanément ses pièces. *Dorian Gray*, qui devait faire scandale, allait paraître. Il venait de publier *Intentions*, livre impertinent et paradoxal, où il

s'amusait à retourner, la tête en l'air, les aphorismes favoris de la bourgeoisie. Spirituel iconoclaste, il divertissait le public tout en lui faisant peur. Je crois même qu'entre deux coupes de champagne il faisait volontiers profession d'anarchie. Il avait déjà des détracteurs au fond des presbytères, mais peu d'ennemis dans la littérature, car il était foncièrement bon. Lui, qui devait connaître toute l'amertume de l'ingratitude humaine, ne profita jamais de son autorité pour nuire à un adversaire. Il ne se mesurait qu'à force égale.

D'ailleurs cet homme, qui pouvait paraître un peu trop naïvement glorieux, s'humiliait devant ceux qu'il reconnaissait comme ses supérieurs. Un soir, au Garrick Club, je le vis trembler comme un débutant en présence de Walter Pater, l'incomparable styliste de *Marius l'Epicurien*. Il fut le familier respectueux de Burne Jones, Walter Crane, Swinburne, Ruskin, Rossetti, Robert Browning. Bref, selon les idées de ce monde, Oscar Wilde fut parfaitement heureux, et, ce qui est rare, le savait et le disait.

Il suffit d'un procès follement engagé par lui contre le marquis de Queensbury pour que ce rêve trop beau s'écroulât. Oscar Wilde se réveilla un matin dans un cachot, parmi les ruines de sa vie et de son œuvre. Ses pièces furent retirées

de l'affiche, ses livres mis au pilon, et ses amis feignirent ne l'avoir jamais connu. Il n'était même plus Oscar Wilde : il était le détenu C. 3. 3. C'est de ce chiffre qu'il signa l'édition anglaise de la *Ballade de la Geôle de Reading*.

Il n'avait cependant pas assez souffert. Il devait encore être puni dans la personne des siens. C'est à Reading qu'il apprit la mort de sa mère ; après sa libération, il perdit sa femme ; enfin récemment, son frère lui fut enlevé. Il ne reste, je crois, de son nom que ses deux fils qu'il n'osait voir que clandestinement, à Genève.

Oscar Wilde résista à tous ces désastres. Il avait défié la destinée, il avait fait le sacrifice du moindre espoir, et très noblement, sans forfanterie, il affronta la Vie en souhaitant la Mort. La mort même lui fut cruelle, et ne le prit qu'après s'être fait longtemps attendre. Il a enfin la paix. Devant son cadavre, je demande aux plaisantins et aux hypocrites de désarmer. Cet homme a rempli la mesure de l'expiation.

Nous sommes à une époque où l'on parle beaucoup de charité et où on la pratique peu. Nous vivons de conventions au lieu de juger sainement chaque acte en ses causes et par ses conséquences. En matière sexuelle, nous sommes particulièrement injustes et nous qualifions bien légèrement de vice punissable ce qui n'est souvent

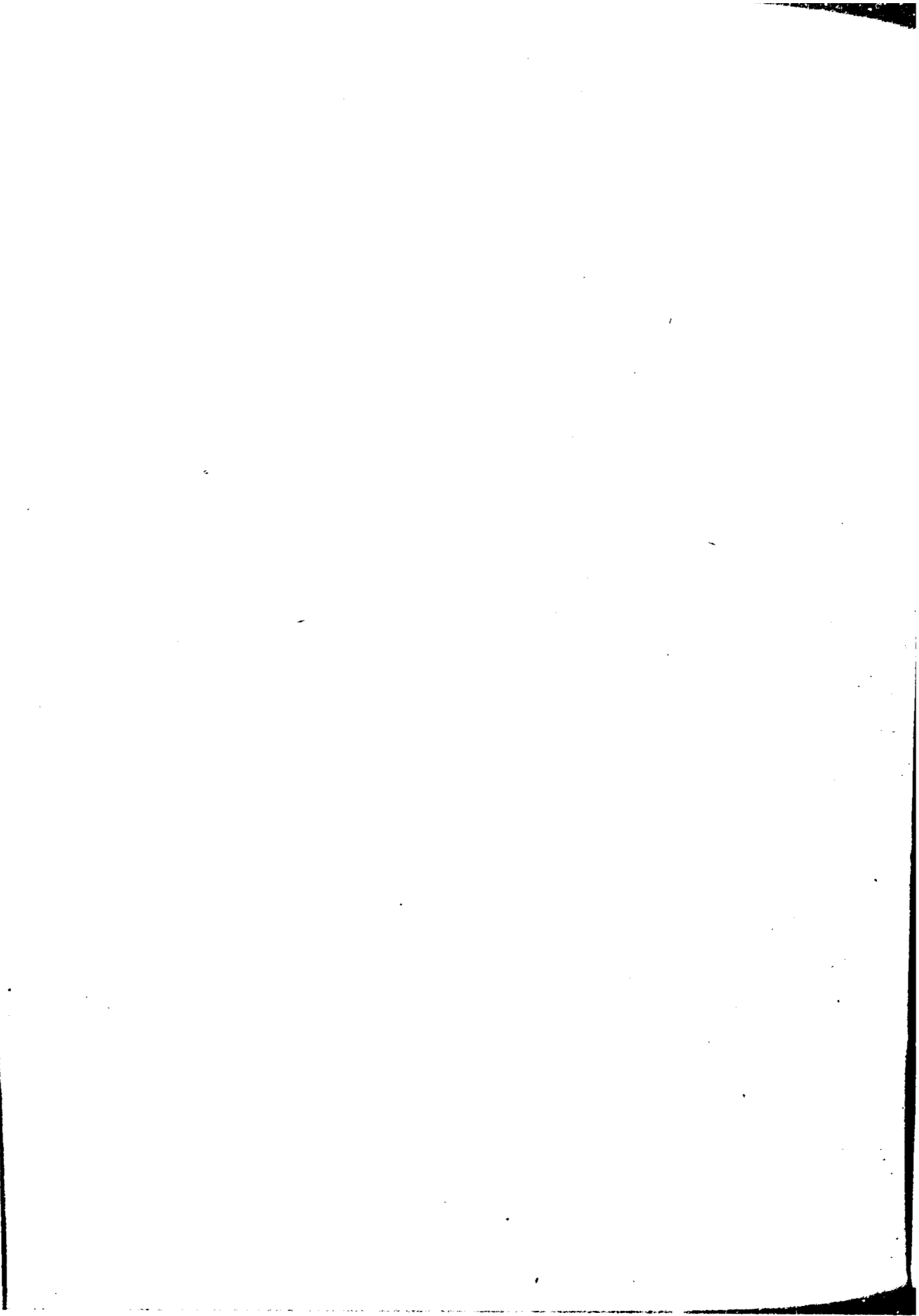
que pitoyable maladie. Ainsi la démence dont souffrit Oscar Wilde l'emporta, dans l'opinion publique, sur toute une vie de haute pensée, d'honnête labeur et de noble sentiment.

Cette bégueulerie de l'opinion ne s'inspire-t-elle pas de la haine de l'art ? Les savants, eux, peuvent se livrer impunément à des polissonneries dont rougirait un pornographe de profession. Je n'en veux pour preuve que ces innombrables traités sur les anomalies sexuelles qui garnissent les vitrines de nos libraires. Combien en est-il qui soient véritablement scientifiques ? Cependant la police n'ose toucher à un livre qui porte l'estampille de la Faculté. Mais qu'un artiste plein de miséricorde, comme Baudelaire ou Georges Eekhoud, se penche, les larmes aux yeux, sur les pauvres malades de l'amour, aussitôt les moralistes de sacristie et d'arrière-boutique crient haro sur lui, le dénoncent à la vindicte publique, et n'ont de cesse qu'ils ne l'aient moralement déshonoré.

Oscar Wilde, qui se débattit toute sa vie contre sa folie, mourut, victime de ces moralistes. Il avait pourtant écrit de beaux vers comme *Poèmes* et *le Sphinx*, de la critique dans *Intentions*, des contes, *le Prince Heureux* et *la Maison des Grenades*, un roman, *Dorian Gray*, des pièces de théâtre, *Salomé* et *l'Eventail de lady Winder-*

mere. Qu'importent ces œuvres aux boutiquiers et aux sacristains ? Cela ne compte pas quand on a fait deux ans de prison.

Moi, devant la mort de l'homme le plus malheureux de ce temps, je crie pitié et j'invoque l'oubli. Ce qui fut le détenu C. 3. 3. est à jamais prisonnier de la grande Geôlière. Que l'œuvre d'Oscar Wilde nous paraisse désormais dans la serene beauté de l'anonymat. Soyons au moins aussi pitoyables que la tombe !



ANA

De son vivant, on accusa souvent Oscar Wilde de plagiat. Un jour, dans un salon, Whistler fit devant lui un bon mot.

« Ah ! Jimmy, dit Wilde, comme j'aurais voulu trouver ce mot ! »

« Vous le trouverez », répondit sardoniquement Whistler.

*
*
*

Whistler se promenait un soir au bord de la Tamise avec une dame protectrice des arts. Celle-ci ne tarissait pas sur la beauté du paysage. Ne trouvant plus d'épithètes, elle s'écria : « On dirait un Whistler ! »

« Hé, hé ! répondit celui-ci, la Nature fait en effet des progrès, de petits progrès... »

*
*
*

C'était à l'époque où Francis Jammes ne pouvait guère écrire un poème sans parler de son vieux chien. Or, dans une de ses élégies, où il était question d'Orthez, de sa maison, de ses meubles, de ses livres, de sa pipe, Jammes commençait ainsi un vers : Bonheur est là...

Stuart Merrill eut occasion de féliciter Jammes au sujet de ce poème, et s'attendrit particulière-

ment sur le « vieux chien Bonheur, au nom si touchant. »

Francis Jammes répondit : Bonheur n'est pas un chien, c'est Raymond Bonheur le compositeur...

*
**

Au banquet offert en... à Edmund Gosse, Verhaeren et Maeterlinck étaient assis face à face. Deux anglais, ignorant le physique des deux poètes belges, faisaient des déductions : Vous voyez le maigre, qui a de longues moustaches, qui mange à peine et ne boit que de l'eau, c'est sûrement l'auteur de *la Princesse Maleine*, tandis qu'il n'y a aucun doute que le gros qui dévore comme deux et redemande de tout ne soit l'auteur des *Flamandes...* »

*
**

Maurice Maeterlinck conduit lui-même son auto. Un jour qu'il faisait une promenade aux environs de Grasse avec M^{me} Georgette Maeterlinck il s'arrêta déjeuner à un hôtel. Pendant que Maeterlinck garait l'auto, sa femme gagna la salle à manger. L'illustre poète voulut l'y suivre, mais un maître d'hôtel inflexible s'y opposa : « Votre salle à manger est au fond du couloir ». — « Comment, puisque je vois ma femme dans cette salle-ci. » — « Votre femme ! ça ne prend pas. » —

« Vous ne savez pas qui je suis ! » — « Je ne sais pas qui vous êtes ? Cela se voit pourtant bien : vous êtes le chauffeur de madame ! »

* *

Quand Ernest La Jeunesse vint faire la conquête de Paris, il manquait de timidité. Il alla voir un matin Anatole France. Celui-ci le reçut avec sa courtoisie ordinaire, et s'enquit de son nom.

« Je suis La Jeunesse »

« Enchanté de l'apprendre. J'aime beaucoup la jeunesse. Hélas ! pour moi la vieillesse commence. Mais vous m'avez mal compris. Je vous demandais votre nom »

« Je suis La Jeunesse. »

Anatole France s'inquiétait, et cherchait à se rapprocher de la porte, lorsque son visiteur précisa :

« Je suis La Jeunesse, auteur des *Nuits et des Ennuis*. »

« Que ne le disiez vous ? »

* *

Stéphane Mallarmé recevait chez lui les mardis les dévots du monde entier. Ceux-ci venaient sans autre forme de présentation qu'une carte de visite présentée au maître, qui répondait souvent en personne au coup de sonnette.

Or, un jour, Hubert Crackanthorpe, qui fût devenu un des plus grands romanciers anglais s'il ne s'était lamentablement suicidé à Paris, arriva de cette façon improvisiste. Le bon Mallarmé lut à la hâte la carte qu'on lui tendait dans la demi-obscurité du vestibule, et ouvrant la porte de sa petite salle à manger, où étaient réunis les fidèles des mardis, annonça de sa voix douce et...

« Messieurs, je vous présente un confrère anglais, M. Hubert Crackanthrope. »

* *

Un jour Stéphane Mallarmé reçut un Japonais muni d'une lettre d'introduction d'un de ses compatriotes. Celui-ci écrivait : « Mon ami ne sait pas un mot de français, mais il danse à la perfection. »

Et Mallarmé de se lamenter sur l'exiguité de sa salle à manger où le Japonais n'aurait pu danser que sur la table, parmi les grogs servis par M^{lle} Mallarmé.

* *

Forain venu à Bruxelles avec le peintre Flameng, avait été invité par les collaborateurs du *Masque* à un dîner intime. Rendez-vous fut donné à la terrasse du Grand Café, sur le boulevard Anspach, le célèbre boulevard Anspach, le boulevard qui est à l'instar de Paris.

Forain, dissimulant sa goguenardise, se pencha

vers Flameng : « Dites donc, vous ne trouvez pas que cela ressemble étonnamment à la rue de Rambuteau ? »

* *

Le même soir après dîner, Forain critiquait avec des gestes véhéments les nouveaux artistes. « Ils dessinent des bras longs comme ça et des jambes longues comme ça ! heureusement qu'il y a le cadre pour les arrêter. »

Est-ce pour cela que Matisse a supprimé le cadre de ses tableaux ?

* *

Jean Moréas, qui était un gentilhomme de race et de cœur, n'avait guère l'usage du monde. Le sel de ses plaisanteries n'était pas toujours attique. Un soir qu'il dînait chez des gens qui ne lui voulaient que du bien, il aperçut un petit groom qui aidait le maître d'hôtel à desservir. Alors Moréas, se tournant affablement vers son hôtesse : « C'est votre fils, Madame ? »

* *

Par un été fort chaud, Jean Moréas qui n'avait pas quitté Paris depuis quinze ou vingt ans, se décida, malgré sa peur des arbres, à faire une villégiature dans les environs de Paris. Il consulta un guide et fut immédiatement séduit par Athis, à cause de [la désinence grecque de ce

nom. Il alla même y régler les conditions de son séjour. A son retour un ami le rencontra murmurant déjà des vers à la gloire d'Athis. L'ami lui demanda où l'on devait lui écrire dans cette charmante banlieue. Moréas laissa tomber son monocle, prit un air navré et avoua : « C'est ridicule. Je logerai à Athis chez Madame Conneau. Non, est-ce assez ridicule : Jean Moréas, à Athis, chez Madame Conneau ! »

Il trouva même si ridicule cette adresse qu'il finit par renoncer à sa villégiature.

*
* *

Les soirées du Théâtre d'Art et de l'Œuvre étaient aussi distrayantes par les petites comédies jouées entre spectateurs que par les pièces jouées sur la scène.

Un soir, un Symboliste qui était jeune alors et peu connu, prit sa place au fauteuil d'orchestre, non sans peine, car le considérable bedon d'un vieux monsieur, son voisin, rendait difficile le passage. Arrivé à destination, il se retourna pour lorgner la salle. A sa stupéfaction, il s'aperçut que tout le monde le regardait, les uns riant sauvagement, les autres, plus indulgents, se contentant de sourire. Il crut d'abord à quelque désordre dans sa toilette. Se rasseyant, il constata discrètement que rien dans sa mise ne pré-

tait au ridicule ni ne choquait la pudeur. De nouveau il se leva et lorgna le public. De nouveau il crut pouvoir constater qu'il était le point de mire de tous les spectateurs.

« J'ignorais que je fusse si connu ! » se disait-il à lui-même, et il se félicitait dans son cœur.

Aux trois coups en se retournant brusquement vers la scène, il heurta du coude le vieux monsieur, son voisin, qui s'endormait déjà et qui proféra quelques paroles peu aimables.

Et le jeune Symboliste s'aperçut que son voisin n'était autre que Sarcey. C'est Sarcey qu'on regardait ; c'est Sarcey dont on riait et souriait, c'est Sarcey seul qui était l'objet d'une curiosité à laquelle il était bien indifférent. Et notre jeune Symboliste, rêvant à des revanches futures, ne se retourna plus vers la salle.

* * *

Un peintre célèbre par ses excentricités, ses distractions et par cet égoïsme transcendant qui caractérise certains artistes, annonce à un ami rencontré dans la rue que sa femme vient d'accoucher d'une fille.

« Tout s'est bien passé ? » demande l'ami.

« Oui mon vieux, répondit l'autre. C'est même épatant : j'ai souffert beaucoup moins que je ne m'y attendais. »

**

Cela se passait dans l'atelier de Gauguin, un jour que celui-ci, glorieux sous son gilet breton, recevait quelques amis. Strindberg s'y trouvait, neurasthénique et presque fou, tel qu'il devait se dépeindre plus tard dans son livre hallucinant, *Inferno*.

Séverine parut, et fut présentée au poète suédois. Elle entama tout de suite une discussion sur le féminisme. « Allons, Monsieur Strindberg, avouez que vous exagériez votre misogynie, que vous posez un peu... » Strindberg, calme encore, protestait de sa sincérité et de son horreur des femmes. Séverine s'entêtait, et peu à peu Strindberg s'énervait. « Alors cher maître, vous ne voulez pas admettre que nous soyons parfois égales et même supérieures aux hommes, que nous ayons des qualités qui compensent nos défauts, que nous... »

Soudain Strindberg, cramoisi, les yeux hors de la tête, les veines du front tendues à éclater, hurle comme un démon un NON qui fit vibrer tous les carreaux de l'atelier et fuir la bonne Séverine vers de vagues escaliers.

**

C'était au temps où Jean Moréas, sous la direction occulte de Maurice Duplessis fondait l'école

romane. Parmi les néologismes qu'il tâcha d'introduire dans la langue française il tenait surtout à l'apocope.

L'apocope consiste — monsieur Beulemans a le droit de l'ignorer — en l'ellipse d'une lettre, généralement de l'e muet à la fin d'un mot.

Or un jour que quelques poètes prenaient le café avec Moréas à la terrasse du café Vachette, celui-ci se tourna vers Henri de Régner et lui demanda à brûle pourpoint :

« De Régner, est-ce que vous cultivez l'apocope ? »

Et le poète d'Aréthuse, penchant sa haute taille, avec son sourire très doux, un peu las et secrètement ironique, demanda :

« Quel est donc ce légume, Moréas ? »

*
**

On sait qu'à un moment Swinburne, Rossetti et Hardy vécurent ensemble dans la même maison à Londres. Cette belle union ne dura guère. Rossetti se sépara de bonne heure de ses amis pour loger à part. Comme on lui demandait la raison de son départ, Rossetti, furieux, répondit : « Voici : quand Swinburne est saoul, il a la manie de grimper jusqu'au premier étage, de s'asseoir sur l'escalier de chêne poli, et de se laisser tomber de marche en marche jusqu'au rez-de-chaussée.

Or, j'en ai assez, entendez-vous, j'en ai assez, d'entendre dans l'escalier le *boum, boum, boum* du gros derrière de Swinburne I.. »

*
**

William Sharp racontait que Swinburne étant jeune, lorsqu'il sortait énervé, le dimanche matin par quelque fête un peu vive, prenait un hansom. Et chaque fois qu'il passait devant une église où les fidèles entraient pour messe ou service, il sortait obliquement de la voiture tel un diabolin sa face blanche incendiée d'une crinière rousse, et glapissait d'une voix de tête : « *Damn God ! Damn Jésus Christ ! Damn the Virgin Mary ! Damn the Holy Ghost !* » Puis soulagé, il retombait au fond de sa voiture, heureux d'avoir manifesté de cette façon intempestive son horreur du Christianisme.

*
**

On sait que la fameuse poétesse Fiona Mac-Leod dont la renommée fut grande, n'était autre que William Sharp, à qui la critique s'obstinait à dénier tout talent. Henry D. Davray fit connaître le premier le nom et les œuvres de Fiona Mac-Leod en France. Et il ne tarissait pas d'éloges sur la beauté de la mystérieuse poétesse, dont on lui avait fait voir une photographie à Londres. « Mon

vieux », disait-il, à Stuart Merrill, « j'en suis positivement amoureux. »

Lorsque William Sharp mourut, le mystère de sa double personnalité fut révélé au public. Et le lendemain de sa mort, Stuart Merrill trouva notre Henry D. Davray, en contemplation devant un portrait de Sharp bien moustachu et barbu qui venait d'être publié dans le Graphic. Et Davray, se tournant vers son ami, frappa le journal avec rage et s'écria d'un air indiciblement désabusé et comique : « Et dire que depuis des années je suis amoureux de ce sale vieux poilu ! »

*
**

COQUELIN, PARSIFAL, JARRY, GIGOT.

Coquelin était un grand acteur, mais en dehors de son art il pouvait être ridicule comme seul un boulevardier sait l'être. Un de nos collaborateurs le rencontra à Bayreuth, alors que Bayreuth était encore un lieu de pèlerinage. La foule silencieuse, recueillie, sortait d'une représentation de Parsifal.

Une dame avisa Coquelin, et lui demanda ce qu'il pensait du drame sublime. Alors Coquelin, gonflé comme un coq, claironna : « Charmant, Madame ; c'est absolument charmant ! »

*
**

Alfred Jarry était, au naturel, un être exquis et

courtois. Ses amis seuls connaissaient sa grande simplicité, la sûreté de son commerce et l'orgueil très noble qui l'animait. Mais le public s'obstinait à lui prêter les traits du père Ubu, et Jarry se prêtait trop à ce jeu. On peut dire qu'il se (1) d'avoir porté la tunique d'Ubu.

Un jour qu'il déjeunait chez de braves bourgeois, la dame de la maison vers la fin du repas se pencha vers lui. « Mais, Monsieur Jarry, vous ressemblez à tout le monde ; on m'avait cependant dit que vous étiez si extraordinaire, et fort grossier, tandis que je constate que vous êtes tout à fait bien élevé. » — « Merdre », riposta Jarry, sachant ce qu'on attendait de lui ; « qu'on me rapporte le gigot, ou, par ma cornegidouille, je vous fais tous décerveler. » — Quand le gigot reparut, Jarry l'empoigna des deux mains et se mit à le dévorer à pleines dents comme un sauvage à la foire. Son hôtesse était aux anges, et le pauvre père Ubu en fut quitte pour une indigestion.

*
**

Oscar Wilde écrivait à Stuart Merrill : « J'irai dîner chez vous demain, à condition que vous n'invitez pas votre ami X. Il est tellement sérieux que je ne comprends pas un mot à ce qu'il me dit. »

(1) Blanc dans le texte.

QUELQUES NOTES DE VOYAGE

GENÈVE

I

Genève est une honnête ville. Il me semble naturel que ses habitants se soient adonnés à l'horlogerie, car, de toutes les villes de l'Europe, elle est celle qui sait le mieux l'heure qu'il est. Elle n'avance pas comme cette folle de Paris, elle ne retarde pas comme la somnolente Bruges. Elle suit son évolution en se méfiant des révolutions. Elle est libérale sans licence, elle est conservatrice sans réaction. Aussi dénuée de fantaisie, est-elle un peu ennuyeuse, comme ces tantes de province qui font chaque année des confitures à date fixe. Elle est par trop raisonnable. Elle fait peur aux poètes.

Pourtant elle a son charme, qui est celui du bon sens, de la bonne foi et de la bonne volonté. Je doute qu'on doute beaucoup à Genève et je crois qu'on y croit fortement. Genève est protestante, sinon avec grâce, du moins avec dignité. Si elle n'a pas la légèreté française, elle n'a pas non plus

la lourdeur allemande. Et, à fin d'analyse, on ne peut s'empêcher de l'estimer sans pouvoir s'en passionner.

Genève a aussi sa mélancolie spéciale, qui est celle, oserais-je dire, d'une femme trop vertueuse. Venise attriste comme une courtisane vieillie qui compte les bijoux de sa jeunesse ; Vienne a quelque chose d'une archiduchesse qui aurait mal tourné ; Londres est une pâle garce détraquée qui boit trop de whisky, et qui fume pour secacher le soleil. Mais Genève!... Vous connaissez comme moi l'expression d'infini regret qui alanguit le regard des femmes qui furent trop fidèles à leurs devoirs. Ces vierges sages ont l'air de mendier la passion comme leurs sœurs les folles mendient l'estime. Ainsi Genève me semble triste de sa séculaire honnêteté. Elle ne connaît ni éclats ni élans. Elle n'a jamais vu rouge. Son noble drapeau n'est teint que du sang des blessés à qui elle a porté secours. La Croix de Genève ne flotte sur les champs de bataille qu'en signe de miséricorde, de pardon et de fraternité.

Aussi, Genève ne voudrait-elle pas, malgré quelques secrets de son cœur, qu'on l'aimât comme une maîtresse. Il faut la respecter, vous dis-je comme une sœur de charité protestante.

II

Au long du lac Léman, dont l'onde grise, verte et bleue est plissée par le sillage des cygnes, on entend du matin au soir des musiciens ambulants chanter au son des harpes, des guitares et des violons *Santa Lucia, Carmela* ou *Addio Napoli*. C'est triste à mourir, car personne ne les écoute, et les prestes chansons napolitaines semblent avoir mal aux ailes. Il faudrait le parfum des fleurs, la gloire des haillons, la folie de l'amour pour qu'elles éclatassent mélodieusement au cœur des lazzaroni.

Sur l'onde grise, verte et bleue, les cygnes traînent sagement leur sillage...

III

Sur ce quai des Eaux-Vives, une lourde après-midi d'été, un vieillard pince de la harpe en do-delinant de la tête et une petite fille coiffée d'un chapeau vert à fleurs rouges râcle du violon qu'elle tient appuyé, comme les angelots des peintres viennois, sur son ventre bombé. La musique de ce couple disparate sonne comme une ironique invitation à la gaieté. Une brise brûlante remue l'ombre des marronniers sur le bitume. Un chien lappe à coups rapides l'eau qu'un arro-

seur projette dans le ruisseau. Un cheval de fiacre, les oreilles prises dans une résille à pompons, bat la mesure de sa bonne grosse tête.

Et quand je pense à Genève où je traînais, cet été-là, ma faiblesse et ma tristesse, je revois encore ce cheval sur le quai désert, ce chien hâletant de soif, l'ombre violette des marronniers, ce vieillard dont le chef branlait et la pâle petite fille au violon rouge.

VENISE

I

Chaque ville a sa voix. Celle de Venise est la plus amoureuse du monde. Elle est faite de l'obscur clapotis de l'eau contre ses marches de marbre, du roucoulement pâmé de ses tourterelles dans les mille niches de Saint-Marc, du tintement ténu des mandolines que bercent dès la minuit les gondoles à multicolores girandoles. De l'eau, des ailes et des chansons !

II

Du fond de la lagune, à l'heure de l'agonie du soleil, on prendrait les dômes de Venise pour d'énormes bulles que l'on s'attend à voir, au son

des cloches, crever, bleues, roses ou jaunes, parmi les gloires, les pompes et les triomphes d'un crépuscule où semblent vibrer de longues trompettes d'or aux lèvres des Victoires que peignit Veronèse.

III

Une nuit, sur la lagune, nos deux gondoles nous portaient au long des murs de l'hospice des fous, par le chenal où les cadavres des noyés de Venise vont vers la mer. Il faisait chaud comme l'haleine d'une femme amoureuse et noir comme l'âme d'une tombe oubliée. Parfois, au ras des eaux, de lourds éclairs pourpres palpaient, révélant, en intermittente illumination, des villes pâlement accroupies sur leurs îlots. Et selon le jeu des ténèbres et de la foudre, la gondole qui nous suivait dressait à mes yeux une proue teinte de sang ou s'engloutissait dans le néant, comme si elle portait lourdement sur quelque Styx des âmes mortes de trop de volupté, de trop de désespoir ou de trop de souvenirs.

IV

Dans la ville nocturne qui sent la friture, le citron et l'urine, elle passe et repasse, les yeux énormes dans une petite face pâle qu'écrase la

masse tassée de la chevelure. Et à chaque mouvement de ses grêles hanches, les franges de son châle noir ondulent comme au rythme d'une danse. Elle chantonne d'une voix un peu rauque quelque chose de voluptueux et de menaçant. Et quand elle glisse sous le rayon jaune d'une lanterne je vois palpiter sous son menton pointu un mol éventail rouge.

V

C'est une petite fruiterie tapie près du pont du Rialto. Tout le cadre de la boutique est garni de branches de laurier. Au-dessus de la porte ramage, à jabot gonflé, un canari. Et depuis l'ombre silencieuse de l'échoppe jusqu'au soleil tintamarrant de la ruelle, bataillent, en un fastueux étalage, les jaunes des oranges, des citrons et des abricots, les rouges des cerises, des tomates et des piments, parmi lesquels s'assombrissent le roux tavelé des bananes de Barbarie, le brun lisse des nêfles du Japon et le violet givré des figues de Sicile. Dans un seau d'eau posé par terre des champignons flottent.

VI

Dans les quartiers populaires, les poissonneries restent ouvertes une partie de la nuit. Sous l'é-

clairage crû s'amoncellent les brunes fritures de sardines, de crabes, de poulpes. Des écailles d'or et d'argent reluisent dans la blancheur bleutée des faïences. Les homards, d'un rouge luisant, se tassent sur des tapis d'algues vertes. Et les fillettes viennent sur le tard, le châle sur les cheveux, l'éventail aux doigts, acheter une assiette de *frittura mista*, et sourient d'un air aigu et oblique aux clins d'œil des passants, tandis qu'au fond d'un café voisin vibre une mandoline.

VII

La gondole, dont la proue déviée d'un brusque coup de rame fait paresseusement clapoter l'eau huileuse, vient de doubler le coin d'un *rio*. Sur les marches d'un palais à la porte lourdement écussonnée, une fillette, dont la nudité musclée fait éclater un trop étroit maillot blanc, avance un pied dans l'eau, repliant l'autre sous sa croupe. Elle est soulevée sur ses paumes, bombant une menue poitrine, tâtant de l'ortell la fraîcheur du bain. Sa lèvre rit, ses paupières se plissent, ses narines frémissent. Mais voici qu'à la vue inopinée de notre gondole, elle se détend toute. Elle retombe assise, une main aplatie sur la marche humide, l'autre fourrageant les poux que couve la broussaille blonde de son chignon. Nous passons.

Et dans le canal où la rame du gondolier a remué des épluchures de légumes, des coquilles d'œuf et des écorces de fruits, la fillette, dressée tout à coup et nous éclaboussant de son rire et d'une verdâtre écume, plonge.

VIII

Tristes prostituées de Venise ! L'une d'elles, bouffie, jaune et malpropre sous le châte noir à longues franges, le peigne d'écaille fiché à la diable dans un crasseux chignon, l'éventail battant veulement entre ses doigts boudinés, m'attire au fond d'un *cortile*. Elle sent l'ail, la sueur et le musc. Elle me propose, la lamentable et chenue fille de joie, les voluptés que décrit l'Arétin. Et sa langue pointue, entre ses quelques dents, tremble comme celle d'un vieux perroquet ivre de luxure.

Dans la rue le rire des mirlitons reprend, narquois, nasal, blasphématoire.

IX

Une petite prostituée m'intéresse. Comme le papillon vole aux lumières, elle vient à la musique. Elle est fine, langoureuse et svelte, et tourne interminablement avec la foule autour de l'orchestre

de la Place Saint-Marc. On ne saurait soupçonner qu'elle loue à la nuit son joli petit corps, si, sous sa jupe simple de dentellière, on n'apercevait, en cuir verni et à bouffettes noires, des souliers Louis XV à hauts talons.

X

La chaleur tombait de tout son poids sur la ville. Au dessus des dalles des quais, l'air tremblait visiblement. Un barcarol, enfumé dans l'ombre qui bordait avarement les maisons, suçait de ses lèvres avides une orange. Nous sortions de l'Académie des Beaux-Arts. Le soleil nous frappa comme une massue de flamme. Nous nous sentions défaillir et délirer. Mais au détour d'une rue j'aperçois une *flaschetta*. Nous soulevons la lourde courtine de toile, et nous voici tâtonnant dans les ténèbres froides où s'aperçoivent à peine, le long des murs, des rangées de tonneaux. Au comptoir nous demandons du marsala, et lentement, à coups comptés, nous buvons le bon vin glacé dans le silence obscur de la bibine, le bon vin glacé qui glisse sa fraîcheur sur nos gorges écorchées, le bon vin glacé...

XI

Une voile orangée sur l'Adriatique, contre un ciel plombé d'orage.

XII

J'ai vu ce soir Venise si sombre qu'on n'aurait pu la rendre en image que par la mine de plomb, en y frottant, contre trois lointaines vitres luisantes, un peu de pastel rose.

XIII

Je me souviens avec une infinie douceur d'un pan de vieux mur croûlant dans l'eau stagnante d'un *rio* où passaient bien rarement des barques chargées de fruits ou de légumes. L'eau marine et les siècles lui avaient donné des tons de porphyre et de jade. Ça et là, les sels avaient irisé ses pierres comme des opales, les avaient transmuées en rubis, ou les avaient verdies comme des émeraudes. Et le soir des beaux jours, un peu avant le crépuscule, le vieux mur étincelait sourdement sous un avant-dernier rayon de soleil, comme le trésor mystique de la vieillesse et de la pauvreté.

FLORENCE

I

Les fleurs de Florence parfument la mémoire. Voici, telle que je la revois cette année, la boutique d'un fleuriste, à la saison de la première commu-

nion. Au seuil de la porte éclosent, l'une blanche comme l'innocence d'une fillette, l'autre rose comme son premier rêve d'amour, deux azalées. Des cornets de faïence suspendus à la devanture s'érigent, trompettes aux conques blanches qu'y auraient posées des archanges, les arums célestes et royaux. J'entre... Les iris, groupés en raides faisceaux, confondent leurs notes mauves, du bleu léger au violet le plus lourd. Partout éclatent en sauvages désaccords, les tulipes écarlates, jaunes ou bariolées, les renoncules jaunes ou rouges, au cœur noir, les œillets blancs, sanglants ou tigrés. Comme des notes de flûte ou de hautbois, les languissants lilas, les tendres mugnets, les délicats myosotis adoucissent la fanfare des autres fleurs. Ici et là jaillissent, du col élané de vases japonais, des branches cassées de cerisiers, de pêchers ou de pommiers en fleurs, encore émues, semble-t-il, du murmure des premières abeilles. Et, détail charmant, parmi les rosiers plantés dans des jarres de terre cuite, un petit chat blanc au collier de cuir rouge farfouille de sa patte les glorieuses fleurs tremblantes, puis dressé d'un brusque et souple élan au long d'une tige, hume de son museau plissé, les yeux éteints de plaisir, le cœur frais et brûlant d'une rose incarnat.

II

J'ai vu jadis Florence un jour de carnaval. La racaille se pressait dans la Via Calzaioli : hommes habillés en femmes, femmes vêtues en hommes, arlequins et colombines, faux nez en carton et barbes postiches en crins, mirlitons et ocharinas. Toute la joie glapissante et malsaine du mardi-gras moderne. Odeur de sueur et de poussière.

Soudain un remous dans la foule et la subite surprise du silence. De leur pas rapide, crucifix en tête, la cagoule sur le visage, passent, portant un cercueil sur un brancard, fugitive vision de la foi du Moyen-Age, les sinistres et secourables frères de la Miséricorde. Ils fendent la foule du signe incliné de la croix. Je les suis. Une porte d'église s'ouvre auguste et noire. puis se referme pour recueillir le mort dans l'ombre, la paix et le murmure des prières.

III

De Fiésole je regarde la nuit tomber comme une bénédiction sur Florence. De la masse urbaine se détachent encore, dominant la brume piquée de gaz et d'électricité, les dômes de Sainte-Marie de la Fleur et de Saint-Laurent, le campanile de Giotto et celui du Palazzo Vecchio, et les

entassements sombres du Bargello et de Santa-Croce. L'Arno qui, une heure auparavant, déroulait comme un serpent, dans la lointaine vallée crépusculaire, ses anneaux d'argent, semble s'être lové dans l'ombre. Le ciel, de violacé, devient violet. De nouvelles lumières éclatent dans la ville dont les contours et les édifices disparaissent. Bientôt Florence, au cœur de ces collines, n'est qu'une poignée de rubis, de topazes et de diamants jetés au fond d'une coupe.

Cette nuit, accoudé, le visage dans les mains, au parapet de Fiésole, j'ai pleuré sur ta gloire, Ville sacrée de la Fleur, comme un amant pleure sur une maîtresse mourante qui commence à mieux comprendre les larmes que les paroles.

IV

J'entre pour le Salut dans la petite église franciscaine qui domine Fiésole. Par la porte qui reste ouverte sur le terre-plein planté de cyprès, le soleil du crépuscule coule en large nappe d'or, rendant plus obscur le reste de l'église. Derrière le jubé on entend le marmonnement sonore et rapide des prières. Dans une chapelle latérale, trois frères, la tête petite et ronde au-dessus des massives robes de bure, font des genuflexions et balancent l'encensoir. Et la fumée violette s'épar-

pille en nuages, en cercles et en spirales dans la coulée rougeoyante du soleil, qui peu à peu envahit l'humble autel, en fait resplendir le tabernacle, l'ostensoir et la croix, et auréole d'une gloire aveuglante les trois disciples du moine adorable qui prêcha, il y a sept siècles, aux petits oiseaux de l'Ombrie.

VU DU TRAIN, PRÈS DE LUCERNE (1)

C'est la bataille de l'Hiver et du Printemps. Les sapins de la montagne sont encore blancs d'une récente chute de neige ; les cerisiers de la vallée le sont déjà de la première éclosion des corolles. Et dans la fumée des nuages où le train passe en y mêlant la sienne, on ne peut pas distinguer où finit, là-bas, la neige des fleurs et où commencent, là-haut, les fleurs de la neige.

COLOGNE

Dans Cologne la grande, ce jour de pluie et de suie, mon cœur était triste comme une ballade

(1) Qu'on excuse le désordre dans lequel sont présentées ces notes et qu'on ne les considère que comme des pages arrachées, un peu au hasard à d'anciens carnets de route.
NOTE DE L'AUTEUR (l'Ermitage novembre 1902).

allemande. Le Rhin roulait des eaux jaunâtres et, dans le ciel, les nuages bas se mêlaient à la fumée des usines. On entendait tomber sur la ville, du haut des tours, le chant lourd des cloches.

Dans Cologne la sainte, qu'ai-je fait, tout ce long jour où je traînais dans les rues humides le fardeau de ma mélancolie ? Que sais-je ? Je me rappelle seulement avoir caressé un vieux chien malade qui haletait de douleur sous une porte cochère, et que je me suis mis à pleurer comme si j'avais vu souffrir un ami.

Et je me rappelle encore avoir ri, près d'une école, en voyant à la devanture d'une *conditorei* des bonbons auxquels un savant confiseur avait donné la forme d'une saucisse, pour tenter doublement la gourmandise allemande de Hansl aux yeux bleus et de Grettl aux nattes blondes.

Mais vraiment, tout ce long jour, comme un enfant qui s'ennuie quand il pleut, je ne savais pas pourquoi j'avais alternativement envie de rire et de pleurer, dans la grande, la sainte Cologne, qui se mire, avec sa grande cathédrale, dans le Rhin, le beau fleuve.

Si ! maintenant je le sais, que j'ai ouvert le vieux livre aux pages tant feuilletées, où je relis la strophe qui berça si souvent la rêverie de ma jeunesse : « Dans le Rhin, dans le beau fleuve, se

mire dans les flots, avec sa grande cathédrale, la grande, la sainte Cologne. »

Henri Heine ! tu caressas peut-être un vieux chien galeux, un jour de pluie et de suie, dans Cologne, et tu pleuras sans savoir pourquoi, et peut-être as-tu ri comme moi en voyant chez le confiseur du coin Hansl et Grettl ouvrir aux saucisses en sucre leurs jolies bouches roses.

A toi je te dirai tout bas le secret de mes larmes et de mon rire plus douloureux que les larmes. Je pleurais, ce jour-là, en pensant à la bien-aimée que j'avais laissée dans le pays de France. Elle a les yeux verts comme la mer et les cheveux d'or sombre. Et je riais parce qu'on a envie de rire quand on souffre trop.

Henri Heine, frère des poètes désolés, j'ai récité toute cette journée, sous la pluie et dans le bruit des cloches, en errant dans la grande, la sainte Cologne, ces vers auxquels ton frère en douleur, Schumann, a donné l'âme d'une musique ondoyante et fuyante comme le Rhin :

*Ich weiss nicht was soll es bedeuten
Dass ich so traurig bin ;
Ein Märchen aus alten Zeiten
Das kommt mir nicht aus dem Sinn.*

FRAGMENTS DE LETTRES D'UN POÈTE A SA FIANCÉE

I

Votre carte reçue ce matin m'apprend une chose qui me stupéfie : comment il n'y a que huit jours que j'eus le bonheur de vous voir ? Mais il me semble que depuis l'heure où je vis votre train disparaître, de la gare, des éternités sont passées — des éternités de regret... Mais je ne vous écris pas pour vous entretenir des souffrances d'un vieux poète.

Et voici que vous me réclamez L... ! Mais c'est encore un peu de vous qui partira, car avec L. je peux parler de vous.

Je me retourne, et je vois votre portrait qui s'illumine dans son cadre d'or, comme l'image d'une petite sainte dans sa châsse. Une sainte ? Non, je n'aime guère les saintes, pas plus que les saints. J'aime mieux mon humanité toute naturelle. Je disais hier soir à L., que j'étais persuadé que vous aviez des défauts mais qu'ils

devaient être si beaux qu'ils valaient les plus rares qualités. Je parlais théoriquement, bien entendu, car ces défauts, je ne les ai pas encore découverts. J'espère ardemment que vous en avez, ou je m'effondrerais de honte à vos pieds, me sentant indigne de votre perfection.

Bérénice est sur mon bureau et remue la queue, la patte et son petit nez pour me dire quelque chose. Bon, voilà qu'elle me demande de vous écrire de sa part. Je résume toutes mes connaissances du langage chat, j'écoute et je transcris. Or voici ce que vient de me dire Bérénice : « Patron au visage triste, je vois que tu penses à ma petite amie. Je ne sais pas comment toi salir du papier pour communiquer mes pensées. Permetts moi d'ailleurs en passant de dire que ta saleté m'a toujours étonnée : je ne t'ai pas encore vu une seule fois cracher dans ta main pour la promener sur ta figure, ni lécher, comme il convient, ta poitrine ou tes doigts de pieds. Tu n'es qu'un sale dégoûtant. Mais cela n'est qu'une parenthèse, si j'ose m'exprimer en langage homme. Je veux que tu dises à mon amie au joli nom que je meurs de ne plus la voir et que mon caractère se gâte. Quant à mon estomac, petit ! n'en parlons pas : le foin le plus succulent, le plus rouge, le plus fondant m'est une dégoûtation. Je n'ai plus l'accueil matinal de mon amie, ni la caresse légère

de ses mains, ni les baisers de la plus belle bouche du monde. Tu comprends que ce n'est pas toi, vieux grigou de patron, qui me consoleras. Et puis tu es trop bête. Tu t'assois devant le piano, tu soupîres, tu allonges un nez d'une aune, et puis c'est tout. Elle au moins savait éveiller l'âme du piano, à moins que ce ne fussent ses propres doigts qui chantaient. Je ne sais au juste. Mais je sais que lorsqu'elle jouait, j'aimais bien m'asseoir sur mon derrière et considérer le divin mouvement de ses paupières levées vers la musique puis baissées vers les touches. Et mon âme jaillissait vers le paradis des chats, et je me sentais devenir je ne sais quoi, quelque chose de bien supérieur à la boule de poils que je suis, une flamme, une fleur, un parfum. Patron, je vois que tu as envie de pleurer. Je te donne donc la patte et je te mordille l'oreille pour te consoler. Je te reconnais au moins une qualité : c'est que tu aimes mon amie. »

Là-dessus Bérénice s'est tue, méditative.

Quand vous reverrai-je ? Je voudrais bien aller à B. J'ai supplié L. d'attraper le choléra ou la variole pour que je sois forcé de l'accompagner jusqu'à F. Mais il est affreusement égoïste et a refusé de me rendre ce service. C'est égal je n'y tiens plus et j'ai bien envie d'aller vous surprendre à moins que vous n'ayez la bonne idée de

nous revenir. L. vous dira que votre Papa est l'image même de la mélancolie.

II

Il m'est arrivé hier soir une chose étrange et charmante, G. dînait chez moi. Dehors il faisait un temps affreux de vent et de neige (oui, déjà la neige !). En fumant nous avons parlé de sentiments, de fantômes, de transmission de la pensée. Puis la conversation avait changé et nous parlâmes de vous. A ce moment Julia, dans sa cuisine, entend quelque chose qui frappe à la fenêtre. Elle ouvre et voici qu'entre chez moi un petit moineau tout transi par le froid et abasourdi par la lumière. Nous l'avons réchauffé puis mis en lieu sûr, hors d'atteinte du chat et du chien. Ce matin, je lui ai rendu la liberté.

Je ne serais pas poète si je ne m'étais pas imaginé qu'à cette heure précise vous pensiez peut-être un peu à moi, et que ce petit oiseau était votre messenger.

III

Je comprends que tu aies mal dormi la veille de Noël. Demande à L. combien de fois, au

milieu du brouhaha, j'ai levé mon verre pour boire avec lui à ta santé. Je t'avoue que je me suis retiré plusieurs fois de la folie de cette fête pour penser seul à toi, comme on se retire dans une chapelle pour prier avant de rentrer dans la rue bruyante. Je ne me sers pas de métaphores : penser à toi, n'est-ce pas prier ? La beauté ne peut inspirer que des idées hautes et nobles, et je puis dire que je suis un meilleur homme depuis que je t'ai connue, petite amie.

Tu penses bien que ces méditations s'accompagnaient de mélancolie. Pourquoi, pendant les quelques années que nous avons à vivre sur cette goutte de boue qui tourbillonne dans l'espace, ne pouvons-nous rester auprès des êtres aimés, au lieu d'être réduit à leur communiquer si vaguement nos pensées au moyen de quelques signes tracés sur du papier ?

Laisse-moi baiser le bout de tes doigts, petite princesse, en prenant congé de toi.

IV

Je suis allé hier soir, espérant m'étourdir, au Bal Tabarin, où l'on donnait un bal masqué. J'en suis revenu avec rancœur et dégoût en pensant pour la première fois au suicide. Tous ces gens-

là hurlant, chantant, dansant à moitié ivres, se lançant des confetti et des serpentins, mon Dieu ! qu'ils étaient heureux de ne pas penser, de ne pas aimer, de ne vivre qu'une bonne vie animale. Et surtout j'étais attristé par quelques visages de femmes, des visages de pureté angélique qui n'étaient pourtant que le masque de la bêtise, du mensonge et de la crapulerie.

Ah ! mon Dieu, Cl., si tu savais tout ce qu'un homme met de rêve sous un visage de femme !

Allons, je ne veux pas continuer sur ce ton-là, je finirais par te faire pleurer... ou éclater de rire.

v

Hier soir j'allais me coucher et j'étais à moitié déshabillé lorsque je me suis dit que je m'en-nuyais trop et qu'il fallait réagir. Je courus au Casino. A une heure du matin tu aurais pu me voir au Café Américain, buvant un whisky en compagnie d'une jeune dame fort jolie, ma foi, habillée de bleu pâle et ornée d'un chapeau à plume extravagant. Oui, il n'y a pas à nier, elle était jolie et fraîche et n'avait guère que dix sept ans, la pauvrette...

Et tu crois que... non, tu te trompes. Je suis un drôle de corps. Tout en riant et en paraissant

plus gai que n'importe qui, je subis des rafales de tristesse. Toute cette chair charmante jetée en pâture aux hommes m'apparut tout-à-coup comme une fleur que la foule piétine. Et je ne sais pourquoi je songeai à toi et à ta calme vie là bas. Je partis en vidant mon porte-monnaie dans celui de la petite femme, fort étonnée de recevoir de l'argent d'un monsieur qui ne lui demandait rien en retour.

VI

J'ai rencontré hier soir Moréas qui m'a dit qu'il se rangeait, qu'il se couchait dorénavant à dix heures, que la vie qu'il menait le dégoûtait. A deux heures et demie du matin après sa dixième consommation il s'est écrié avec le touchant esprit de suite des vrais poètes : Je ne me couche pas ! Allons finir la nuit aux Halles ! Moréas est un grand poète.

Je t'embrasse, je me dépêche de finir car Bérénice, qui s'éveille d'un long somme au coin du feu va sûrement me demander de lui servir de secrétaire et j'ai égaré mon dictionnaire chat-français.

VII

Quoiqu'il soit à peu près l'heure de me coucher, je préfère t'écrire, pour passer mon énervement.

Car le père Stuaire est énervé. Il a fait toute la journée une chaleur moite et lourde et en ce moment des orages grondent autour d'Interlaken sans se décider à tomber sur nous. Puis je viens d'accompagner ma mère au Kursaal pour voir la Loïe Fuller. Foule au guichet d'abord, je prends ma place à la queue, comme le tout monde. Voilà qu'un individu se met à pousser mais à pousser comme s'il voulait me renverser. Etant plus grand que lui, j'ai pu le maintenir, et je me suis mis, absolument furieux, à l'eng... en allemand. Le personnage ne bronche pas, à la fin il dit quelques mots français. Alors je l'eng... en français. Peine perdue, car il me répond insolemment en anglais avec un fort accent américain. Oh ! alors, je ne l'ai pas ménagé et il n'a d'ailleurs pas répondu.

Une fois installé, je me trouve à côté d'une grosse américaine (je joue de malheur,) qui se penche sur moi pour lire mon programme et colle une cuisse puissante contre mon maigre tibia — ce qui m'aurait énervé même de la part d'une jolie femme par la chaleur qu'il faisait. Soudain l'orchestre entame l'air national américain et voilà ma voisine qui se lève et se met à chanter en agitant ses abatis ! L'air fini, elle me regarde et observe tout haut que c'est honteux que les Américains ne se lèvent pas quand on joue leur air

national ! A une femme il n'y a rien à répondre, que veux-tu ?

Il faut que je te raconte une charmante rencontre que j'ai faite aujourd'hui. Je me promenais dans un sentier, en pleins champs, quand je vois devant moi une toute petite chose sautillante. Cela ressemblait à une souris minuscule qui sauterait sur ses pattes de derrière, un peu comme un kangourou. Je ne connais pas le nom français de ce petit animal, quoique j'en connaisse le nom anglais. Ce qu'il y a eu de délicieusement amusant, c'est que cet être gros comme une noix s'arrête, me regarde d'un petit air fûté, puis sautille vers moi sans la moindre crainte. Je croyais qu'il allait me serrer la patte et m'inviter à dîner. C'était certes moi le plus embarrassé des deux. J'ai dû finalement pousser mon petit ami dans l'herbe à côté du sentier, car un gamin me suivait et aurait pu s'en emparer.

VIII

J'ose à peine t'écrire tant je suis de mauvaise humeur. Pourquoi ? Toujours pour la même raison, parce que tu es à F. et que je suis à Grindelwald. J'arrive presque à souhaiter de pouvoir t'oublier jusqu'au 15. Je dois être bien désagréable pour ma mère, car je suis silencieux et

morose et rien ne peut me distraire. Jamais je n'ai été dans un tel état. J'ai pourtant beau me dire que je te reverrai dans dix-sept jours et que je devrais m'estimer l'homme le plus heureux du monde, je reste plongé dans la plus morne tristesse. Les soirées surtout me semblent interminables. Mon malheureux esprit se reporte à F. et je compte presque les secondes qui nous séparent encore.

Il est maintenant dix heures du soir et j'ai envie de me coucher comme de me couper la tête. Et pourtant il n'y a rien à faire ici, sinon se promener de long en large dans l'unique rue du village en compagnie de longs Anglais en smoking et de longues Anglaises en robes blanches. Le comble c'est que je regrette Interlaken où il y avait un peu de vie et de mouvement. Si seulement je pratiquais l'alpinisme ! Encore voudrais-je avoir des amis et ne pas me promener seul avec un guide. D'ailleurs à force de penser à toi, je tomberais dans une crevasse, comme le Monsieur enterré dans le cimetière du village dont j'ai relevé l'inscription funéraire :

En admirant dans ces montagnes
Les ouyrages admirables de Dieu,
Il tomba dans un gouffre.

Il faut tout de même que j'aille me coucher. J'ai

littéralement envie de pleurer qu'ai-je donc à être dans un tel état ?

Je t'embrasse, ma petite chérie. J'essaierai de combattre ma tristesse, mais ce sera difficile.

IX

J'ai eu jadis une histoire avec une vieille folle à Paris. Elle n'admettait pas que je rentrasse après dix heures du soir. Or je rentrais plus souvent à deux ou trois heures du matin, en faisant d'ailleurs très peu de bruit. La vieille imagina alors de donner des coups terribles dans son plafond juste sous mon lit, dès six heures du matin. Tu vois d'ici ce réveil en sursaut.

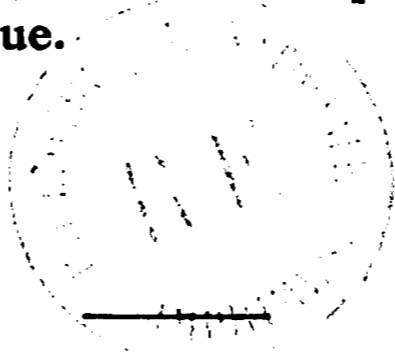
Je me plaignis, je ripostai aux coups de balai par des coups de canne. Rien n'y fit. Au bout d'une semaine de cette comédie, je reçus une lettre presque insolente du mari de la folle, un commis voyageur. Je fis répondre que j'allais porter plainte à la police pour le tapage et que quant au mari, je le mettrais en bas de l'escalier si jamais je l'y rencontrais.

Le tapage cessa ce jour là, mais la vieille ne s'avouait pas vaincue et voici qui devient délicieusement comique.

Malgré une avarice sordide, elle acheta un énorme phonographe et le fit jouer des airs de cava-

lerie toute la journée. Ce qu'il y eut de délicieux, c'est que je n'entendis rien, absolument rien du phonographe, puisque j'étais parti pour la campagne, et que ce furent les voisins qui se révoltèrent ! La vieille faillit en crever de dépit et se hâta de déguerpir de la maison.

Voilà une histoire qui ramènera le sourire, je l'espère, sur tes jolies lèvres qui n'ont pas été faites pour la moue.



TABLE

| | |
|---------------------------|----|
| PRÉFACE..... | 7 |
| NOTE BIBLIOGRAPHIQUE..... | 37 |

PROSE ET VERS

| | |
|-----------------------|----|
| Credo..... | 41 |
| A Tommy Atkins !..... | 43 |

PROSE

| | |
|--|----|
| Poèmes royaux. | 51 |
| Merveilles | 61 |
| Poèmes inédits et poèmes inachevés | 66 |
| Petits poèmes d'amour. | 78 |

VERS

| | |
|---------------------------------|-----|
| Les hautes fenêtres..... | 87 |
| Les trois reines..... | 89 |
| Va-t-en ! Vois..... | 90 |
| La reine Rosemonde..... | 92 |
| Les Revenants | 94 |
| La ville marine | 97 |
| La danse dans le cimetière..... | 100 |
| Les lauriers-roses..... | 102 |
| Le beau royaume | 104 |
| L'amante des roses..... | 106 |

| | |
|--------------------------------|-----|
| Il pleut sur la ville. | 109 |
| Élégie. | 113 |
| Paul Verlaine. | 116 |
| La nuit, un cri, du sang | 118 |

ÉTUDES CRITIQUES

PORTRAITS LITTÉRAIRES. ANECDOTES

| | |
|-----------------------------------|-----|
| Souvenirs sur le symbolisme | 123 |
| Paul Verlaine. | 167 |
| Jean Moréas. | 177 |
| Remy de Gourmont | 179 |
| Pierre Quillard. | 182 |
| Albert Mockel. | 197 |
| Préface pour Henri Degron. | 209 |
| Charles-Louis Philippe. | 220 |
| Walt Whitman. | 233 |
| Oscar Wilde | 239 |
| Aha. | 246 |

QUELQUES NOTES DE VOYAGE

| | |
|--------------------------------|-----|
| Quelques notes de voyage. | 257 |
|--------------------------------|-----|

LETTRES

| | |
|--|-----|
| Fragments de lettres d'un poète à sa fiancée. | 273 |
|--|-----|



ACHEVÉ D'IMPRIMER

le douze novembre mil neuf cent vingt-cinq, par

BUSSIÈRE

à **Saint-Amand (Cher)**

pour le compte de

A. MESSEIN

éditeur

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

PARIS

